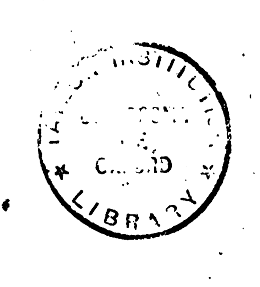


MEMOIRES
&
AVANTURES
D'UN
HONNÊTE-HOMME.



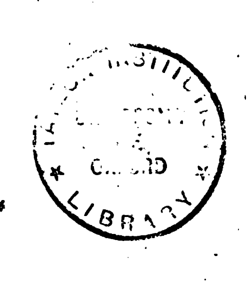
A AMSTERDAM,
Chez PAUL GAUTIER.
M. DCC. XLVI.


LIBRARY

MEMOIRES
&
AVANTURES
D'UN
HONNÊTE-HOMME.



A AMSTERDAM,
Chez PAUL GAUTIER.
M. DCC. XLVI.


LIBRARY

AVANT-PROPOS

DE L'EDITEUR.

IL ſeroit choquant de préſenter au Public un Ouvrage de cette nature, ſans y joindre quelque éclairciſſement ſur ſon origine.

Il y a deux ans qu'étant parti de Bruxelles pour l'Italie, avec un Seigneur Anglois que j'ai l'honneur d'accompagner dans ſes

voyages, nous traversâmes, à la faveur de nos passe-ports, une partie de l'Allemagne, où nôtre qualité de simples Voyageurs nous fit trouver les chemins assez libres. Cette facilité diminua dans le Tirol. A chaque Ville fermée de murs, il fallut essuyer l'incommode nécessité de nous laisser conduire au Commandant, & d'expliquer les motifs qui nous amenoient dans la Province. Cependant le nom d'Anglois nous attirant des politesses, nous en recueillîmes plus d'une fois l'avantage d'être arrêtés dans une maison commode, où nous passions plus agréablement la nuit que

dans les mauvaiſes hôtelleries d'Allemagne. Le Commandant d'Inſpruck fut le troiſiéme à qui nous eûmes l'obligation de cette galanterie. Il eſt fils du Baron Traſtef, qui a demeuré à Londres, pendant quelques années, avec la qualité de Miniſtre de Vienne. Ses inſtances furent ſi vives pour nous faire prendre chez lui quelques jours de repos, que la reconnoiſſance nous y fit conſentir. Nous ne parlions point la lanque Allemande; mais il ſçavoit l'Italien, que nous parlions facilement. Ainſi, nous ſervant d'une langue, qui n'étoit pas la mienne, il ne put diſtinguer que j'étois François.

Entre plusieurs amusemens qu'il nous procura dans nôtre séjour, il nous fit voir le Château de la Ville, qui est fort bien entretenu, & capable d'une bonne défense. Nous entrâmes dans un Jardin, formé en terrasses sur les boulevards, où nous apperçumes un homme de très-bonne mine, qui se promenoit seul & sans épée, suivi d'un soldat, l'épée au côté & le fusil sur l'épaule. Le Commandant prévint nôtre curiosité. C'est un prisonnier François, nous dit-il, que je trouvai il y a six mois dans un cachot du Château, lorsque je vins prendre possession de mon poste. Il y étoit dans un misérable

rable état. On me dit qu'il avoit été arrêté sans passe-port à quelques lieües d'Inspruck, & qu'ayant marqué de l'incertitude dans ses réponses, il avoit été resserré comme un espion. La Cour de Vienne, qu'on en avoit informée, n'avoit pas eu le loisir, apparemment, de s'occuper d'une affaire si legere. Elle n'avoit point envoyé d'ordre à mon Prédecesseur. Je n'entens pas le François, continua le Commandant; mais le récit de quelques personnes qui savent cette langue & la seule physionomie du Prisonnier m'ont persuadé qu'il est homme de distinction. Je lui ai accordé l'espece

de liberté que vous voyez ; en attendant les ordres de la Cour ; & je ne lui refuse pas même du papier & des livres. Il m'a fait demander plusieurs fois la permission d'écrire à M. le M. de B., qui est à Francfort. Je n'ai pas cru la lui devoir accorder.

Ce discours fit une impression presque égale sur le jeune Seigneur Anglois & sur moi. J'étois convenu avec lui qu'il ne me feroit pas reconnoître pour François. Il se hâta, dans cette pensée, de dire au Commandant que nous savions à demi la langue de cette Nation, & que nous entretiendrions un moment

le

le Prisonnier ; s'il y consentoit. Il nous le permit de bonne grace. J'abordai le premier cet illustre malheureux. Sa surprise parut extrême de s'entendre saluer dans sa langue. Je lui expliquai en peu de mots les mesures que j'avois à garder, & je lui offris ardemment mes services. Il ne ménagea point sa confiance, lorsqu'il eut appris que j'étois François ; & sentant tout le prix de l'occasion, il me découvrit son nom, & les tristes raisons qui lui avoient attiré sa disgrace, après lui avoir fait quitter sa Patrie. Il m'ouvrit en même-tems diverses voies pour le secourir; si e n'aimois mieux, ajouta-t'il,

laisser périr, par compassion, un malheureux à qui la vie étoit odieuse.

Son nom ne m'étoit point inconnu. Je le consolai par de meilleures espérances ; & voiant avec plaisir que le Seigneur Anglois paroissoit touché de sa situation, j'exhortai ce jeune homme à le recommander au Baron de Trastef. Nous demandâmes en grace à voir sa prison. C'étoit une chambre honnête, d'où il n'avoit que la vûe d'une affreuse chaîne de montagnes. Mais après m'avoit peint les horreurs du cachot dont il étoit sorti, il m'assûra qu'il se trouvoit

voit fort bien de la douceur & de la générosité du nouveau Commandant. Il avoit quelques livres Latins & François. A la vûe de plusieurs papiers, qui paroissoient écrits de sa main, j'eus la curiosité de lui demander quel étoit le sujet de ses occupations. Il me confessa qu'étant rempli des événemens qui avoient ruiné sa fortune & son repos, il avoit trouvé depuis plusieurs mois de la douceur à les écrire. Je vis deux manuscrits, dont l'un n'étoit qu'une copie fort nette du premier. Le vif intérêt que je prenois à son sort me rendit peut-être indiscret. Je le pressai, s'il n'avoit point des

rai-

raiſons trop fortes pour ſe rendre à mes inſtances, de m'accorder une des deux copies de ſon ouvrage, en lui engageant ma foi & mon honneur de ne la faire ſervir qu'à ſa propre utilité. Quoique je ne fuſſe pas d'un nom qu'il pût connoître, je lui repréſentai que le poſte que j'occupois auprès d'un jeune homme de la plus haute naiſſance devoit lui faire prendre une idée avantageuſe de mon caractère. Enfin je lui parlai de mes amis, qui étoient capables de lui rendre ſervice, & d'une ſorte de conſidération que diverſes circonſtances m'avoient fait obtenir entre les honnêtes gens. Il me témoigna moins

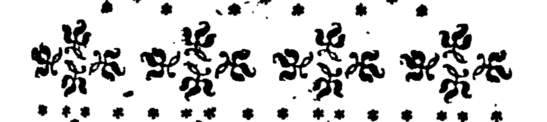
moins d'éloignement que je ne l'appréhendois pour ma propoſition. Mon air & mes diſcours, me dit-il, lui annonçoient un honnête homme. Il vouloit ſe fier au ſentiment qui le prévenoit en ma faveur. D'ailleurs, comment pouvois-je entreprendre de le ſervir ſi je n'en trouvois les moyens dans l'hiſtoire de ſa vie? Il ne mit que trois conditions à la grace qu'il m'accordoit: Ce fut de ne jamais permettre que ſon manuſcrit fût imprimé ſans la participation d'une Dame qui y joue le premier rôle; de retrancher de bonne foi ce qu'elle ne voudroit pas publier, & de ſupprimer les noms de quel-

ques

nique droit que je me réserve regarde le titre, auquel je souhaite qu'on ne change rien. Il est de mon choix ; &, dans l'obligation où je suis de ne pas nommer l'Auteur, je n'ai rien trouvé qui réponde mieux à l'impression qui m'est restée de sa personne & de ses principes, que la qualité d'Honnête Homme.



ME-



MEMOIRES
d'un
HONNÊTE HOMME.

LIVRE PREMIER.

JE sors d'un profond cachot, où j'ai passé trois semaines sans apercevoir la lumiere. J'y étois attaché contre le mur par une grosse chaîne qu'on m'avoit passée au tour du corps, & qui me laissoit à peine la liberté de m'asseoir. Ceux de qui j'ai reçû ce cruel traitement, m'ont supposé des crimes que j'ignore. Ils ne me les feront jamais mieux connoître, car mon cœur ne se reproche rien. J'aurai

toute ma vie, pour fidéle escorte, l'infortune & l'innocence.

On m'a mis dans une situation plus douce, en me donnant pour prison une chambre du Château d'Inspruck. Je ne sçai pas mieux ce qui rend mes ennemis sensibles à la pitié, que ce qui les avoit rendus cruels. J'ignore jusqu'à leur langue. Quelques soldats qui me gardent à vûe, me paroissent des Allemands fort grossiers. J'ai compris par leurs signes que j'avois la liberté de descendre au jardin. J'en profite tous les jours, mais accompagné d'un soldat armé qui marche à ma suite. Cette promenade ne m'offre rien d'agréable que l'exercice. Le jardin est formé de terrasses intérieures, dont la vûe est bornée dans un espace fort étroit. Aussi n'attens-je gueres l'ordre de mon Garde pour me retirer. Je trouve plus d'amusement dans ma chambre à promener mes yeux au travers des grilles de fer qui composent mes fenêtres, sur les monts stériles dont la ville d'Inspruck est environnée. J'y vois du matin au soir quelques Pâtres qui veillent sur leurs Troupeaux. Ils sont contens de leur

ſort, car ils me paroiſſent aſſis continuellement dans une immobilité qui ne marque pas d'inquiétude. S'ils ſe levent quelquefois, c'eſt pour cueillir des fleurs, ou joüer de leurs inſtrumens ruſtiques: pourquoi les croirois-je malheureux?

C'eſt moi qui étois menacé de l'être jusqu'au plus affreux deſeſpoir, avec les triſtes ſouvenirs qui venoient m'aſſiéger dans cette languiſſante ſituation; ſi le Ciel ne m'avoit inſpiré de demander des livres par mes ſignes. J'étendis les deux mains devant mes yeux, en remuant mes lévres; je fus entendu. Dès le jour ſuivant on m'apporta pluſieurs livres latins & françois, avec une proviſion d'encre & de papier. Je les reçus comme un précieux tréſor. Pendant pluſieurs jours ma priſon me parut plus ſupportable. J'y ſuis abandonné des hommes, diſois-je, & je pers même l'eſperance de la voir jamais finir, ſur-tout depuis qu'on m'a refuſé la permiſſion d'écrire à ceux qui pourroient s'intéreſſer à ma liberté; mais cette penſée ne doit ſervir qu'à moderer mon cœur & ma raiſon. Si je ſuis condamné à paſſer le reſte de ma

vie au Château d'Inſpruck, que me ſert de nourrir les images du paſſé, ou de former de nouvelles vûes pour l'avenir? Tous mes liens ſont rompus. Je dois me regarder déja comme ſéparé du monde où je n'ai plus rien a prétendre. Enfin je ſuis mort, lorſque toutes les voyes me ſont fermées pour retourner au commerce des vivans.

Voila dans quel eſprit je commençai à faire uſage de mes livres. Mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez bons pour me nourrir ſolidement l'eſprit, ſoit que mes ſentimens l'emportaſſent ſur mes réflexions, je reconnus bientôt que je ne tirerois pas de la lecture tout le fruit que j'avois eſpére. C'eſt en méditant ſur tout ce qui pouvoit être utile à me ſoutenir contre le deſeſpoir d'une éternelle ſolitude, que je ſuis parvenu à juger tout différemment de ces images du paſſé dont je ſouhaitois de me délivrer. J'ai penſé au contraire que ſi quelque choſe étoit capable de remplir le vuide de tant de momens, & de ſoulager tout à la fois mon cœur & mon imagination, c'étoit de rappeller plus vivement que jamais toutes les circonſtances de ma vie. Il dépendoit

même de moi de les écrire. C'étoit une autre maniere de m'y attacher. La lecture pouvoit entrer aussi dans ce plan pour y jetter de la varieté. En un mot j'ai compris que dans une prison sans fin, le plus grand de tous les biens est d'être remué par quelque interêt vif, ne fût-il propre qu'à causer des sentimens de douleur; parce que dans une prison, le pire de tous les maux pour l'esprit & pour le cœur, est de ne rien sentir.

Je prens la plume dans cette favorable idée. Il en coûtera peu à ma mémoire pour se rappeller des évenemens qui n'ont jamais cessé d'être liés par leur cause. Un goût, peut-être outré, de la vérité & de la justice, joint malheureusement aux foiblesses d'un cœur trop tendre, a causé toutes les infortunes de ma vie. Je suis parvenu à pouvoir peindre ainsi mon caractére d'un seul trait. Mais de quelles épreuves & de combien d'années n'ai-je pas eu besoin pour me le développer à moi-même?

On me l'avoit prédit dès mon enfance. Un homme sensé, qui se trouvoit chargé

de mon éducation, obſervant avec quelle vivacité je me livrois au plaiſir, & combien il étoit facile néanmoins de me rapeller à la ſageſſe, ne ſe laſſoit pas de répéter qu'entre deux penchans ſi déclarés, qui ne pouvoient être long-tems de la même force, celui qui emporteroit la balance iroit néceſſairement à l'excès; ou que s'ils conſervoient quelque égalité, j'étois né pour être le plus malheureux de tous les hommes. C'eſt la ſeconde de ces deux prédictions qui s'eſt vérifiée.

J'entrai dans le monde avec tous les avantages de la fortune & de la naiſſance. La mort d'un oncle qui me laiſſa tout ſon bien, me rendit comme indépendant de ma famille à l'âge de vingt ans. Mon pere s'étoit retiré dans ſa Province, après avoir ſervi long-tems avec diſtinction. La dépenſe qu'il faiſoit pour ſa table, ne lui laiſſant rien à retrancher de ſes revenus, il fut charmé de me voir en état de vivre honorablement ſans ſon ſecours. Il n'entra dans mes projets de fortune & d'avancement, que pour en ſouhaiter le ſuccès, & je remarquai même quelque empreſſement dans le conſeil

feil qu'il me donna d'aller vivre à Paris. Il étoit veuf, & sollicité de se remarier; mon intérêt l'avoit arrêté jusqu'à la mort de mon oncle. Mais se croyant libre depuis qu'il me voyoit riche, il n'attendoit que mon départ pour épouser avec moins d'embaras une jeune personne dont il avoit trois ou quatre fois l'âge. J'étois si éloigné néanmoins de prévoir ce mariage, que peu de tems avant mon départ, je lui avois marqué de l'inclination pour la personne dont il pensoit à faire ma belle-mere. Il avoit même approuvé mes sentimens; mais c'étoit un simple goût de jeunesse que l'idée de mon voyage avoit fort affoibli, & qui se dissipa sans violence, lorsque j'approchai de Paris. J'apris la résolution de mon pere avec moins de peine que d'étonnement.

Paris n'étoit point un séjour nouveau pour moi. J'y avois passé plusieurs années, mais dans un College ou à l'Académie, sous les yeux d'un sage Gouverneur qui m'avoit contenu dans les bornes de mon âge. J'étois retourné à dixsept ans chez mon pere, où le commerce des plus honnêtes gens de la Province m'avoit assez

formé l'esprit & les manieres, pour me rendre capable de paroître d'un air libre dans les meilleures compagnies. Mon pere étoit homme d'honneur & de mérite. Quarante ans de service, & plusieurs actions d'éclat qui l'avoient conduit au dégré de Maréchal de Camp,. lui attiroient dans la Province une consideration dont je m'étois ressenti. Il tenoit une sorte de rang entre une infinité de braves Officiers qui s'étoient retirés comme lui après de longs services, & qui le respectoient comme leur Chef; entre plusieurs Gentilshommes de nos voisins, qui avoient moins de bien que nous avec la même naissance; entre les principaux Magistrats, les Prélats Ecclésiastiques & les autres personnes de distinction, dont notre maison étoit sans cesse remplie. Les manieres nobles & aisées de mon pere les y attirant plus encore que sa dépense, c'étoit une petite Cour, où l'esprit & le goût n'étoient pas plus étrangers que la joie & la bonne chere. En partant j'avois pris des lettres de recommendation de plusieurs amis d'un nom connu; & le mien d'ailleurs en étoit une, chez tous les Officiers generaux qui avoient servi avec mon pere.

Dans

Dans les vûes que j'avois formées pour ma fortune, mes premieres liaisons devoient être militaires. Cependant quelques mots que l'Intendant de ma Province avoit écrits directement à sa famille, m'attirerent des visites & des politesses qui m'engagerent fort loin dans une autre route. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus obligé d'accepter un souper. La compagnie étoit nombreuse. J'en reçus tous les honneurs; c'est-à-dire qu'étant traité en étranger qui n'avoit point encore de connoissances à Paris, je vis un dessein formé de m'attacher à cette societé par toutes sortes d'honnêtetés & de caresses. Rien ne m'en donna de l'éloignement. Les Dames me parûrent aimables; la plûpart des hommes étoient des gens de Robe ou de Finance, qui ne manquoient ni d'esprit, ni d'usage du monde. Je trouvai à tous les convives plus de facilité & de chaleur que je n'en avois jamais vû dans la Province. L'attention que j'étois obligé de faire sur moi même pour entrer dans le sens de mille choses que j'ignorois, ne me permit point de faire d'autres réflexions. J'appris les histoires courantes de la ville, les modes

& les plaisirs, le caractère des nouvelles Piéces de Théatre & des livres nouveaux. J'entendis des critiques, des éloges, des satires, des jugemens dans toutes sortes de genres. Le fond de cette multitude de sujets ne m'étoit pas inconnu, mais la maniere de les traiter m'étoit nouvelle. Les détails ouverts sur certains faits qui sembloient demander un voile, & les décisions sur divers points que je ne trouvois pas bien approfondis, me surprenoient souvent jusqu'à me causer de l'embaras. Cependant j'attribuai ma surprise à mon ignorance, & je me prêtai de bonne grace à d'autres circonstances que je ne comprenois pas mieux. On me proposa des soupers & des parties de plaisirs que j'acceptai. Chacun prit son jour: je me trouvai engagé dès le même soir pour sept soupers consécutifs.

Il étoit si tard, lorsqu'on parla de se retirer, que je n'eus rien de plus pressant que d'aller me livrer au sommeil. La bienséance m'obligeoit de voir le lendemain Mde l'Intendante. Outre les remercimens que je lui devois pour m'avoir prévenu, j'étois bien aise de prendre quelques lumieres

mieres sur la demeure & le nom de tant d'honnêtes gens, qui ne cherchoient vraisemblablement à me lier avec eux que dans la vûe de l'obliger. Je me rendis chez elle vers midi. Elle m'épargna la peine de lui demander les éclaircissemens que je desirois, par l'empressement qu'elle eut d'elle-même à me les donner. N'êtes vous pas effraié, me dit-elle agréablement, de vous voir engagé, tout d'un coup pour sept jours? J'ai conçû par la lettre de mon mari, que vous ne seriez pas fâché de faire des connoissances, & je vous ai rassemblé une partie des miennes. Je ne vous les donne pas toutes sur le même pied, continua-t'elle; car il seroit trop heureux de trouver dix ou douze personnes, telles qu'on les aime. Ce Président, par exemple, chez qui nous soupons demain, est un homme qui n'a pour lui que la figure: soixante mille livres de rente lui tiennent lieu du reste. A la vérité, il les mange avec ses amis; mais otez-lui sa table, il n'a pour ressource dans la société que cinq ou six vieux contes que vous entendites hier, & qu'il tourne assez bien, parce qu'il les a

mille

mille fois répetés. La Marquise qui vous a parlé plus d'une fois avec complaisance, est une femme qui jouit aussi d'une grosse fortune, & qui pourroit bien avoir formé des prétentions sur votre cœur. Elle est séparée d'un mari dont elle étoit folle, & qu'elle haït à present jusqu'à lui faire une pension considerable pour la laisser libre. Comme il est sans bien, & qu'il ne l'avoit épousée que par interêt, il a consenti à la quitter, sans prendre la moindre part à sa conduite. On lui compte trois Amans depuis ce veuvage, & je suis trompée si je ne lus hier dans ses yeux, qu'elle vous destine à leur succeder. Au reste elle donne le jour aux devoirs de la societé ; ce qui a fort bien servi jusqu'à present à soutenir sa reputation. Le Financier qui étoit près d'elle à table, & chez qui nous sommes engagés pour le troisiéme jour, a beaucoup d'esprit, de douceur & de politesse ; mais avec des entêtemens faux & ridicules de noblesse, qui le font gémir d'être reduit à la profession qu'il exerce, & sans laquelle néanmoins il feroit bien éloigné de la fortune dont il jouit.

Pour la Dame qui le suivoit, reprit l'Intendante avec un air plus mysterieux, je veux vous la faire connoître à fond; parce que ne recevant personne chez elle, vous n'auréz occasion de la voir que chez moi, où je ne veux pas que vous soyez la dupe de ses airs composés. C'étoit une pauvre Orpheline, qui n'avoit que de la naissance & de la beauté; j'ajouterois de la vertu., si elle avoit soutenu l'opinion que j'avois d'elle avant son mariage. Je l'ai connue dans sa misère; c'étoit au fond toute la sagesse & la modestie dont vous ne lui voyez plus que l'apparence. Un Conseiller fort riche en devint amoureux, & l'épousa sans dot; c'est un homme simple & facile à tromper; il a souffert qu'elle vît le monde; elle étoit sans cesse chez moi, où je ne m'apercevois pas qu'elle fût insensible au plaisir. Cependant elle a retranché tout d'un coup les visites; c'est-à-dire, également, celles qu'elle étoit accoûtumée à rendre & à recevoir. Elle ne sort que pour aller à l'Eglise; moi-même qu'elle traitoit de sa meilleure amie, je suis quelquefois trois semaines sans la voir, & j'eus hier une peine

peine extrême à l'avoir à souper. Sçavez-vous ce que j'ai découvert depuis moins d'un mois ? elle meurt d'amour pour un Clerc de M. le Conseiller ; & c'est à ce Médor qu'elle fait le sacrifice de ses amis & de sa liberté.

Comme je ne pouvois rien opposer à des portraits inconnus, Madame l'Intendante ne se lassa point dans une si belle carriere. Elle me fit celui d'un gros Abbé qui nous avoit tous rejouis par sa belle humeur : c'est un homme, me dit-elle, qui est revêtu d'un des meilleurs Bénéfices de France, & qui se trouve avec cela l'unique héritier d'un riche patrimoine. Son âge lui ôteroit toute esperance de posterité, quand il n'y auroit pas renoncé par son état ; il n'a que des parens éloignés dont il ne tient pas grand compte : cependant ses propres Domestiques assûrent qu'il enterre son argent. Il ne se refuse rien, & ses amis trouvent quelquefois à souper chez lui ; mais il ne dépense pas le quart de son revenu. On prétend même qu'il le grossit par des voyes étranges ; vous le dirai-je ? ajouta-

ta-t'elle en baiſſant la voix ; on dit qu'il prête ſur gages.

Elle continua : Madame la Comteſſe que vous avez vuë ſi brillante, eſt une femme de très-grande qualité. Elle a de la beauté, de l'eſprit, & je connois peu de femmes qui aient le cœur plus propre à l'amitié ; mais elle eſt poſſédée d'une folle paſſion pour le jeu. Elle y ruine ſa ſanté, & je dirois ſa fortune, ſi l'on ne m'avoit aſſûré qu'un riche Financier répare ſes pertes. Avez vous pris garde, pourſuivit l'Intendante, à ce Maître des Requêtes, qui étoit vis-à-vis de vous ? c'eſt le plus galant homme du monde, & je ne ſçai point de bonne qualité qui lui manque ; mais on prétend, me dit-elle à l'oreille, qu'il n'eſt homme qu'à demi, & que c'eſt la ſeule raiſon qui l'empêche de penſer au mariage. A l'égard du Commandeur, à qui vous avez dû trouver bien de l'eſprit, il faut qu'il ait en effet tout le mérite que vous lui connoiſſez, pour me le faire ſouffrir chez moi ; car on aſſûre qu'il a des goûts d'amour fort odieux & fort ridicules ; mais une honnête fem-

femme n'ira pas lui marquer là-dessus ce qu'elle pense.

Il seroit trop long de suivre l'Intendante dans tout le reste de ses peintures. Douze personnes qui avoient fait le nombre de ses convives, parûrent successivement sur la scène, & ne furent pas plus épargnées. On verra bientôt les raisons qui m'en ont fait rappeller si fidellement une partie. Quelque idée qu'elle m'eût fait prendre du caractére d'autrui, je ne pouvois être incertain sur le sien; son pinceau étoit dur, s'il étoit fidéle. Sans être porté à la soupçonner d'injustice, il me sembla que l'amitié dont elle faisoit profession pour tant d'honnêtes gens, l'auroit dû rendre un peu plus reservée sur leurs défauts. Je regrettai sur tout d'avoir été détrompé sur la jeune femme du Conseiller, à qui j'avois jugé, sur les plus charmantes apparences, qu'il ne manquoit aucune sorte de mérite & de vertu.

Comme le Président étoit le premier qui m'avoit offert à souper, je me crus obligé de répondre d'avance à cette politesse,

teſſe, par une viſite. Je comptois peu de le trouver dans le cours de l'après-midi; mais le portrait qu'on m'avoit fait de lui, ne me pouvoit pas donner beaucoup d'empreſſement pour ſon amitié; & pour remplir le devoir, il ſuffiſoit de me préſenter à ſa porte. Je fus plus heureux que je ne le deſirois. Il étoit chez lui. Je trouvai dans un cabinet de livres, où il me fit introduire. Je n'ai pas crû, me dit-il, que le lieu où je vous reçois, puiſſe vous déplaire. Le goût des livres doit être de tous les ages; & pour ceux du moins qui penſent comme moi, il n'y a point de ſi précieux lambris. Je fus ſurpris de lui entendre tenir ce langage. Cependant comme la paſſion des Bibliotheques eſt devenue celle de tout le monde, je me figurai qu'il vouloit prendre un air de doctrine & d'application, qui ne pouvoit ſervir qu'à joindre le ridicule à ſa ſotiſe. Il continua de me dire ſans affectation, que ſon Cabinet lui étoit moins cher, par le nombre que par le choix des livres; qu'avec ceux de ſon métier, il avoit recueilli les meilleurs Ecrivains de chaque genre, auſquels il bor-

noit abſolument ſes lectures; & que ſans prétendre à cette eſpece d'érudition qui conſiſte à tout lire, il recommençoit avec un nouveau goût le tour de ſa petite Bibliotheque, lorſqu'il l'avoit fini. J'y paſſerois ma vie entiere, ajouta-t-il, ſi l'on n'étoit redevable de quelque choſe à la ſociété. Je n'en ſortois pas du vivant de ma femme, qui faiſoit les honneurs de ma maiſon. Je me communique un peu plus depuis ſa mort, parce qu'avec un bien conſidérable, je ne dois pas vivre ſeulement pour moi. Mais j'ai tant de mépris pour le monde, ſi peu de goût pour ſes frivoles amuſemens, pour ſes miſérables principes, pour tout ce qu'il appelle joie, fortune & bonheur, que mon Cabinet eſt toujours l'endroit de Paris, où je me trouve le mieux. Cette morale vous étonne, reprit-il en ſouriant; vous ne la comprenez point, Jeune Homme, & je veux bien qu'elle ne ſoit pas faite pour votre âge, puiſqu'il a plu au monde de l'établir en Proverbe. Cependant avec le bon ſens que je vous reconnus hier, dans une aſſemblée où vous fûtes peut-être ſurpris d'en trouver ſi peu;

je

je prévois que tôt ou tard vous goûterez mes principes.

Un discours si grave & si judicieux, dans la bouche d'un homme qu'on m'avoit representé comme un imbécile, m'inspira autant de respect que d'étonnement. Mon admiration augmenta beaucoup lorsque m'ayant demandé, si j'avois un peu d'inclination pour les lettres, il entra dans quelque détail sur les sciences, ausquelles je m'étois appliqué. Je ne pouvois y être trompé, parce qu'ayant fait d'excellentes études, les traces m'en étoient encore présentes. Je fus charmé de lui voir reprendre avec une facilité incroiable, des principes que je ne m'étois rendus familiers qu'a force d'application, les étendre dans toutes leurs conséquences, les pousser au délà des bornes où je m'étois arrêté, m'ouvrir de nouvelles vûes & me conduire avec lui dans une carriere, qui sembloit s'agrandir à l'infini; réflechir solidement, citer juste, enfin traiter le sujet, dont je lui avois fourni l'occasion, avec plus de force & de methode, que mes plus habiles maîtres. Je souhaitai, a-

jouta-t'il, qu'après m'avoir engagé dans cette petite discussion, vous ne me reprochiez pas de vous avoir ennuié : ce n'est pas le ton du souper d'hier, & de tous ces vains propos, ausquels la bienséance oblige de se prêter.

En le quittant, avec une profonde vénération, je n'eus pas de peine à comprendre, qu'un homme si éclairé ne daignât point entrer dans les idées frivoles qui font la matiere des entretiens de table; ou que par le tour supérieur de son genie, il n'en fût point aussi capable qu'une infinité de femmes & d'hommes superficiels. Mais, ce que je ne pouvois concevoir, c'est que ces femmes, & quantité d'hommes qui ne pensent pas plus juste, ou qui ne raisonnent pas sur de meilleurs principes, se soient rendus comme les juges du mérite, & les arbitres de la réputation. Je ne revenois pas de ce que j'avois entendu. Le Président, qui avoit pour lui les véritables qualités de l'esprit, avec les lumieres du sçavoir, prenoit en pitié des amusemens folâtres, ou ne s'y prêtoit que pour l'entretien de la socié-

té;

té ; & ceux, qu'à la rigueur il auroit eû droit de mépriser, non seulement le ravaloient au dessous d'eux dans leur propre opinion, mais lui ôtoient dans celle du public le respect, l'estime & l'approbation qu'il méritoit. Ce ne fut qu'après quantité d'autres expériences, que je démêlai le fond & la cause de cette injustice. La plûpart des gens du monde manquent véritablement d'esprit, (j'entens de l'esprit juste & sensé, qui est seul digne de ce nom,) soit que ce présent de la nature soit plus rare que l'on ne pense, soit qu'il s'altére par le défaut de culture & l'habitude des bagatelles. Cependant comme cette espece de gens compose le grand nombre, & que la vanité ne leur manque pas pour prétendre au mérite de l'esprit, ils se sont accordés insensiblement à le faire consister dans les petites miséres qui font leur partage, c'est-à-dire dans une sorte de vivacité qui est l'effet de l'abondance & de la molesse dans un corps bien nourri & bien reposé ; dans la hardiesse des décisions, qui vient d'une certaine présomption qu'inspire ou la naissance, ou le rang, ou les richesses ; dans la

la facilité du langage, qui n'est qu'un avantage méchanique, dépendant de la memoire, de la disposition de l'organe & de l'exercice; enfin dans quelques autres qualités de la même nature, que l'exemple d'autrui, l'usage du monde & le desir de plaire peuvent donner. Il est si aisé, pour les gens dont je parle, de parvenir à se ressembler par des endroits si frivoles, qu'étant tous montés à peu-près sur le même ton, ils se trouvent assez forts pour décrier ce qui ne leur ressemble pas; & sur tout pour attacher un ridicule au vrai mérite de l'esprit & du sçavoir, dont l'effet, lorsqu'ils sont capables de le sentir, est de les confondre & de les humilier.

Mes réflexions n'alloient point encore si loin. En quittant le Président, je pensai à me faire présenter chez M. le Maréchal de V. dont mon Pere se flattoit d'être fort aimé, & qu'il avoit prévenu en ma faveur par ses lettres. La Paix, qui duroit depuis long-tems, ne me donnoit pas beaucoup d'ardeur pour le service militaire. Cependant il entroit dans mes

vûes,

vûes, de me procurer une Compagnie de Cavalerie. Je voulois faire quelque essai du métier, pour me mettre en état d'obtenir un Régiment à la premiere guerre. Je rendis visite au Marquis de * * ami de mon Pere, Maréchal de Camp comme lui; & je le priai de me conduire à l'Hôtel de V . . . Il me demanda quels étoient mes projets d'établissement. Je lui expliquai naturellement mes esperances. Vous avez raison, me dit-il; votre âge & votre naissance vous font une loi d'essaier du service. Mais si vous y passez comme moi trente-cinq ou quarante ans, je souhaite que vous en sortiez plus riche & plus heureux. J'y ai mangé tout mon bien, & dans l'âge où je suis, il ne me reste qu'un titre & des blessures. Je ne regrete point, ajouta-t'il, d'avoir pris la voie de l'honneur: cependant le desordre de mes affaires, me force quelquefois de porter envie à mon cousin le Financier, qui n'a pas cru se déshonorer, dans une profession qui l'a conduit à la fortune. Il me nomma le même Financier, avec qui j'avois soupé chez l'Intendante, & qu'elle m'avoit peint

comme un homme de rien. Comment, lui dis-je, M . . . est de vos parens? On n'a pas cette idée de lui dans le monde. J'ignore, me répondit-il, ce qu'on pense de son origine; mais son aieul étoit frère du mien, & par conséquent d'aussi bonne maison que moi. Ma surprise ne fut pas moins vive que dans l'avanture du Président. Ainsi, me dis-je à moi-même, dans le sein d'une même Ville on peut ignorer ce que c'est qu'un honnête homme avec qui l'on vit familierement; & l'on n'a pas honte d'en parler assez mal pour l'avilir aux yeux d'autrui, lorsqu'on n'est pas bien informe & qu'il est si facile de l'être mieux?

Nous nous rendimes vers le soir à l'Hôtel de V . . . On etoit à jouer. M. le Maréchal qui étoit occupé de son jeu, ne m'en reçut pas avec moins de politesses. Mais j'eus le tems de lier connoissance avec quantité d'honnétes gens qui n'étoient que spectateurs, & qui s'approcherent de moi aprés avoir appris mon nom. La plûpart étoient des Officiers de distinction qui avoient servi avec mon Pere.

Le Comte de *** alors Colonel des Dragons du Roi, parut s'interesser beaucoup au dessein que j'avois d'acheter une Compagnie. Il me proposa d'en prendre une dans son Régiment. Elle étoit à vendre par la retraite d'un ancien Capitaine, qui cherchoit à s'en défaire avec avantage. Je ne balançai point à l'accepter, & me remettant du prix au Colonel même, je le rendis maître de toutes les conditions. Ce marché fut conclu sur le champ. M. le Maréchal qui l'apprit aussitôt, eut la bonté de me reprocher ma précipitation, & de se plaindre du Comte; qui étoit venu croiser les vûes qu'il avoit sur moi. Les lettres de mon Pere l'avoient disposé à m'accorder une Compagnie dans le Régiment de son fils. Elle m'auroit coûté beaucoup moins; mais la fidélité que je devois à ma parole, ne me permit pas de rompre mon engagement: ainsi je me trouvai revêtu, sans y penser, d'un titre auquel je n'avois pas aspiré sitôt.

M. le Maréchal m'ayant prié, avec beaucoup de bonté, de me regarder chez

lui comme dans la maison de mon Pere je devois naturellement y demeurer à souper. Mais je fus appellé dans l'antichambre par un de mes gens. Il venoit m'avertir que j'étois attendu chez moi par un hômme de ma Province, qui arrivoit en poste, avec des affaires importantes à me communiquer. Un mouvement d'inquiétude pour la santé de mon Pere me fit partir aussitôt. Je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé ; un homme de mon canton, qui me témoigna beaucoup d'empressement pour m'entretenir, mais que je ne connoissois pas. Après m'avoir présenté une lettre qu'il me pria d'ouvrir, sans m'apprendre de qui elle venoit, il se hâta de me dire que je pouvois me fier entierement à lui, & l'honorer de mes ordres ; qu'il connoissoit le Secret de mon cœur, qu'il étoit dévoué à me servir, & qu'il ne demandoit point d'autre récompense que mon amitié. Un langage si obscur me fit d'abord jetter les yeux sur le nom de la lettre. C'étoit celui de Mlle de S. V . . . cette jeune personne à qui j'avois rendu quelques soins dans ma Province. Je lus avidement. Elle me marquoit

quoit que mon départ précipité ne lui avoit pas causé moins d'etonnement que de douleur ; qu'on ne traitoit point avec cette indiférence une personne à qui l'on avoit donné sujet de croire qu'on l'aimoit; que rendant justice à mon caractère, elle attribuoit ma fuite à l'ordre de mon Pere, sur tout depuis qu'il étoit venu lui proposer sa main : mais que m'ayant rendu le maître de son cœur, elle me protestoit qu'il ne cesseroit jamais d'être à moi; qu'elle avoit rejette nettement des offres qui blessoient mes droits & ses sentimens; qu'elle avoit été tentée de partir sur mes traces, pour se livrer à moi, par le fond qu'elle faisoit sur mon cœur & ma tendresse, & qu'elle me dépêchoit un homme de confiance, à qui elle me prioit d'expliquer là-dessus mes intentions.

Toutes mes inquiétudes se changerent en admiration. J'avois vû plusieurs fois Mlle de S. V . . . je lui avois fait les politesses qu'on doit à son sexe. Elle n'étoit pas sans agrémens. L'oisiveté de la campagne & l'ardeur de la jeunesse m'avoient fait trouver du plaisir à la voir, & peut-

peut-être n'aurois-je pas senti d'éloignement pour elle, si d'autres vûes ne m'eussent empêché de penser au mariage : mais ne lui ayant jamais prononcé le nom d'amour, je cherchois sur quoi elle avoit pû fonder l'opinion qu'elle marquoit de mes sentimens. Les siens devoient être bien vifs, pour lui avoir sitôt inspiré le désir de me suivre. Après quelques réflexions, je trouvai du danger à différer un moment ma réponse. J'avois cru remarquer dans son caractère plus de vivacité que de raison. Quand j'aurois eu plus de penchant pour elle, je n'aurois pas été capable de la disputer à mon Pere ; & je l'étois encore moins de prendre plaisir, comme la plûpart des gens de mon âge, à triompher d'un cœur dont je n'attendois rien. Enfin je me déterminai à lui répondre sur le champ ; mais d'un stile moins galant qu'honnête & sensé, pour lui faire perdre toutes les fausses idées qu'elle avoit de moi.

Je commençai par déclarer à son confident quelle étoit ma résolution. Il en parut consterné. Vous ne sçavez pas, me dit-il,

dit-il, que l'offre de votre Pere eſt de lui aſſûrer après ſa mort la joüiſſance de tout ſon bien. Je l'ignorois, lui répondisje, mais je ne ſerai pas fâché qu'elle faſſe le bonheur de ſa vieilleſſe à cette condition. Ma lettre fut écrite dans le ſens que j'avois médité, & je preſſai le courier de retourner ſur ſes pas dès la même nuit.

Cet incident, dont je ne devois pas attendre d'autres ſuites, ne laiſſa pas de me cauſer aſſez de chagrin pour me retenir chez moi le jour ſuivant. Je ne ſçai quel preſſentiment me faiſoit craindre de troubler le bonheur de mon Pere, ou du moins qu'il ne pût m'accuſer d'avoir cherché à faire manquer ſon mariage. Cependant je me rendis à l'heure du ſouper chez le Préſident. J'y trouvai une partie des convives de l'Intendante, avec quelques autres perſonnes qui m'étoient inconnues. Le rôle du Maître fut brillant par la bonne chere; mais ne voyant point de changement dans la ſimplicité de ſon diſcours & de ſes manieres, je ne doutai point que l'Intendante & ceux qui penſoient comme elle ne crûſſent lui faire grace en

se réduisant quelquefois à l'écouter. Loin de faire valoir ses grandes connoissances, je voiois qu'en homme sensé il entroit dans le torrent des propos les plus frivoles, pour ne gêner personne par la supériorité de ses lumieres. Il y mêloit quelques vieux contes, comme l'Intendante me l'avoit fait remarquer, & je trouvai qu'il les faisoit avec grace : mais comme ils se ressentoient un peu de la lenteur de son âge, à peine lui laissoit-on le tems de les finir. Quelqu'un l'interrompoit, pour apprendre à la compagnie une anecdote scandaleuse, d'où les autres passoient avec aussi peu de liaison à la critique de la Comédie du jour, ou de quelque air d'Opera. La Marquise aux trois amans, & la jeune femme du Conseiller ayant refusé d'être de la partie, on les excusa d'abord malignement, sur les douces & justes raisons qui pouvoient les retenir chez elles. Ensuite parlant, sans voile, des attachemens qu'on leur supposoit, on épuisa les railleries & les peintures plaisantes sur le compte des deux Dames & de leurs amans. Je les connoissois trop peu pour me charger de leur défense ; & quoique mon atten-

tention se fût réveillée au nom de la charmante Conseillere, je m'interessois moins pour son innocence, dont je n'avois pas le moindre soupçon, que je n'étois choqué de voir ménager si peu une femme aimable, qui ne perdoit rien de son mérite pour s'être laissée surprendre par une passion bizare. Mais on tomba sur le Financier, qui s'étoit dispensé aussi du souper. Vous verrez, dit un parleur agréable, qu'il est occupé quelque part à recueillir ses titres de noblesse. Dites à les faire, reprit un autre. Cette raillerie me parut si choquante, après ce que j'avois entendu la veille, que je crus lui devoir le témoignage que j'étois en état de lui rendre. Je ne connois M. de . . . que d'hier, interrompis-je; mais si vous aviez quelque doute sur sa naissance, je suis certain qu'il est de la Maison de . . . & proche parent du Marquis de ce nom. Malgré la considération qu'on n'avoit pas cessé d'avoir pour moi, mon discours fut reçu avec de grands éclats de rire. Vous avez oublié ce que je vous appris hier, me dit plus sérieusement l'Intendante. M. le Comte ne fait qu'arriver à Paris, reprit

une

une autre femme; il n'est pas surprenant qu'il ignore ces choses-là. Non non, reprit un bel esprit de robe, c'est nous-mêmes qui n'entrons pas bien dans l'ironie de M. le Comte: n'at'il pas dit qu'il ne connoit M. de . . . que d'hier? Qu'est-ce qu'un homme d'hier? C'est un homme qui a besoin en effet de se faire des titres. Peut-être en achetera-t'il de la Maison de . . . Je me rens là-dessus. Le Marquis n'est pas l'homme du monde le plus à son aise.

J'avouë que ce miserable tissu de malignité & d'impertinance, me causa une vive indignation. Cependant j'affectai civilement d'en rire. L'esprit est ici prodigué, repris-je; mais que ce ne soit pas, s'il vous plait, aux dépens de la vérité & de la justice. Je me flatte qu'on m'en croira sur ma parole. Je vis hier M. le Marquis de . . . qui est ancien ami de mon pere. Il me dit, je ne sçai à quelle occasion, l'ayeul de M. de . . . & le sien étoient frères. C'est être, si je ne me trompe, issus de germains. L'air ferme dont j'accompagnai ce discours, ôta l'en-

vie

vie de me répliquer directement ; ce qui n'empêcha point diverſes réflexions que j'entendis autour de moi. M. le Comte, qui n'eſt à Paris que depuis deux jours, diſoit l'un, aura confondu les noms. Qui ſçait, après tout, reprit un autre, ſi M. le Marquis de . . . n'eſt pas payé pour tenir ce langage ? On diſoit à ce moment qu'il n'eſt pas riche. Le Préſident termina cette ſcène, en diſant qu'il ne connoiſſoit point la naiſſance de M. de . . . mais qu'il connoiſſoit Paris pour le regne de la légereté & de la médiſance, & qu'il ne croyoit rien d'impoſſible dans ces deux genres.

Pour moi, qui retombai dans mes réflexions en me retirant, je fus effrayé de ce comble d'injuſtice, ſuivant lequel il n'y a jamais le moindre fond à faire ſur la bonne ou mauvaiſe renommée, ni ſur tous les jugemens dont l'opinion publique ſe compoſe par dégré.

Je ne pouvois deſavouer néanmoins que ceux à qui je trouvois tant de légereté & d'injuſtice avec ſi peu de ſens & de raiſon,

n'euſſent bien des qualités aimables. J'y étois même ſenſible, & rien ne m'avoit paru moins ennuieux que mes deux ſoupers. Mais il me ſembloit que cette eſpece d'agrémens qui flattoient le goût que je me ſentois pour le plaiſir, excluoient d'autres qualités, ſans leſquelles je ne concevois pas que le caractère pût être honnête & la ſociété vertueuſe. Tant de vivacité dans les ſaillies de l'imagination, aux dépens de l'ordre & de la vérité, ne me faiſoient pas ſuppoſer de grande principes de droiture. L'indiſcretion à parler de tout comme au hazard, m'inſpiroit de la défiance pour la fidélité du commerce. L'indiférence pour la réputation d'autrui me rendoit la bonté du cœur ſuſpecte. Je ne dis rien de cent maximes échappées même aux femmes dans la chaleur de la joie, qui m'avoient paru choquer la bienſéance. En un mot la fineſſe des idées ou les graces du langage, que j'étois capable de goûter, les charmes de la figure, auſquels mon cœur ne ſe refuſoit pas, les recherches du luxe & de la bonne chere, dont je n'étois pas ennemi, ne me dédommageoient point aſſez de ce qui manquoit

quoit à cette société du côté du caractère.

Cependant comme j'aurois blessé mes propres principes en jugeant de toutes les autres par cet essai, je continuai les jours suivans de me rendre où j'étois engagé. Quoique le fond de l'Assemblée fût ordinairement le même, il s'y trouvoit chaque fois de nouveaux visages ; ce qui me donnoit occasion de multiplier mes connoissances. Dans le nombre de ceux que je voyois ainsi pour la premiere fois, je crus en démêler plusieurs d'un esprit plus ferme & plus sensé. En arrivant, je trouvois toûjours la Compagnie partagée entre plusieurs tables de jeu, & je ne refusois pas de joüer moi-même. Ce n'étoit pas le tems de se connoître, ou du moins de s'approfondir. S'il restoit quelque intervalle jusqu'au souper, la conversation etoit paisible ; soit qu'elle devînt generale, ou qu'elle fût bornée entre ceux qui avoient fini leur partie. Ce fut dans ces occasions que tombant sur diverses personnes que je n'avois point encore vûes, je fus assez satisfait de leur entretien pour

juger fort avantageusement de leur caractère. Mais à peine avoit-on servi, que je les voyois entrer dans le torrent, & recevoir les impressions du grand nombre. Quelques-uns étoient plus lents à s'échauffer. Leur memoire & leur imagination sembloient attendre qu'on les mît en mouvement. Il s'en trouvoit d'autres qui par leur facilité à s'exprimer, & par une abondance de nouvelles qu'ils avoient comme en réserve, jettoient les fondemens de la bonne humeur. Ensuite lorsque cette disposition commençoit à gagner, & que chacun se trouvoit animé de sa propre chaleur, ou de celle qu'on lui communiquoit, tout le monde prenoit le ton des soupers précedens, & j'étois étonné de voir une ardeur génerale à se faire valoir par les mêmes misères.

Pendant le jour, je n'oubliois pas le soin de mes affaires. Je terminai avec M. le Comte de C . . celle de ma Compagnie. Rien ne me pressoit de m'aller faire recevoir au Régiment. Il étoit en garnison à Sedan, & M. le Comte de C . . me conseilla d'attendre sa revûe, qu'il ne devoit

devoit faire que dans trois mois. Je dinois souvent à l'Hôtel de V . . La table de M. le Maréchal étoit ordinairement composée d'Officiers, & les entretiens étoient presque toûjours militaires. Ma raison en étoit satisfaite. Je sentois l'utilité que j'en pouvois tirer pour le métier que j'avois embrassé. D'ailleurs il n'y avoit rien d'austère dans le commerce du Maître & des convives. Mais je n'y trouvois pas les plaisirs qui convenoient à mon âge, comme je n'avois point encore trouvé dans mes soupers les entretiens qui convenoient à ma raison.

Le vieux Marquis de . . . que je n'avois pas cessé de voir, & de qui je croyois pouvoir tirer beaucoup d'instructions, me demanda un jour ce que je devenois tous les soirs, & pourquoi nous ne nous rencontrions pas quelquefois à souper. Je lui appris tous les engagemens dans lesquels j'etois entré, sans les avoir cherchés. Il connoissoit plusieurs personnes de la societé de l'Intendante. Le Commandeur de . . . étoit même de ses amis. Il m'en fit l'éloge, ajoûtant que c'étoit l'homme du monde le plus à plain-

dre, avec ses richesses & sa bonne mine. Je ne connois, me dit-il, ses infirmités que depuis deux mois. L'étant allé voir le matin, j'entrai si familierement que je le surpris entre les mains de son valet de chambre, qui l'enveloppoit d'une infinité de bandages. Il ne put me déguiser que depuis l'âge de quinze ans il est affligé d'une furieuse incommodité, qui a fait sa vocation pour l'Ordre de Malthe, en le forçant à la continence. Bon, répondis-je; on assûre que sa froideur pour les femmes vient d'une cause bien differente. Je vous dis la vérité, reprit le Marquis; mais il la cache, & je fais peut-être une indiscretion de vous l'apprendre. Je lui racontai là-dessus l'opinion que l'Intendante & d'autres femmes, sans doute, avoient de lui. Il en rit malignement. Pour moi, qui n'y trouvois qu'un nouveau sujet d'admirer la fausseté des jugemens publics, je rapprochai cette preuve de celles que j'avois déja dans le même genre. Mais ce n'étoit point sur la morale que j'attendois des lumieres du Marquis. Il me reprocha de m'être livré uniquement à la même societé, tandis que

je

je pouvois trouver à Paris de quoi varier beaucoup plus mes amusemens & mes connoissances. Vous ne sçavez pas, me dit-il, qu'on s'en fait ici dans tous les goûts. Vous trouverez dans chaque quartier des maisons ouvertes où l'on a droit d'entrer le soir, après y avoir été une fois présenté. On y joue, on y soupe très bien. La Compagnie est quelquefois fort bonne. Ce sont des gens riches; qui ne se croyent nulle part mieux que chez eux, & qui regardent comme le plus doux fruit de leur fortune, de se faire une petite cour sur laquelle ils dominent.. Telle est l'Intendante, & la plûpart des personnes que vous m'avez nommées. On leur apprend les nouvelles. On s'empresse à les réjoüir par beaucoup d agrément & de bonne humeur. Ces sociétés ont leur mérite, & ce sont aujourd'hui presque les seules de Paris qui répresentent: mais elles ne conviennent qu'aux gens libres & desœuvrés. J'appelle de ce nom, continua le Marquis, ceux qui, peut-être à force de s'être usés pour le plaisir, n'ont aucun goût vif & décidé; & pour qui toute compagnie est bonne où l'on trouve

des hommes & des femmes, où l'on joue un jeu modéré, où l'on raconte les histoires de la Ville, & où l'on soupe. Dans ces gens-là, il peut se trouver de l'esprit & de la joie, mais c'est communément de l'esprit sans régle & de la joie sans interêt. Parlez-moi des sociétés que j'aime, reprit-il, en mettant plus de vivacité dans ses yeux : ce sont les sociétés à caractère ; celles qui sont composées de gens qui s'accordent dans leurs goûts & qui les ont fort vifs ; qui trouvent des charmes à vivre ensemble, parce qu'ils sont passionés pour les mêmes choses ; qui ne se piquent pas de faste ni même de beaucoup d'ordre dans leurs parties, mais qui sçavent y réunir tout ce qu'ils désirent & qui en jouissent avec des transports mutuels. Je ne doute point, ajouta t'il, que dans tous les états de la vie il ne se forme ainsi des sociétés qui se rendent heureuses par la ressemblance & la communication des goûts & des plaisirs. Les Buveurs s'assortissent avec les Buveurs ; les Sçavans avec les Sçavans ; les Devots avec ceux qui le sont aussi. Pour moi je suis pour les petits soupers, & je passe la plûpart

de

de mes nuits avec d'aimables gens qui sont dans le même goût. Soiez des nôtres, me dit-il. Essaiez dès aujourd'hui.

Quoique je ne visse pas trop bien où le Marquis prenoit à son âge cette vivacité de désirs & de goûts qu'il s'attribuoit, il m'avoit fait une peinture si juste de la société de l'Intendante, que je pris confiance à l'idée qu'il me donnoit de la sienne. Sur le champ j'aurois accepté son offre, si je n'eusse été lié par un autre engagement. Je n'avois vu qu'une fois la jeune femme du Conseiller ; & surpris qu'elle n'eût paru dans aucun des soupers où je m'étois trouvé depuis, j'en avois fait des plaintes à l'Intendante. Mon empressement m'avoit attiré quelques railleries. On m'avoit demandé si je pensois à supplanter le clerc. Je ne m'étois pas défendu d'être fort sensible à tant de charmes ; mais badinant moi-même sur l'indigne attachement d'une si jolie femme, j'avois repondu de très bonne foi, que je n'avois aucune prétention sur un cœur profané. Cependant j'avois trouvé tant de douceur à la voir, que l'Intendante m'ayant proposé ce jour-là de me faire sou-

per avec elle, je ne m'étois pas fait preſſer pour y conſentir. Je me flatte de l'avoir, m'avoit dit l'Intendante. Elle refuſe tous les ſoupers ; mais j'aï eu juſqu'à préſent le bonheur d'être exceptée, & je ſuis fort glorieuſe qu'elle me préfere quelquefois à ſon Médor. Je comptois donc ſur cet arrangement, & le ſoir approchoit. Je ſçavois que pour plaire â l'Intendante, il falloit aller faire ſa partie de jeu. Je priai le Marquis de remettre celle du petit ſouper á quelqu' autre jour. Il m'aſſûra que je perdois beaucoup. Il me dit qu'il regrettoit pour moi le plaiſir dont j'allois me priver. C'étoit une rencontre unique. Enfin pour concilier tous les engagemens, il me propoſa de le rejoindre à toute heure où je ſerois libre ; ſûr de trouver les Acteurs à la petite Maiſon juſqu'à cinq heures du matin. Je lui donnai ma parole. Il me laiſſa l'adreſſe, en m'aſſûrant que je trouverois tous ſes amis prévenus.

L'Intendante, chez qui je me rendis auſſi-tôt, avoit déja beaucoup de monde, & ſes parties de jeu étoient liées. Elle me fit ſigne de m'approcher de ſon o-

reil-

reille. Je ſuis diſgraciée, me dit-elle. Nous n'aurons point la Dame. Elle m'a fait déclarer cruellement qu'elle s'eſt fait une loi abſolue de ne plus ſouper dehors. Je ne ſçais ce qui m'attire ce refus ; ou plûtôt je le ſçais à merveille, ajouta-t'elle, avec un ſourire malin ; mais il faut s'en rejouir pour l'interêt du Médor. Je lui fis une réponſe badine ſur le plaiſir qu'on nous refuſoit, quoiqu'au fond, le regrêt que j'eus de le perdre me fît ſentir ſérieuſement que je l'avois déſiré. L'aſſemblée étant fort nombreuſe, je crus que dans une maiſon où l'on ſoupoit tous les jours, j'étois diſpenſé de me contraindre, ſur-tout lorſque la partie manquoit par le fond. Celle du Marquis m'avoit laiſſé une curioſité, que je reſolus de ſatisfaire. Mon caroſſe étoit reſté dans la cour. Je deſcendis ſans être apperçu, & je pris le chemin du Roule, ſuivant l'adreſſe que j'avois conſervée.

Je n'avois connu le Marquis que de nom, avant que de le voir à Paris. Il étoit ami de mon pere. Il avoit ſervi avec honneur. Il avoit mangé au ſervice la meil-

meilleure partie de ſon bien. Je ne le connoiſſois point encore à d'autres titres ; ou, ſi dans le commerce récent que j'avois avec lui, il m'avoit fait pénétrer une partie de ſon caractère, c'étoit du côté de l'eſprit & de la ſcience militaire, dont j'avois cru découvrir qu'il étoit fort bien partagé. Il m'avoit parlé de plaiſir. Je l'aimois, & je m'etois livré à toutes les eſperances qu'il m'avoit fait concevoir. Il ne me paroiſſoit pas ſurprenant qu'il eût le même goût. Je n'en avois admiré que la vivacité dans un homme de ſon âge. J'arrivai à la petite maiſon, en cherchant d'avance à quels plaiſirs je devois m'attendre, & je m'imaginois bien que dans une ſociété où l'on ne s'occupoit que d'un ſoin ſi doux, il y en auroit beaucoup de réunis. Du jeu, de la muſique, des femmes aimables, des hommes ſpirituels & polis, une chere délicate & d'excellens vins. Voilà ſur quoi rouloient toutes mes idées. La porte s'ouvrit, & je vis le Marquis accourir au devant de moi. Il parut charmé de me voir. Vous êtes annoncé, me dit-il, attendu, ſouhaité. Il me nomma les hommes, tous gens d'une naiſſance & d'un mérite connu. J'en-

J'entrai dans un appartement, qui, sans être fort spacieux, répondoit par l'élegance & la propreté au nom de tant d'honnêtes gens, & à l'opinion que j'avois dû prendre des Dames, sur la crainte qu'on avoit eue de ne les pas voir arriver. Ce n'étoit point la richesse qui éclatoit dans les meubles. Mais il n'y paroissoit rien à désirer pour le goût & la commodité. Tout étoit éclairé avec une profusion de lumieres. Nous pénetrâmes dans un grand cabinet, où tout le monde s'étant levé pour me recevoir, mes yeux tomberent d'abord sur le Maître de la maison, qui vint à ma rencontre avec des expressions légeres & polies. Mais en tournant la tête du côté de l'assemblée, j'apperçus trois Dames d'une figure charmante, à qui je me hâtai de faire une profonde révérence. Elles étoient vêtues avec la derniere propreté, & je ne remarquai point qu'elles fussent embarassées de voir un étranger. Les céremonies de la connoissance étant courtes entre les hommes, on s'assit. J'allois raconter comment je m'étois procuré le plaisir de venir, contre mon opinion. Je fus interrompu. Eh-bien Fanchon, dit

bru-

brusquement le vieux Marquis, tu ne viens point embrasser M. le Comte? Fanchon se leva, & vint m'embrasser fort modestement. Et toi Lisette, & toi Catin, il faut vous prier de faire de même. Lisette & Catin vinrent m'embrasser aussi.

J'avoue que, dans la premiere surprise, je reçus cette étrange civilité avec quelques marques d'embaras. Je cherchai, en me remettant, quelle explication je devois donner à mon avanture. Ce qui me vint de plusnaturel à l'esprit, ce fut que le Chevalier . . . . qui étoit le Maître de la maison, & deux de ses amis, nous faisoient souper avec leurs Maîtresses; je trouvai même le fondement de cette idée dans la maniere dont le Marquis m'avoit annoncé une fête extraordinaire, & je m'imaginai que la familiarité avec laquelle il les avoit traitées, étoit le ton d'un vieux militaire, que son caractère autorise quelquefois à s'oublier près des femmes. Je demeurai quelque tems dans mon opinion. Mais le compliment du Marquis aux trois Dames devint comme l'ouverture de cette scêne. On s'imagina sans doute que si j'é-

j'étois un peu novice dans les ufages de la fociété, ce fignal fuffiroit pour m'inftruire. Chacun commença par fe mettre à fon aife, c'eft-à-dire qu'au lieu de demeurer affis comme on l'étoit, l'un fe jetta tout de fon long fur un lit de repos, l'autre s'étendit fur un canapée, un autre prit Fanchon, & lui fit faire quelques pas de danfe, d'autres ôterent le mantelet aux Dames pour les mettre en état de briller avec tous leurs attraits. Je ceffai bientôt d'être étonné pourquoi on avoit craint fi fort qu'elles n'arrivaffent point. J'appris qu'elles étoient nouvellement dans le monde, que c'étoit leur feconde partie, & que le bruit de leurs charmes s'étant répandu depuis le fouper qu'elles avoient fait deux jours auparavant dans la petite maifon de M. le D. de . . . il avoit fallu leur promettre à chacune cinq louis pour les avoir ce jour-là.

Le Marquis me dit à l'oreille, en me preffant de quitter mon épée; elles font fraiches, on nous a garanti leur fanté, enfin tout le monde fe porte ici fort bien. Vous pouvez choifir, & fuivre votre goût.

Je compris ſon langage. Mais déja réſolu de me tenir à mes bornes, je cherchai comment je pourrois me faire au ton de cette joieuſe aſſemblée ſans m'engager trop loin. Je voiois déja les plus empreſſés diſparoître ſucceſſivement avec les belles. Les abſences n'étoient pas longues, & chacun paroiſſoit penſer aux beſoins d'autrui en ſatisfaiſant les ſiens. Le Chevalier me voiant peu d'ardeur à prendre mon tour, m'en fit un reproche. Je ne pus ſortir d'embaras qu'en lui faiſant entendre que je me reſſentois des fatigues de la nuit précédente. Liberté, me dit-il, liberté comme au ſiécle d'or. Mais on trouvera ici le moien de vous faire rappeller vos forces. Comme des excès de retenue m'auroient donné un ridicule, je ne laiſſai pas de badiner, de rire, de danſer, & de me prêter à toutes les folies de ſociété. Tout ce prélude ſe paſſa ſans indécence. Je compris fort bien qu'une maniere de ſe réjouir ſi vive & ſi libre pouvoit avoir des charmes pour des voluptueux de tout âge qui n'aiment point à ſe contraindre; & que ſurtout pour un vieillard, tel que le Marquis, il y avoit

de

de la douceur à se procurer, pour son argent, des plaisirs qu'il ne pouvoit plus esperer par les voies d'une galanterie plus honnête. Mais je ne me faisois point à cette indiférence grossiere, qui laissoit du goût & de l'empressement même aux acteurs, pour ce qu'ils voioient sortir des mains d'autrui. Cette communauté de faveurs me révoltoit. Le Marquis, au comble de la joie, & plus ardent que ceux de mon âge, me dit en m'embrassant d'un air pénetré ; convenez que voilà le vrai bien de la vie. Pour moi, je n'en connois point d'autre, & je n'ai jamais regrêté l'argent dans ces occasions. Je lui répondis qu'on étoit fort heureux de pouvoir trouver son bonheur en l'achetant pour quelques écus. Mais je crus voir, dans cet aveu, la cause du désordre de sa fortune ; & je compris qu'une infinité d'Officiers qui sortent du service, n'ont pas toujours raison d'attribuer le mauvais état de leurs affaires aux seules disgraces du métier.

Malgré l'éloignement naturel que je me sentois pour trois Créatures qui faisoient

un ſi indigne uſage de leurs charmes, je ne pus me défendre d'une certaine compaſſion pour leur âge, & pour la pauvreté qui les forçoit peut-être de s'abandonner avec cet oubli de toutes ſortes de loix. La plus agée n'avoit pas dix-ſept ans. Fanchon ſur-tout m'inſpiroit une pitié ſi vive, que j'en étois ramené aux plus ſérieuſes réflexions ſur l'injuſtice de la nature & de la fortune. Outre la beauté des traits & la fraicheur de la jeuneſſe, ſa phiſionomie avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi modeſte, que dans toute autre occaſion je l'aurois priſe pour une fille de qualité, qui avoit reçu la meilleure éducation. N'eſt-il pas affreux, diſois-je en moi-même, qu'avec une figure touchante & tant d'agrémens naturels, cette malheureuſe fille, qui auroit pû faire le bonheur d'un honnête homme, & trouver le ſien dans un autre état, ſoit deſtinée à paſſer une ſi belle jeuneſſe dans la plus infame diſſolution ? Je la regardois fixement, en m'occupant de cette penſée. Elle s'imagina qu'étant preſque le ſeul qui n'avoit rien eu à démêler avec elle ou avec ſes compagnes, je commençois

çois à ressentir ses impressions. Elle me confessa même bientôt que le Marquis & le Chevalier l'avoient chargée particulierement de reveiller mes desirs. Elle vint à moi les bras ouverts. Ses vûes, que je comprenois fort bien, me firent naître un dessein que j'exécutai. Je la reçus avec de vives caresses, & je consentis de passer avec elle dans une chambre voisine. Toute l'assemblée battit des mains, pour applaudir à sa victoire. Je leur laissai la liberté de s'arrêter à leurs imaginations.

Etant seul avec Fanchon, je fermai avec soin la porte sur nous. Venez mon cœur, lui dis-je en la conduisant sur un fauteuil. Je la fis asseoir, & je m'assis près d'elle. Vous êtes charmante, repris-je, d'un ton fort tendre; je ne connois point de fille qui approche de vous. Mais, avant que d'aller plus loin, je veux sçavoir depuis quand vous faites des parties, & si vous y avez trouvé jusqu'à présent beaucoup de satisfaction. Elle me protesta qu'elle n'avoit commencé que depuis deux jours & qu'elle avoit trouvé

beaucoup de plaiſir à voir, me dit-elle, des Seigneurs tels que nous. Oh! vous ne me perſuaderez pas; lui répondis-je, que vous ſoiez au lendemain de votre coup d'eſſai; & pour vous mettre tout d'un coup à l'aiſe, je vous déclare que votre ſincerité ne changera rien à ma façon de penſer, parce que je n'ai aucun deſſein de prendre vos faveurs, & que je ne vous ferai pas moins préſent de quelques louis. Mais je vous demande la vérité, & ſur-tout ſi vous vous plaiſez dans votre infame état. Ce terme, qui m'échappa peut-être trop tôt, parut la diſpoſer à me parler ſincerement. Elle m'aſſûra encore que la partie du jour étoit la ſeconde de ſa vie. Mais reprenant les choſes de fort loin, elle me fit l'hiſtoire d'un vieux Major de Cavalerie qui l'avoit débauchée dans une Ville de Province, & qui l'avoit amenée à Paris. Il y étoit mort depuis peu, ſans lui avoir aſſûré une penſion qu'il lui avoit promiſe; & dans la crainte de ſes parens qui la faiſoient chercher, elle avoit accepté les offres d'une Dame qui lui avoit promis de la faire vivre heureuſe & tranquille, en ne ſer-

sortant que la nuit pour les parties de Seigneurs. A l'égard de satisfaction qu'elle y trouvoit, elle me dit que j'en pouvois juger ; & qu'une fille comme elle, qui avoit été élevée dans des vûes bien différentes, étoit fort à plaindre de la nécessité où elle étoit réduite. Quelques larmes qu'elle laissa couler en finissant, me persuaderent qu'elle gémissoit effectivement de sa situation. Je marquai peu de curiosité pour sa naissance, dont je ne me serois pas rapporté à son témoignage ; mais je lui donnai ma parole de la servir, si elle vouloit abandonner la débauche. Ha! me dit-elle, en levant les yeux avec tendresse, c'est la seule grace que je demande au Ciel. Je serois trop heureuse si je trouvois un honnête homme qui voulût prendre soin de moi. Je m'explique, lui répondis-je. Prendre soin de vous, c'est-à-dire, vous aider à vivre honnêtement, vous mettre en état de vous occuper, & fournir avec des précautions raisonnables aux non valeurs de votre travail, voilà ce que je vous offre avec joie ; car mon humeur ne me porte point à me lier autrement avec vous. Quoique cet-

cette réponse ne s'accordât point avec sa premiere idée, elle en parut fort satisfaite. Sa reconnoissance alla jusqu'à baiser mes mains & à les mouiller de pleurs. Je lui demandai son adresse & je lui promis qu'elle auroit incessament de mes nouvelles. Ce qui vous revient ici, lui dis-je, peut vous mettre à couvert de toutes sortes d'infamie pour un jour ou deux ; mais voici quatre louis qui sont encore plus surs & dont vous n'aurez l'obligation qu'à vos bons sentimens. Je les lui fis accepter. Rentrons, ajoutai-je, ne faisons rien éclater de nos desseins, & feignons sur-tout d'être fort contens l'un de l'autre.

Nous rentrâmes. Tout le monde félicita Fanchon du pouvoir de ses charmes. Elle reçut les complimens de bonne grace, & je n'en désavouai point la cause. Cependant comme il falloit s'attendre à beaucoup d'autres attaques dans le cours d'une longue nuit, il me vint à l'esprit de l'en delivrer par une supercherie fort innocente. Je dis à l'oreille, au Marquis & à quelques autres, que j'avois eu de bonnes raisons pour n'être pas le plus empres-

pressé ; & que n'étant pas sûr de ma santé, j'avois crû devoir à la Compagnie le soin que j'avois eu de prendre le dernier rang, dans la vûe de n'exposer personne. Cette fausse confidence fut bientôt répandue entre les hommes. Elle réussit peut-être trop bien au gré de Fanchon, qui fut respectée tout le reste de la nuit comme une Vestale.

L'heure de la table ayant succedé, on servit un souper dont chaque plat me parut exquis. Ce fut la seule partie de la fête, où je ne trouvai rien que d'agréable & de picquant ; la conversation même fut d'abord si fine & si légere entre les hommes, que je fus charmé de lui voir prendre un tour, auquel je ne m'étois pas attendu. Elle se soutint quelque tems avec ce sel & cette élégance. Chacun y contribuoit avec le même esprit & le même feu. Ce n'étoit point des choses profondes, qui auroient été sans doute hors de saison. Mais dans le badinage même, je remarquois une justesse & une vérité qui me faisoient sentir que chaque genre a des véritables perfections qui lui

ſont propres ; & l'air de joie, qui accompagnoit ces richeſſes d'eſprit & d'imagination, achevoit d'en faire un des plus délicieux amuſemens du monde. Je compris que les petits ſoupers, comme le Marquis les appelloit, compoſés de gens auſſi ſpirituels & auſſi aimables, qui ſeroient capables de ſe contenir dans certaines bornes, auroient mérité tous les éloges qu'il m'en avoit faits. Mais les filles, qui s'étoient occupées juſqu'alors à boire & à manger fort avidement ; voulurent auſſi ſe faire entendre. On prit bientôt un autre ton. Le vin commençoit à répandre une chaleur, qui ne m'a jamais paru aimable, quand, au lieu d'animer ſeulement l'eſprit, elle prend ſa place, & la croit bien remplir ſans le ſecours de la raiſon & de l'honnêteté. On paſſa aux expreſſions ſales, & aux hiſtoires ſcandaleuſes. On mit ſur la ſcêne toutes les femmes de Paris. ; d'abord les filles de Théatre & les femmes galantes ; enſuite toutes les jolies femmes de toutes ſortes de rangs & de caractères. Les qualités de l'eſprit & du corps, les avantures ſecrettes & publiques, le nom des amans ; la

sottise des maris, le nombre & la durée des intrigues, tout fut dévoilé avec des embellissemens & des peintures. Au milieu de ce torrent, dans lequel mon arrivée récente à Paris me dispensoit d'entrer, je fis faire attention au Chevalier, que nous étions environnés de nos laquais, qui écoutoient avec la derniere attention. Il est vrai, me dit-il; ces choses-là s'oublient. Qu'on apporte le dessert, & qu'il ne reste ici personne. L'ordre fut exécuté, en peu de momens; la table chargée de bouteilles; Champagne, vins grecs, toutes sortes de liqueurs apportées; la livrée renvoyée, & les portes fermées soigneusement.

J'avois espéré que dans l'intervalle du service, le repos qui avoit succedé pendant quelques minutes à tant d'agitation, serviroit à fair changer de matiere à l'entretien. Je ne m'étois pas trompé. Après avoir fait l'éloge de quelques vins excellens, on s'engagea dans des propos plus serieux, mais qui par un autre caprice se tournerent peu à peu en raisonnemens sur la Religion. Je me garderai

bien de rappeller ici mille ſophiſmes d'incredulité. Entre tant d'honnêtes gens qui étoient à table, je dirai avec regrêt que la Religion trouva peu de défenſeurs, & que les plus moderés furent ceux qui la réduiſirent au Déïſme. J'entrepris d'abord, avec plus de zèle que de prudence, de combattre quelques miſerables principes, que je croyois pouvoir détruire, ſans me piquer de profondeur dans mes lumieres. Mais je m'apperçus bientôt qu'il n'étoit pas queſtion de s'éclairer mutuellement, & que la plûpart des convives ayant pris leur parti, ils ſe plaiſoient à faire des objections, ſans prendre le même plaiſir à les réſoudre. Le Marquis étonné de m'entendre, me demanda ſi j'y penſois, de vouloir faire l'Apôtre, & d'où je venois avec cette dévotion qu'il ne me connoiſſoit pas. De la dévotion, lui dis-je ! non aſsûrément, & je me reproche d'être fort éloigné de mon devoir ; mais je me fais honneur de n'être pas ſans Religion, & de le déclarer même à ceux qui ſemblent y renoncer. C'étoit plus qu'il n'en falloit peut-être, dans une occaſion de cette nature; mais

mais je me croirois déshonoré à mes propres yeux, si j'étois jamais capable de trahir là-dessus le témoignage de mon cœur. De là vient que je suis porté à croire qu'il y a beaucoup plus de véritables Athées qu'on ne pense : car s'imaginer que tous ceux qui affectent de l'être, ne le sont qu'en apparence, c'est se mettre, selon moi, dans la nécessité de les trouver trop méprisables.

Quoique le ton de ma réponse n'eût été choquant pour personne, le Marquis en prit occasion de rompre un entretien qui l'amusoit moins que les nouveaux plaisirs qu'il se proposoit. Il fit remarquer à sa montre que la nuit commençoit à s'avancer. Dans ses principes, les plaisirs perdoient beaucoup à la lumiere. Il prit les trois filles, qui étoient appesanties de vin & de sommeil, & nous exhortant à le suivre, il retourna au grand cabinet, où il avoit placé la scêne du divertissement. Là il prit le matelas du lit de repos, & tous les coussins du canapé & des chaises, qu'il étendit à terre au milieu du cabinet. Ensuite, excitant les filles

les à ſoutenir glorieuſement leur réputation, il leur déclara qu'il falloit faire des culbutes ſur le théatre qu'il venoit de préparer. Toutes novices qu'elles ſe prétendoient, elles n'ignoroient pas cet agréable exercice. Cependant Fanchon, à qui le vin n'avoit pas fait oublier les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, me jettoit quelques regards, qui ſembloient attendre mon conſentement. Mais le Marquis bruſqua l'avanture, en la précipitant ſur les matelats avec ſes compagnes. Les ſauts commencerent d'un air fort brillant; c'eſt-à-dire qu'au riſque de ſe rompre mille fois le cou, ces miſérables créatures firent toutes les culbutes & les gentilleſſes du bel uſage. Je fus témoin, plus d'un quart d'heure, de ce ſpectacle, en m'étonnant qu'elles y puſſent réſiſter ſi longtems; mais lorſque les libertés recommencerent avec moins de ménagement, j'eus peine à vaincre ma laſſitude & mon dégoût. Le hazard me fit remarquer, au coin d'une fenêtre, un raion de lumiere, qui m'avertit qu'il étoit grand jour. Je paſſai ſous le rideau, & j'ouvris le volet. Cette fenêtre donnoit de plein pied ſur un

un fort beau jardin, que je n'avois point encore apperçû. L'air étoit si doux, la matinée si fraîche, & le jardin si agréable, que je me crus transporté dans un autre monde. Je jettai les yeux sur ma montre. Il étoit près de cinq heures, & nous étions au mois de Mai, qui m'a toûjours paru délicieux à Paris. Je me soulageai d'abord par une respiration plus libre, car j'avois la poitrine oppressée de la chaleur de l'appartement & de la vapeur des bougies. Ensuite je considerai avec plus d'attention tous les agrémens du jardin. Dans une assez petite étendue, il réunissoit mille beautés. Le parterre étoit d'un dessein charmant, & les plates bandes émaillées de fleurs, avec une varieté infinie. Un treillage, couleur de chair, régnoit au long des murs, entrelassé de divers feuillages, bornoit la vûe à droite & à gauche, & ne changeoit de forme, que pour s'enfoncer dans quatre endroits, qui étoient la place d'autant de belles statues. Je ne démêlai pas tous les sujets, qui étoient de la fable ou de l'histoire; mais les ciseaux du Sculpteur, & le goût du Maître me parurent admirables

pour

pour les nudités, Le parterre étoit séparé du bois par une piece verte, bordée de part & d'autre en demi-cercle, d'un massif d'arbrisseaux fleuris, qui ne surpassoit pas la hauteur de deux pieds, autour duquel l'allée du milieu se divisoit pour se joindre à celles des deux cotés. L'ouverture entre les deux massifs découvroit, jusqu'au pied, un groupe de statues en differentes attitudes, qui occupoient une niche de gazon pratiquée dans la face du bois; les unes assises, d'autres debout, ou à demi levées, suivant les differentes affections que le Sculpteur avoit eu dessein d'exprimer. C'étoient des Nymphes, des demi-Dieux & des Amours. Enfin les deux allées donnoient entrée dans un petit bois fort touffu, qui avoit beaucoup plus de largeur que le jardin, & qui se partageoit en quantité de petites routes, dont chacune aboutissoit à quelque terme agréable, La Perspective étoit bornée dans les deux grandes, par deux grottes ornées de rocaille & de peinture, ausquelles il ne manquoit que deux cascades pour en faire la plus voluptueuse retraite de l'univers. . . . .

Je revenois au parterre, après avoir parcouru le petit bois, lorſque je vis ſortir le Marquis par la porte vitrée. Il vint au devant de moi, en baillant & ſe frottant les yeux. J'eus peine à le reconnoître, dans le déſordre où il étoit; ſa perruque de travers, ſon linge ſale, ſa veſte déboutonnée. A peine pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Mais je fus encore plus frappé, à ſon approche, de lui trouver le viſage pâle, les lévres enflées & les yeux éteints. Les autres ne tarderent point à ſortir ſucceſſivement, & preſque tous dans le même état. Quel ſpectacle pour ceux qui les auroient vûs de ſang froid! Pour moi, qui ne laiſſois pas d'être échauffé par une ſi longue veille & par le vin, il me reſtoit aſſez de raiſon pour comparer les objets que j'avois autour de moi. Je voyois la nature animée dans ſes productions. Le ſoleil venoit lui rendre toute ſa force. L'herbe étoit fraiche. Les fleurs s'ouvroient pour ſe parer des plus riantes couleurs. Les oiſeaux faiſoient entendre un concert délicieux. Et je n'appercevois dans mes compagnons que des marques

de

de langueur & d'abattement. Ils étoient défigurés, chancellans, le regard sombre, les traits allongés, le corps & l'esprit épuisés. Ils alloient se mettre au lit dans une chambre obscure, pour retrouver entre leurs draps la chaleur, la santé & la raison ; tandis que les plus simples ouvrages de la nature jouissoient de toute leur vigueur au grand jour, & sembloient s'en applaudir. Il ne s'en fallut rien qu'à la fin de cette réflexion, je ne m'écriasse : Que je suis ridicule, Messieurs, si je vous ressemble !

Les plus forts cherchoient encore, dans leur état même, le sujet de quelque plaisanterie ; lorsque je vis sortir, à leur tour, les trois Dames, qui étoient amenées par les plus galans, c'est-à-dire, par les plus yvres. Je n'entreprendrai point cette peinture. Mais si l'on se figure trois Bacchantes à la fin de leurs fureurs, c'est le tableau le plus honnête que je sois capable de présenter. Echevelées, déchirées, égratignées ou meurtries dans mille endroits, les yeux troublés, le visage couvert de boutons dans les lieux d'où le

blanc

blanc & le rouge avoient diſparu, dégoûtantes à la vûe, & plus encore à l'imagination. . . . . Je me ſerois réfugié ſur le champ dans mon caroſſe, ſi je n'avois été arrêté par un diſcours fort grave, dont ma curioſité fut piquée. Le Marquis s'appercevant que les habits des Dames avoient beaucoup ſouffert, répreſenta ſérieuſement à la Compagnie, qu'il n'étoit pas juſte qu'elles en fuſſent chacune pour une robe & pour une coëffure. Que leur ſeroit-il reſté de leurs cinq louis? Allons, Meſſieurs, il ne faut pas que le mérite ſorte nud d'entre vos mains. Nous ſommes huit, nous dit-il, ajoutons deux louis chacun à la ſomme convenue: Enſuite ſe tournant vers les Dames, il les pria très-civilement de ne pas s'offenſer de quelques déchirures, qui n'étoient que le glorieux effet de leurs charmes, & de prendre ſur elles-mêmes le ſoin de s'acheter d'autres robes. Je donnai mes deux louis, en riant malgré moi de ce comique dénouement. Fanchon s'approcha d'un air embaraſſé pour me préſenter la main: Ah! Mademoiſelle, lui dis-je, en me retirant, le Danube entier n'en

laveroit pas les traces. Il ne me parut pas qu'elle eût compris ma réponſe. Je rentrai dans l'appartement pour gagner mon caroſſe. Le Chevalier, qui jugea de mon deſſein, me cria d'aſſez loin: A revoir ici au premier ſouper. Oui, lui dis-je, ſi je ne ſuis pas enterré demain. Allez, allez, reprit le vieux Marquis d'une voix fort enrouée, nous vous y reverrons.

Je n'emportois rien de ſi décidé, que la réſolution de ne jamais retomber dans le même piége. Mais trop preſſé du ſommeil pour m'abandonner à mes réflexions, je m'étendis dans mon caroſſe, & j'arrivai chez-moi à demi endormi. Mon Valet de Chambre me mit au lit comme un enfant. Le tems de mon repos me parut fort court, après l'avoir fait durer juſqu'à ſix heures du ſoir.

A mon réveil on m'apporta une Lettre de mon Pere, qui étoit arrivée par l'ordinaire du matin. J'avois beſoin de cette diverſion, pour écarter les ſouvenirs qui alloient m'aſſieger. Mon Pere m'écrivoit

les circonstances d'un événement si étrange, qu'après avoir lû sa Lettre, je me demandai s'il étoit bien certain que je fusse éveillé. Je la relus, avec un redoublement d'attention & de surprise. Il me marquoit que depuis mon départ, ses amis l'ayant sollicité de se remarier, il s'y étoit déterminé avec d'autant moins de peine, que me voyant vingt-cinq mille livres de rente bien assûrées, il me croyoit assez indépendant de son héritage; qu'à son âge d'ailleurs, il y avoit peu d'apparence que son mariage pût nuire à mes droits; enfin, qu'il s'y étoit déterminé; & que c'étoit sur Mademoiselle de St. V. qu'il avoit fait tomber ses vûes: Que cette jeune personne ayant peu de biens, il s'étoit flatté qu'elle passeroit sur la vieillesse en faveur des avantages qu'il lui avoit fait proposer; que le Pere & la Mere avoient accepté sa proposition; & que pour lui, ne s'arrêtant point aux formalités de la galanterie, il avoit demandé que la célébration ne fût pas traînée en longueur. Le Contrat, poursuivoit-il, avoit été arrêté & passé entre le Pere & lui, le jour pris pour la nôce, &

 les

les amis invités. La veille même de la cérémonie, Mademoiselle de St. V . . . l'avoit pris à l'écart dans une visite qu'il lui rendoit chez son Pere. Elle s'étoit jettée à ses genoux, avec une abondance de larmes, pour lui demander pardon de lui avoir dissimulé sa situation, & ses véritables sentimens; c'étoit la crainte & le respect paternel qui l'avoient arrêtée: mais, si près du crime, elle étoit encouragée par ses remords. Elle m'aimoit depuis long-tems. Je ne l'avois pas moins aimée, quoiqu'hélas! je fusse parti avec tant de dureté pour elle. Dans ce tems d'amour & de confiance mutuelle, elle avoit eû pour moi des complaisances qui ne lui permettoient plus d'être la femme de mon Pere. Là-dessus, sans lui laisser le tems de revenir de son étonnement, elle lui avoit montré une Lettre de moi, froide à la verité, & qui marquoit le changement dont elle m'accusoit; mais assez claire pour confirmer la verité de ses plaintes, puisqu'en la priant de m'oublier, je lui confessois que mes vûes de guerre & de fortune m'avoient fait renoncer à l'amour. Mon Pere ajoutoit qu'a-

près

près avoir fait déchirer ſon Contrat, il n'avoit rien eu de ſi preſſant, que de me reprocher le péril où je l'avois mis de tomber dans l'inceſte; que cette avanture, dont il n'avoit pû faire un ſecret à ſes amis, lui attiroit des railleries fort importunes; qu'elle faiſoit tort d'ailleurs à la réputation d'une fille bien née: que j'étois ſans doute hors de page, & qu'il ne s'attribuoit plus que de foibles droits ſur ma conduite; mais qu'ayant abuſé de la foibleſſe & du penchant de Mademoiſelle de St. V . . . il ne me croyoit pas libre de l'abandonner; que mes idées de fortune ne devoient marcher qu'après celles de l'honneur; enfin, qu'il m'exhortoit à me ſouvenir que jamais il ne m'avoit donné d'autres exemples, ni prêché d'autres maximes.

Dans l'agitation où je tombai après cette lecture, je commençai par me rappeller tout ce qui s'étoit paſſé entre Mlle de St. V . . . & moi dans un petit nombre de viſites que je lui avois rendues. Mon cœur & ma mémoire ſe rendoient le même témoignage. Il étoit certain, que

de ma connoiſſance je n'avois jamais livré le moindre combat à ſa vertu ; & ſi l'on ne vouloit me rappeller à des illuſions du ſommeil ou à quelque égarement de l'yvreſſe, dont on auroit ſuppoſé qu'il pouvoit ne me reſter aucune trace, je ne voyois aucun fondement aux complaiſances dont elle s'accuſoit. Mais cette verité étoit ſi claire pour moi, qu'il ne l'étoit que trop auſſi, que ce n'étoit pas ſur des réalités qu'on cherchoit à ſe fonder. Soit que l'impoſture fût un artifice de l'amour, ou du reſſentiment d'un cœur irrité, ou du dégoût qu'on pouvoit avoir conçu pour mon Pere, je devois conclure qu'on avoit entrepris de m'attaquer par des fables. Il étoit queſtion de me rapeller les termes de ma Lettre, pour juger quelles armes j'avois fournies contre moi. Je crus retrouver dans ma mémoire, non ſeulement les termes de mon Pere, mais d'autres expreſſions beaucoup plus douces & plus civiles. Elles avoient leur ſens, qui convenoit au regrêt que j'avois eû d'être forcé à des explications déſagréables. La politeſſe paroît quelquefois auſſi tendre que l'amour. Ce n'étoit, dans mes idées, que

que le langage d'un galant homme ; qui souffre de la nécessité de faire l'insensible, pour une femme qu'il respecte sans l'aimer. Cependant je comprenois bien que dans celles où j'avois laissé mon Pere, en lui parlant de Mlle de St. V. avec estime, il devoit avoir été plus facile à se laisser prévenir par de fausses impressions. Il m'avoüoit lui-même qu'il avoit eû l'indiscrétion de les répandre. Le mal étoit fait. Une Fille de condition se trouvoit exposée à perdre l'honneur. Mais sur qui tomboit donc le reproche ? Avec la séverité que j'ai toujours eûe pour moi-même, je ne voulus point decider tout d'un coup en ma faveur. Je me hâtai seulement de répondre à mon Pere. J'invoquai l'honneur & la verité, pour conduire ma plume. Il n'entra rien d'amèr dans mes plaintes ; mais après avoir protesté que je n'avois jamais eu avec Mlle de St. V . . . de liaison qui pût m'être reprochée, je le priai de ne pas s'en tenir à des déclarations vagues, & de sçavoir d'elle-même à quoi elle donnoit le nom de complaisances. J'ajoutai cette priere, parce qu'il me vint à l'esprit, que sans

aucune prétention ſur moi, la ſeule envie de ſe délivrer d'un vieillard avoit pû la faire recourir à l'équivoque. Enfin, je ſupplíois mon Pere, par un billet ſéparé, de lui communiquer ce déſaveu, & de l'engager même à lire ma Lettre, en prenant ſoin d'obſerver ſa contenance & ſes réponſes.

Cette malheureuſe avanture, qui a jetté tant d'amertume ſur une partie de ma vie, continuoit encore de m'occuper, lorſqu'on m'annonça le vieux Marquis, & qu'au même moment il entra dans ma chambre. Il venoit me demander, non-ſeulement comment je me trouvois de notre fête libertine, mais où je ſouperois le même ſoir, & ſi je voulois l'accompagner à l'Hôtel d'E . . . où il m'avoit deja préſenté. Je m'engageai pour le ſouper. A l'égard de cette partie tant vantée, qu'il qualifioit lui-même de libertinage, je lui déclarai naturellement qu'elle ſeroit la derniere de ma vie. Et le raillant un peu de ſon âge, je lui dis que ces plaiſirs violens convenoient beaucoup moins au mien, qui n'avoit point encore beſoin

d'é-

d'être remué par des ressorts si violens. Ce sont les cantharides pour un vieillard, ajoutai-je ; & je craindrois que ce qui est nécessaire pour vous picquer le goût, ne me le fît perdre tout-à-fait. J'évitai de lui marquer plus fortement l'horreur que j'avois conçûe pour cette infame Orgie, parce que je n'aspirois point à la qualité de réformateur, & que dans le commerce du monde je sçavois qu'il faut souvent fermer les yeux sur ce qu'on refuse d'aprouver. Cependant je le priai d'un ton fort sérieux de faire goûter mes excuses à l'Assemblée, & de les prendre, s'il vouloit, de ma santé, que j'avois quelques raisons de ménager. Il ouvrit un Livre, tandis que j'achevois de m'habiller. Je me rapellai, dans l'intervale, non-seulement les dissolutions qui m'avoient révolté, mais cet excès de licence dans les discours, qui ne respectoit ni la réputation d'autrui, ni les droits de la Religion. Quelle vertu, quelle bonne qualité militaire ou civile pouvoit se trouver liée dans le même caractère, avec un oubli si total des premiers principes de la societé humaine ? Je n'aurois pas vou-

ſu confier ma bourſe à celui qui ne connoiſſoit aucun frein moral, ni dormir dans le même lit ; parce que la probité qui n'a pas ſes fondemens dans le cœur, ne porte que ſur la crainte de l'infamie, dont l'adreſſe peut ſe mettre à couvert, ou ſur une heureuſe diſpoſition du temperamment, que la moindre maladie peut alterer. Dira-t'on qu'à la rigueur on peut être honnête homme ſans religion & ſans égard pour le prochain ? Mais quel eſt donc l'objet de la probité, ſi ce n'eſt Dieu & ſes Hommes ?

Le Marquis, qui s'étoit occupé à lire devant mes gens, n'en avoit pas moins refléchi ſur le dégoût que je temoignois pour ſes petits ſoupers. Lorſque nous fûmes ſeuls, il me dit que je me prévenois mal à propos contre un amuſement des plus agréables ; qu'à la verité celui du jour précédent avoit été un peu vif ; mais que c'etoit une Fête extraordinaire, dont lui-même ne ſe ſeroit point accomodé tous les jours, & qu'en me l'annonçant je devois me ſouvenir qu'il m'en avoit parlé dans ces termes : que les Parties

ties n'étoient pas toujours si libres & si tumultueuses ; qu'au lieu de filles, on y avoit ordinairement des Demoiselles d'Opera & des Maîtresses entretenuës, qui formoient une compagnie fort aimable ; ou même quelquefois d'honnêtes femmes, des amies du Chevalier & des siennes, qui ne croioient rien risquer à venir se réjouir avec eux ; que j'etois le maitre de choisir parcequ'il feroit goûter au Chevalier ses arrangemens pour la premiere partie : qu'il falloit en essaier avant que de me livrer à mes idées chagrines : enfin qu'étant ami de mon Pere & de moi, il ne vouloit pas que je rompisse brusquement avec des gens de qualité ausquels il m'avoit annoncé du meilleur ton, & qui lui avoient marqué beaucoup d'envie de me revoir. Je trouvai ce discours si raisonnable que je ne balancai point à m'y rendre. Donnez-moi donc d'honnêtes femmes, lui dis-je ; car, outre mon inclination qui me porte à les préferer, je suis curieux du contraste. J'ajoutai qu'aiant trouvé beaucoup d'esprit & d'agrément à tous les hommes de sa societé, je ne doutois pas qu'elle ne dût être charmante,

mante, quand elle se contiendroit dans les bornes d'une galanterie honnête. Nous convinmes d'un souper pour le lendemain.

Celui du jour fût fort sérieux, comme j'ai toujours remarqué que les assemblées le sont chez les vieux Seigneurs & chez les Ministres. La gravité du maître, qui vient du rang ou de l'âge, la multitude des convives, que l'interêt ou la vanité attire plûtôt que l'esperance du plaisir, & qui se connoissent quelquefois fort peu ou qui vivent sans familiarité, enfin l'air de répréséntation qui domine plus que celui de société, rendent ces grands soupers assez tristes. On y sourit sans joie. On y fait bonne chere sans goût. On y raisonne sur les préjugés établis, sans oser les contredire. Communément le vin y est détestable. Il semble qu'on évite de l'avoir meilleur par précaution, afin qu'un excès de chaleur ne fasse jamais oublier les régles de la politique & de la bienséance. Aussi sort-on avec le même respect qu'on est entré, & personne ne s'avise

vise de prendre ces soupers pour des parties de plaisirs.

L'aversion que j'avois conçue pour la débauche, ne m'empêcha point le jour suivant de rappeller ce que j'avois promis à Fanchon. J'étois sérieusement résolu de l'aider à sortir de son misérable état. Il s'agissoit de l'emploier à quelque chose d'honnête. Je ne doutois point qu'avec une apparence d'éducation elle n'eût quelque petit talent que je me proposois de cultiver. Je suivis son adresse, pour me rendre chez elle dans une chaise à porteurs. Elle y étoit sans rouge & sans parure. Je ne la trouvai que mieux dans cette simplicité. Ses remercimens furent vifs & me parurent sinceres. Loin de lui rapeller des souvenirs humilians, je louai ses prémices de sagesse, & je lui demandai quelle sorte d'occupations elle vouloit embrasser. Elle me dit que sans exceller dans aucun genre, elle avoit de la disposition pour tous les ouvrages de main. Ce choix qu'elle m'abandonnoit me parut une nouvelle preuve de sa bonne foi. Cependant l'ayant pressée de se déterminer, elle

me parla d'une femme de son pays qui étoit marchande de modes, mais si vertueuse qu'après les égaremens où elle étoit tombée, elle craignoit de reparoître devant elle. Son nom & sa demeure, qu'elle m'apprit, me firent naitre le dessein de la voir aussi-tôt. En la supposant honnête femme, c'étoit une sûreté telle que je la désirois. Quoique je ne fusse pas sans défiance, il me sembloit que le hazard seul aiant amené cette proposition, je n'y pouvois soupçonner d'artifice; & si la Marchande existoit, l'opinion qu'on me donnoit d'elle & que j'allois vérifier, confirmoit toutes mes espérances. Je le dis à Fanchon, qui ne me marqua point d'autre embaras que celui de sa confusion; mais je la rassurai contre une crainte frivole.

Je me rendis chez la Marchande & je trouvai une femme d'un air très composé. A peine eus-je nommé Fanchon, en expliquant le dessein qui m'amenoit, qu'elle tomba dans des regrêts fort amers sur le sort de cette malheureuse fille. Je l'interompis par mes offres. Après lui avoir pro-

protesté que je n'avois aucune vûe q pût blesser la délicatesse d'une honnê femme, je lui dis que mon dessein éto au contraire de tirer Fanchon du libert nage; que je cherchois même quelqu'u qui voulût s'interesser à sa conduite, l'oc cuper, veiller sur elle & m'en répondre qu'elle paroissoit disposée à suivre ce pla & que j'en ferois volontiers la dépens On parut comprendre mes vûes. On n fit valoir la difficulté qu'il y avoit à con duire une fille de cet âge. Cependan pour seconder ma charité, on consento à se charger d'elle. Mais ce fut à deu conditions: l'une que son Pere & sa Me re fussent informés du service que je vou lois lui rendre, afin que cette idée ren dît sa conversion plus constante; l'autr qu'elle fût dans ses meubles, pour lui fa re éviter les occasions du désordre q sont toujours plus fréquentes & plus dan gereuses à Paris dans les Chambres ; mois. Je me rendis facilement à ces deu raisons. Je chargeai la Marchande de cho sir une demeure qui convint à Fancho & je promis de payer les meubles. E me fit une longue histoire de la naiss

ce de cette fille, & des liaiſons qu'elle avoit eues avec ſa famille. J'écoutai peu tout ce qui n'avoit pas de rapport à mes bonnes intentions. Après un traité dont j'étois ſi ſatisfait, je quittai la Marchande, ſans déſirer d'autre éclairciſſement ſur ſon caractère que celui dont je croiois devoir me fier à moi-même. C'eſt la ſeule faute que j'aie à me reprocher dans une avanture qui paroîtra faire peu d'honneur à ma prudence ; mais, avec ma bonne foi naturelle, il falloit connoître mieux Paris que je ne faiſois encore, pour être en garde contre des apparances ſi fortes de vertu & d'honnêteté ; & je n'écris que pour l'inſtruction de ceux qui peuvent avoir autant de bonté & de droiture avec auſſi peu de lumieres.

Cet aveu fait connoître que j'étois la duppe de deux friponnes, & que leur artifice étoit concerté. Je n'en partagerai pas le récit, quoique le dénouement ſoit arrivé quelques ſemaines plus tard. Madame Birat, c'étoit le nom de la Marchande, aiant conſenti à faire les avances des meubles, ſur la promeſſe que je lui fis de

de payer sur le champ son mémoire, je repassai chez Fanchon, qui parut charmée de cette nouvelle. D'autres soins m'occuperent pendant deux jours; mais j'appris de mes gens qu'on étoit venu s'informer de ma naissance & de mon bien. Cette curiosité ne pouvoit m'offenser. Le troisiéme jour au matin, Madame Birat vint me rendre compte de l'heureux progrès de son entreprise, & m'apporter le memoire des meubles. Il montoit à quinze cens francs. Je ne trouvai pas la somme excessive. Je dis à la Marchande que je m'applaudissois de pouvoir ramener de ses égaremens, à ce prix, une fille qui me paroissoit faite pour l'honnêteté. Elle me demanda ce que je voulois donner à Fanchon, pour l'aider à vivre. Son travail, me dit-elle, lui rapportera chaque jour vingt sols, qui peuvent suffire à sa nourriture; mais, accoutumée comme elle est à la vie aisée, si vous voulez qu'elle trouve quelque douceur dans son changement, il ne faut pas la réduire au nécessaire. C'est mon dessein, repondis-je, & je veux qu'elle ne manque de rien aussi long-tems qu'elle sera raisonnable. Je

veux même contribuer à son établissement. Madame Birat & Fanchon étoient d'accord à me tromper. Mais Fanchon n'étoit pas trompée moins que moi par Madame Birat. J'allai visiter le nouvel appartement. Les meubles me parurent au dessous du prix. Cependant j'avois apporté la somme, & je la payai. Je réglai aussi une pension modique, que je promis de payer chaque semaine. Les deux misérables devoient rire beaucoup de ma bonté, car à la réserve du jour où Fanchon m'avoit attendu, il ne s'en passoit point un seul qui fût exempt de libertinage. Madame Birat étoit cette même femme qui l'avoit engagée dans le désordre après la mort de son amant, & qui se faisoit un revenu de sa jeunesse & de sa beauté. Fanchon lui avoit confié le discours que je lui avois tenu dans la petite maison du Chevalier . . . , & c'étoit par ses conseils qu'elle avoit entrepris de me tromper.

Je découvris cet infâme complot, lorsqu'il touchoit à sa pleine exécution. La pen-

pensée ne me revint pas de retourner au logement que j'avois meublé. Madame Birat, qui continua de venir chez moi pour recevoir la pension hebdomadaire, n'y venoit point sans loüer autant ma génerosité & ma retenuë que la sagesse de Fanchon. Elle paroissoit si éloignée de m'engager dans de nouvelles dépenses, qu'elle me rassûroit sur la crainte qu'il ne manquât quelque chose à sa Pénitente. C'est le nom qu'elle affectoit de lui donner. Trois semaines après l'établissement, elle vint un jour extraordinaire pour me rendre sa visite ; & de l'air naïf qu'elle contrefaisoit si bien, elle me dit que le Ciel avoit béni ma génereuse charité ; qu'il se présentoit une occasion de me délivrer du fardeau que je m'étois imposé, & de fixer tout à la fois Fanchon dans le goût de l'honnêteté & de la vertu : qu'un Commis des Fermes Génerales, l'ayant vûe par hazard, en étoit devenu si amoureux qu'il offroit de l'épouser : que cet homme étoit à son aise, & qu'il ne se plaindroit pas d'avoir été trompé, puisqu'elle-même, à qui il s'étoit adressé, ne lui avoit pas caché que Fanchon n'avoit

pas toûjours été vertueuse ; mais que cette connoissance ne l'ayant pas refroidi, il falloit profiter de sa foiblesse pour assûrer la fortune d'une malheureuse fille qui ne pouvoit pas compter éternellement sur mon secours. Comme elle avoit eu l'adresse de prévenir la seule objection qui m'aurois arrêté, je ne donnai que des éloges à son projet. Elle me demanda négligemment si je mettrois le comble à mes bienfaits, en contribuant de quelque chose au bonheur de cette pauvre Fanchon. Sans doute, lui répondis-je ; voyez vous-même ce qui convient dans cette occasion. Je crois, me dit-elle, que pour lui faire une dot honnête, vous ne sçauriez lui donner moins de mille écus. Elle en auroit obtenu deux mille, si elle les eût demandés. Je lui donnai ma parole que les mille écus seroient comptés le jour de la noce, & je me proposai d'y joindre quelques bijoux, qui devoient être pour Fanchon un monument perpétuel de mon amitié. Mde Birat ayant fixé le jour de la célebration, je lui abandonnai le soin de tout le reste.

Ja-

Jamais, peut-être, je n'avois goûté de satisfaction plus sensible. Le bonheur & la vertu d'une fille aimable alloit être mon ouvrage. Je rendis graces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument d'une si bonne action; & je trouvois un surcroît de douceur à n'avoir, en quelque sorte, que lui pour témoin. Comme je n'avois pas vû Fanchon depuis que j'avois payé les meubles, je ne pus résister, la veille de la noce, au désir de la féliciter de bouche sur l'heureux dénouement de sa fortune. Je me rendis chez elle sans précaution. C'étoit le matin. Elle étoit seule, & je vis bien qu'elle ne pouvoit se défendre d'une vive surprise. Mais les remords qui pouvoient la causer, n'avoient aucun rapport aux artifices de la Birat. Je l'embrassai tendrement; & c'étoit la premiere fois que je l'eusse traitée avec cette marque d'estime & d'affection. Son embaras me parut redoubler; mais ne suivant que mes idées, le Ciel m'est temoin, lui dis-je, que vôtre bonheur me touche autant que vous. Je suis au comble de mes voeux. Ah, que la beauté mérite d'adorations, lorsqu'elle est accompagnée de

de l'honneur & de la vertu ! Je trouve l'homme, à qui vous allez donner votre cœur, bien estimable de le desirer à de tels titres, & trop heureux de l'obtenir. C'est donc demain, ajoutai-je, c'est demain que vous vous mariez. Fanchon, comme effraiée de mon transport, & confondue d'un discours auquel elle ne comprenoit rien, me répondit, en rougissant, que je me réjouissois sans doute à l'embarasser ; mais que je devois l'excuser si elle n'entroit point dans le sens d'une plaisanterie qu'elle n'entendoit pas. Je parle, repris-je, de votre mariage qui doit se faire demain. Madame Birat ne l'auroit pas reculé sans m'en avertir. Cette explication ne me paroissant pas jetter plus de clarté dans ses réponses, je lui dis nettement : Ne vous mariez-vous pas demain avec un Commis des Fermes Génerales ? Elle me répondit avec une surprise extréme ; moi ? hélas non ; & personne jusqu'à present ne m'a parlé de mariage. Plus surpris qu'elle, je lui fis répeter plusieurs fois la même chose. Enfin, ne pouvant douter qu'il n'y eût dans cette avanture quelque trahison dont j'é-

tois

vois l'objet, je ne pus me persuader aussi que Fanchon n'y fût pas mêlée. Je me levai d'un air furieux, pour me promener à grand pas dans sa chambre. J'appellai deux laquais que j'avois avec moi, sans sçavoir encore quel ordre j'avois à leur donner. Mais lorsqu'ils parûrent pour le recevoir, j'avois formé une autre résolution.

Je repris ma chaise, près de Fanchon, que la frayeur avoit retenue jusqu'alors sur la sienne. Loin de lui marquer de l'emportement, je pensai à tirer la verité d'elle par une explication paisible; c'est-à-dire, la verité sur tout ce qui la concernoit, car un moment de réflexion m'avoit fait concevoir qu'elle n'auroit pû désavouer le mariage si elle eût été de moitié dans cette fourberie. Je commençai par lui apprendre toutes les circonstances qu'elle paroissoit ignorer, & je n'oubliai pas l'article des mille écus. Elle écouta ce récit avec une indignation qui ne le cédoit point à la mienne. A peine me laissa-t'elle finir. Madame Birat, me dit-elle, est la plus méchante femme du monde; & puisqu'elle me trompe moi-

même, je vous apprendrai que par rapport à vous ce n'eſt pas ſon coup d'eſſai. Elle vous a fait payer quinze cens francs pour les meubles : ils ne reviennent qu'à cinq cens ; elle a mis le reſte dans ſa poche, pour ſe payer, m'a-t'elle dit, du ſervice qu'elle me rendoit. Elle m'avoit bien prédit que ce ne ſeroit pas le ſeul piège où elle vous feroit tomber. Je n'ai conſenti au premier, continua Fanchon en pleurant, que par la crainte que j'ai de cette méchante femme ; & j'ai été pluſieurs fois ſur le point de vous écrire qu'elle ne me donne que la moitié de votre penſion.

Rien ne pouvoit m'étonner, après ce que j'avois découvert. Mais ne trouvant Fanchon coupable de rien dans ſes aveux, & jugeant au contraire qu'avec le malheur de s'être trompée comme moi dans l'opinion qu'elle avoit eûe de la Birat, elle avoit été tyranniſée, & forcée au ſilence par ſa ſituation, j'etois porté à la plaindre ; lorſque l'envie me vint de revoir ces meubles qu'on m'avoit fait payer deux fois au-deſſus de leur valeur. Comment

ment ai-je pû m'aveugler si fort? disois-je en me levant, pour entrer dans un cabinet où Fanchon avoit son lit. Elle vint à moi d'un air timide, & se défiant de mon dessein, elle me tint quelques discours qui pouvoient m'en ôter la pensée. Mais sans voir encore les raisons qu'elle me donnoit d'y soupçonner de l'artifice, j'ouvris la porte, & j'entrai malgré elle. Un homme, qui achevoit de s'habiller, se présenta d'un air résolu, & me demanda si j'en voulois à lui. Non, lui dis-je, indifféremment; je regrette même de vous avoir troublé, car ayant passé la nuit avec Mademoiselle, vous ne deviez pas vous lever si matin. Dans l'état où vous me surprenez, répondit-il, en souriant, je ne puis rien désavouer: mais je serois fâché, ajouta-t'il, d'un ton fort civil, que vous y eussiez quelque intérêt. Nul, je vous assûre, lui dis-je; & vous sçaurez d'elle-même quelles raisons j'ai eûes d'y en prendre. Ma curiosité ne pouvant être fort vive après cet éclaircissement, je sortis, sans ajouter un seul mot.

Il ne m'auroit pas été difficile de faire punir deux miserables, qui avoient abusé si indignement de ma bonne foi. Mais il faut être blessé dans quelque passion, pour attacher beaucoup de plaisir à celle de la vengeance ; & je n'avois été conduit dans toute cette avanture que par les sentimens tranquiles de la compassion & de la bonté. Je dédaignai même d'inquiéter la Birat pour ses vols, ou de la confondre par mes reproches. Le Marquis, à qui je fis part de ce qui venoit de m'arriver, en m'humiliant beaucoup de ma crédulité, me dit, non-seulement qu'il connoissoit la Birat pour une Marchande de plaisirs autant que de modes, & que c'étoit d'elle-même qu'il avoit eu Fanchon & ses deux compagnes dans la Partie du Chevalier ; mais qu'il avoit vû Fanchon livrée à ses infamies ordinaires, tandis que je la croyois sage, & réguliere au travail. Il ajoûta, comme le fruit d'une longue expérience, que les filles de cette espece sont incapables de rétour à la vertu. Dans ce foible sexe, le moindre essai de la débauche est un poison funeste, qui corrompt au même

instant

instant l'éducation & la nature. Il compare la promptitude de cette infection morale, à l'effet d'une maladie honteuse qui vient de la même source. Qu'on le demande aux Medecins ? Ils vous disent que cet affreux châtiment de la volupté brutale se communique à toute la masse du sang, aussi subitement que le jus d'un limon corromperoit un bassin de lait. Ainsi, à toute femme qui est atteinte une fois de la même corruption dans les qualités de l'ame, il ne peut rester d'honnête que la figure : masque perfide, qui trompe encore un honnête homme sans expérience.

Je n'ai pas voulu me faire honneur d'avoir reçu du Ciel un caractère extraordinaire, avant que mes lecteurs ayent pû s'appercevoir que j'ai quelque droit de me l'attribuer. J'étois fait pour le monde par ma naissance, mes qualités naturelles, mon éducation, & plus encore par mes inclinations & mes goûts, qui me faisoient aimer la beauté & les plaisirs. Mais c'etoit pour un monde vertueux que j'étois fait ; & de toutes mes qualités na-

tu-

turelles, celles qui me rendoient le plus estimable à mes propres yeux, étoient celles dont je voyois le moins d'usage à faire dans les societés que j'avois connues. Cependant je m'apperçus, plus d'une fois, que ceux mêmes à qui elles paroissoient étrangeres, n'en prenoient pas plus mauvaise idée de moi en me les voiant souvent exercer. L'aversion que j'avois pour la médisance, sur-tout depuis les injustices & les faussetés que j'avois vérifiées, me portoit toujours à prendre le parti des absens. Je les défendois, contre les imputations les plus hardies, du moins par des vraisemblances & des possibilités. Mes apologies n'étoient jamais choquantes. Je ménageois le détracteur avec beaucoup de politesse. Je remarquai que ce zèle pour la réputation d'autrui plaisoit au plus grand nombre. L'honneur du Ciel étoit un interêt sur lequel je ne m'oubliois pas. Il n'étoit pas question d'une morale pesante. Mais je voulois que le premier Etre, l'Auteur de tous les biens, fût respecté; & de toutes les occasions de querelles il n'y en avoit point que j'eûsse saisie plus volontiers, si ce n'eût été bless-

ser ses propres loix. Je trouvois encore des partisans qui paroissoient charmés de m'entendre dire ce qu'ils pensoient, & ce que de malheureuses considérations les empêchoient d'exprimer. Une autre difficulté me causoit beaucoup plus d'embaras. Ce n'étoit point l'ignorance ; je comprenois que les lumieres de tout le monde ne peuvent pas être au même degré. Ce n'étoit pas même la présomption & l'air de suffisance ; je sçavois que la vanité & l'amour propre sont les vices de tout être qui respire. C'étoit le défaut de justesse dans les raisonnemens. J'entendois peu de discours qui ne s'en ressentissent. Une insulte à mon honneur ne m'auroit pas blessé plus vivement. La politesse ne me permettoit pas de le faire remarquer. Dans cette douloureuse souffrance, je ne trouvai qu'un parti pour accorder tous les droits : Ce fut de me taire lorsque j'avois l'oreille blessée par quelque travers de cette nature. Celui qui parloit, ne manquoit pas de prendre mon silence pour un témoignage d'approbation ; & ceux qui s'y connoissoient assez pour n'y être pas trompés, le regardoient comme

la retenue d'un homme modeste qui ne cherche point à se faire valoir aux dépens d'autrui. J'étois moins embarassé sur toutes les petites friponneries de commerce, qui chocquoient ma droiture ou ma générosité. Celles du jeu, par exemple, trouvoient en moi un censeur impitoiable ; mais je gardois des ménagemens pour l'honneur du fripon. Un jour que je voiois jouer au Quadrille, je m'apperçus qu'un Abbé, auprès duquel j'étois assis, ne mêloit jamais les cartes qu'il n'eût Spadille & Baste. Je l'observai attentivement. Il avoit l'adresse, en mêlant, de faire tomber ces deux As sur ses genoux. Ensuite ne se donnant que deux cartes une des deux fois qu'on en donne trois, & trois lorsqu'il devoit s'en donner quatre, il lui étoit aisé d'y joindre les As qu'il avoit déja. Je m'approchai de son oreille : M. l'Abbé, lui dis-je ; en honneur je vous couvre de honte si ce manége continue. Il suivit mon conseil. Un autre jour, dans un Pharaon qu'on avoit proposé après souper, je vis un homme de considération qui marquoit souvent sept & le va pour le

pa-

paroli. Cette ruse lui avoit réussi plusieurs fois. Eh Mr. lui dis-je à l'oreille, le profit paye-t'il assez la honte? Outre la fidélité indispensable, mon caractère au jeu étoit de céder tous les coups douteux, & de reconnoître volontiers que j'étois le plus mal instruit des régles.

Le monde a l'idée des vertus dont il est le plus éloigné. J'ai même observé que les plus vicieux affectent de l'estime pour les qualités opposées à leurs vices, soit qu'ils veulent se déguiser par cette comédie, ce qui est toujours rendre un hommage à la vertu; soit que par une dépravation bien plus odieuse ils s'accomodent volontiers de ceux dont ils n'ont point de concurrence à craindre pour leurs goûts. Ce n'est pas me flatter beaucoup que d'attribuer la considération que j'obtins, à l'une ou l'autre de ces deux causes. Je me voyois recherché avec empressement, des personnes mêmes à qui je craignois d'avoir déplu par l'exercice de mes principes. Je passois pour un homme d'excellent naturel, qui convenoit à toutes sortes de sociétés. Les femmes

femmes ne m'avoient pas moins pris en affection que les hommes. Le vieux Marquis, quoiqu'irrité assez souvent de me voir entrer mal dans ses idées, ne se lassoit pas de me répeter que je ferois mon chemin dans le monde avec le caractère que j'avois commencé à m'y établir. Il n'avoit pu se taire sur l'avanture de Fanchon. Quoiqu'il eût fait ce récit avec le faveur de l'amitié, il s'étoit trouvé des juges du bel air, qui avoient décidé qu'à mon âge, avec l'esprit qu'ils prétendoient me connoître, il n'étoit pas permis d'être si dupe. Mais la plûpart des honnêtes gens applaudissoient à cette action; & toutes les femmes, n'y considérant que la bonté & la droiture de mon cœur, en parloient avec ravissement.

Ce détail m'a fort écarté de la nouvelle Partie de souper à la quelle j'étois engagé. Je rendis le même jour une visite au Chevalier, comme au chef de nos plaisirs. Il me nomma les Dames que nous devions avoir à souper. C'étoient quatre femmes de condition, dont il me fit le portrait. Quatre, me dit-il, car

malgré la bonne opinion qu'elles ont de moi, elles veulent se rassûrer par le nombre contre le préjugé, qui n'est pas favorable aux Petites-maisons. L'une est la femme d'un Chef d'Escadre, qui ne se contraint point à Paris, tandis que son mari croise sur les Côtes d'Afrique. Elle est de toutes les fêtes. Cependant sa vanité la défend mieux que sa vertu. Elle est dans l'opinion que la galanterie étant nuisible à la beauté, & sur-tout à la fraicheur du teint, qu'elle a effectivement admirable, il vaut mieux, entre deux plaisirs, qu'une femme s'en tienne à celui d'être belle, que de chercher dans l'amour, aux dépens de son teint, des douceurs qu'on n'y trouve pas toujours.

Il faut l'en croire, ajouta le Chevalier, lorsqu'elle parle de son indifférence pour les hommes. Elle n'en à pas tant pour le vin de Champagne, qui n'est pas plus ami de la fraicheur; & des gens plus malins que moi prétendent qu'elle est des deux côtés fort à l'épreuve. Il continua.

Une autre de nos Dames, eſt une brune fort piquante, qui ſe nomme la Comteſſe de Zr . . . , femme d'eſprit & livrée au demon du jeu. Ce nom m'étant point inconnu, ſurtout avec la qualité de joueuſe, je demandai au Chevalier ſi je n'avois pas pû voir la Comteſſe chez l'Intendante de . . . Oui, me dit-il, elle eſt de ſes amis. Je l'y ai vûe, repris-je, & je l'ai trouvée très aimable. Je ſouhaiterois que ſa paſſion pour le jeu lui laiſſât plus de liberté pour ſatisfaire ſon cœur. On m'a peint ſon Financier ſous des traits fort dégoutans. Que voulez-vous dire? reprit-il. Elle n'aime rien. Sa folie eſt le jeu. Je ne l'ai ce ſoir qu'à titre de femme libre, comme les trois autres; car il eſt trop difficile d'avoir une femme engagée, ſi l'on n'a ſon amant, qui n'eſt bon d'ailleurs qu'à gêner une aſſemblée. Comme j'étois bien aiſe d'avoir le cœur net ſur la Comteſſe, j'inſiſtai. Mais ce Financier, qu'elle n'aime point ſans doute, ne laiſſe pas d'être ſon amant. Vous êtes curieux, répliqua le Chevalier, & je ne refuſe pas de vous ſatisfaire. Ce Financier eſt une dupe qui n'eſt l'amant de

per-

personne. Il aime le jeu, il croit l'entendre ; nous avons de deux jours l'un, chez la Comtesse, une partie de Picquet aux 12 francs le point. Il joue contre elle & moi. Nous lui avons gagné cet hiver environ cent mille francs, Sa perte l'engage ; sans compter la vanité d'une si belle Partie, & le plaisir peut-être de s'imaginer, comme vous dites, qu'on le croit bien avec elle. Mais je vous garantis qu'il nest pas question d'amour. Il étoit inutile de dire au Chevalier l'usage que je faisois intérieurement de son récit. Je l'ajustois à mes Idées sur l'article des reputations.

Notre troisiéme Dame, reprit-il, est en vérité une très jolie femme, à qui je ne serois pas fâché de plaire ; c'est ce que je lui répete depuis deux ans, sans être plus avancé. Ce n'est point par attachement pour son mari qu'elle me déses pere. Je ne connois pas d'homme plus commode. Il entretient une fille d'Opera, qui l'occupe entierement & qui le guérit de toute sorte de délicatesse pour la conduite de sa femme. Je la soupçonnerois de quelque intrigue secrette, si je

ne l'avois fait obſerver avec le dernier ſoin. Après mille réflexions, je ne puis attribuer cette opiniâtre ſageſſe qu'à la froideur de ſon temperament, qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer la table & les autres plaiſirs.

Enfin, vous ſouperez avec une quatriéme Déeſſe, qui n'a pas toujours été ſi raiſonnable qu'elle l'eſt devenue depuis la perte d'un homme qu'elle a beaucoup aimé. C'étoit la vivacité même. Elle a fait cent folies pour cet Amant. Il lui eſt reſté de ſa mort un fond de mélancolie qui l'a jettée dans la lecture, mais qui ne la rend pas moins aimable. Il y a ſix mois que cet état dure. N'admirez-vous pas cette conſtance, pour une douleur d'amour?

J'avois craint des portraits auſſi malins que ceux de l'Intendante. Mais le Chevalier acheva ſans mettre plus de fiel dans ſes couleurs. J'ai remarqué toute ma vie que les femmes ſont médiſantes de ſang froid, comme ſi la nature les y portoit d'elle-même; & que les hommes ne le

ſont

ſont que dans la chaleur du vin, ou dans les occaſions d'y être excités par l'exemple. Nous nous rendîmes à la Petite-maiſon après l'Opera. Les Dames n'y arriverent qu'à l'entrée de la nuit. Mais la lune qui ſe fit voir auſſitôt à l'horiſon, nous conſola de l'abſence du ſoleil. Elle nous donna preſqu'autant de lumiere avec plus de fraicheur. Le jardin nous parut enchanté. On prit le parti de la promenade juſqu'à l'heure du ſouper. Nous étions ſix hommes, car les Dames avoient exigé que la fête n'eût pas l'air d'une partie quarrée. Leurs regards étant tombés d'abord ſur les ſtatues : ah ! fi, s'écria la belle mélancolique. Nous ſommes ici à Lampſaque. Je ne conçois pas quel goût on peut trouver à ces infamies. Le Chevalier rejetta la faute ſur le Sculpteur, comme le Sculpteur l'auroit rejettée ſur celui ſans doute qui l'avoit emploié. Il ſemble, dit la femme du Chef d'Eſcadre, que les hommes ne penſent qu'à nous tendre des piéges. Mais ils ne ſont pas dangereux de marbre, quand on ne les craint pas même autrement. Bon, interrompit la Comteſſe, ce n'eſt point à nous que les

hommes penſent ; ils cherchent à réjouir leur ſale imagination. En vérité, dit la Dame des penſées du Chevalier, un galant homme devroit épargner ce ſpectacle aux femmes. Premier contraſte. Je me ſouvenois des éclats de rire & des réflexions libres & groſſieres que les ſtatues avoient fait naître à nôtre premier ſouper. On continua de ſe promener. La converſation ne fut ni vive ni froide, ni fine ni ſans eſprit, ni liée ni d'un déſordre chocquant. Chacun faiſoit ſa réflexion ſur ce qui le frappoit en chemin. L'un racontoit une nouvelle du jour, l'autre en prenoit occaſion de rapeller une hiſtoire plus ancienne. Les Dames chantoient, les hommes faiſoient des raiſonnemens ſur les airs & ſur les paroles. Enfin ſans avoir rien fait de plus remarquable que de nous laſſer un peu, nous vîmes venir M. le Maître, la ſerviette ſous le bras, qui nous annonça qu'on avoit ſervi. Les propos ne devoient pas être bien intéreſſans, puiſqu'en allant juſqu'à la ſalle à manger, le vuide fut rempli par des admirations ſur la bonne grace du Maître d'Hotel.

Nous trouvâmes un ſouper digne de la galanterie & de la fortune du Chevalier. La ſalle étant parfaitement éclairée, j'obſervai à loiſir la figure & tous les charmes de nos Dames. Quoiqu'elles fuſſent toutes quatre aſſez bien, elles étoient fort au deſſous de Fanchon par la beauté du viſage ; différence dont j'ai vu quelquefois des femmes de qualité mortifiées, juſqu'à ſe plaindre ſérieuſement de la nature, qui eſt communément moins liberale pour les femmes de leur rang que pour des filles ſans naiſſance & ſans honneur. Mais, outre que les loix de la nature n'ont rien de commun avec la diſtinction établie par les hommes entre les rangs & les conditions, on ne conſidère point que les filles de cette eſpece n'ayant point d'autre titre que la beauté pour plaire, il eſt naturel que ce ſoit les plus belles qui ſoient expoſées à la ſéduction ; & que ſi celles qui tombent en effet dans le deſordre ſont ordinairement fort jolies, il ne s'enſuit pas que le nombre des Belles en ſoit plus grand dans les baſſes conditions d'où elles ſont ſorties.

On mangea de fort bon appetit. On trou-

trouva les mets & les vins excellens. Cependant il regna pendant tout le ſouper un air de réſerve, qui me parut approcher de la contrainte. Toutes les femmes bûrent leur vin fort trempé. A peine toucherent-elles au champagne. Elles goûterent de chaque plat; mais comme des oiſeaux, qui craindroient de ſouiller leur plumage. Je leur pardonnois ces petites affectations, à l'une en faveur de ſon teint, aux autres par ménagement pour leurs poitrines délicates. Mais, dans un lieu où elles n'avoient pas dû venir pour s'ennuier, je ne leur trouvai pas autant de goût que je m'y étois attendu pour la joie. Au contraire, dès le premier ſervice, je leur vis prendre un ton, qui ne m'annonça rien de vif & d'enjoué: Ce fut la femme du Chef d'Eſcadre à qui je ſentis d'abord que nous allions avoir l'obligation d'un entretien fort languiſſant. En admirant l'élegance & la propreté de la maiſon, elle parla des plaiſirs qu'on y prenoit, & qui n'étoient pas toujours auſſi moderés, que ceux de cette nuit. Delà, les Dames paſſérent à faire la guerre aux hommes ſur l'inclination & les com-

plai-

plaisances qu'ils ont pour les Demoiselles. Il fallut nous défendre, répondre à mille questions qui nous causérent de l'embaras, présenter certaines parties du meilleur côté, & déguiser l'autre. Cette discussion fit prendre un air de pruderie aux discours des femmes, & de contrainte aux explications des hommes. D'ailleurs, après avoir traité long tems cette matiere, les quatre Dames se crurent obligées à garder plus de mesures, pour faire sentir aparemment la différence d'un souper tel que le nôtre d'avec ceux qu'elles nous reprochoient. Il nous devint impossible de leur faire perdre cette fantaisie. Le Marquis même qui risqua quelques plaisanteries un peu libres, pour nous mettre sur un meilleur ton, ne s'attira que l'ordre de se taire, avec un sourire ironique, & des exhortations à réserver ces gentillesses militaires pour d'autres occasions. Ainsi, avec la meilleure chere du monde, quatre femmes qui étoient au fond très aimables, & six hommes qui ne manquoient ni d'esprit ni d'agrément passerent une soirée assez triste.

On ne laissa pas de tenir table fort long-temps ; mais ce n'etoit plus qu'une prolongation d'ennui. Lorsque cette peste de la société qu'on nomme ennui, s'est une fois glissée dans quelque fête, adieu la gaïeté, la galanterie, l'attention même aux circonstances & le goût des meilleures chóses. On n'auroit pensé qu'à se retirer en sortant de table ; mais les voitures n'étoient commandées que pour deux heures. On passa dans le Cabinet. Là, chacun parut un peu plus à son aise. Les Dames se placerent mollement, l'une sur le lit de repos, l'autre sur le canapé, & personne ne se gêna dans sa posture. Pourquoi certaines idées ne feroient-elles venues qu'à moi ? Dans la pesanteur de corps & d'esprit qui continuoit de regner, malgré quelques discours qui sembloient sortir par bienséance, je me rapellai la scêne vive & libertine que les mêmes acteurs avoient eue quelques jours auparavant dans le même lieu. Je fus vivement frappé, en voyant occuper à quatre honnêtes femmes les mêmes places, qui avoient été comme le théatre de mille dissolutions. Quelle différence entre la viva-

cité

cité des hommes ! Je n'eus pas de peine à comprendre comment l'usage de la débauche & le commerce des filles peut faire perdre le goût des femmes d'honneur & de mérite. J'aurois parié, à l'air de mes compagnons, qu'ils regrettoient Fanchon & Lisette.

Cependant le Marquis, qui passoit dans la societé pour le promoteur de la joie, se crut intéressé d'honneur à nous tirer de cette léthargie. Il entreprit de réveiller les Dames, par quelque trait de galanterie, mais convenable au caractère qu'elles avoient si bien soutenu. Après leur avoir reproché de ne pas paroître assez aguerries contre le sommeil, il leur dit qu'il connoissoit un charmant préservatif ; c'étoit que chacun à son tour racontât la plus jolie avanture de sa vie. Et comme les récits de nôtre sexe n'ont pas la même grace que ceux des femmes, il conclut que pour l'amour de nous & d'elles-mêmes, c'étoient elles qui devoient nous donner cet amusement. En effet, cette proposition les réveilla. J'y consens, dit la Comtesse : Voici la mienne.

J'a-

J'avois seize ans, & je ne connoissois d'hommes que mon Pere, mes Frères, & mes Cousins. Je dis mes Cousins-germains, car je sortois d'un Couvent, d'où l'on ne permettoit point qu'il en approchât d'autres. Un jour que j'étois à me promener seule dans le Jardin de notre maison de campagne, j'apperçus un oiseau d'une beauté ravissante, qui voltigeoit sur le mur sans paroître effrayé de me voir. Je m'avançai pour l'observer. Il prit si doucement son vol, qu'ayant disparu aussitôt, je m'imaginai qu'il ne pouvoit être bien loin de l'autre côté du mur. Il y avoit une porte qui donnoit sur la campagne. Je l'ouvre. J'apperçois mon bel oiseau qui marchoit fort lentement. Je cours, pleine d'espérance. Il se laisse prendre : Quel fut mon contentement! Comme j'allois rentrer, je vois paroître un jeune homme, qui m'avoit été caché par un buisson. Il me dit d'un air gracieux, qu'ayant perdu son oiseau, il étoit charmé de le retrouver entre mes mains. Je l'aurois rendu, quoiqu'à regrêt. Mais je fus bien surprise de m'entendre dire: Qu'il y demeure entre ces divines mains;

& plût au Ciel que j'eusse le même sort toute ma vie! Dans mon étonnement, je regardai ce jeune homme avec plus d'attention. Sa figure étoit touchante. Il profita de cet instant pour m'apprendre qu'il m'aimoit, qu'il brûloit de me le dire, & qu'ayant observé le tems de mes promenades, l'amour lui avoit inspiré cet innocent artifice. J'avois pris son oiseau. Il me prit à son tour. C'est-à-dire, que m'ayant fait consentir à recevoir ses soins, il devint mon mari, avec l'aveu de mon pere.

La Comtesse nous fit ce recit avec plus de finesse & d'agrément que je n'ai pû lui en conserver. Hé bien, dit la femme du Chef d'Escadre, je raconterai aussi une de mes avantures.

On sçait que, sans condamner personne, je fais profession de fidélité pour mon mari : Il y a deux ans qu'ayant été comme aujourd'hui, cinq ou six mois sans le voir, je m'apercevois, sans être fort gouvernée par mes sens, que six mois d'absence sont longs pour une femme fidelle. Je n'avois pas manqué de galans empres-

pressés qui avoient attaqué ma vertu ; mais j'ai là dessus des principes qui ne me laissent rien à craindre des occasions. Une nuit, que je m'étois endormie fort tranquillement, j'eus un rêve peu favorable à l'honneur de mon mari. Le plus dangereux de mes amans s'étant fortifié peu à peu dans mon imagination par une infinité de petits soins qui étoient fort pressans en songe, commençoit à m'émouvoir le sang jusqu' à me faire douter si je rêvois. Il ne manquoit rien â ma résistance ; mais je trouvois une douceur infinie dans les sentimens que j'éprouvois, & j'attestois le Ciel que de tels sacrifices ne pouvoient se faire qu'au seul devoir. Cependant le plaisir prenoit sur moi de plus en plus, lors qu'enfin je me crus serrée par les bras de quelqu'un. Je l'étois effectivement. En m'éveillant de fraieur, je me trouvai entre les bras de mon mari.

Comme cette avanture pouvoit nous laisser matiere à de fort bonnes plaisanteries, la Dame se hâta d'ajouter, que dans l'innocence de son cœur, & dans la joye de revoir M. le Chef d'Escadre, qui s'é-

s'étoit fait un plaisir de la surprendre en arrivant, elle n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre son rêve, dont il s'étoit fort applaudi. Le Marquis avoit pris cette femme un peu en aversion. Il rejettoit particulierement sur elle, la langueur qui avoit regné dans notre Partie. Voilà un mari bien sot, me dit-il à l'oreille, & une femme qui en paroît bien sûre. Je lui répondis que dans une femme véritablement vertueuse, je ne trouvois pas ce récit sans vraisemblance.

La Dame mélancolique ne put se dispenser de nous faire aussi son petit conte. Un soupir, qui en fut le prélude, m'auroit fait connoître la situation de son cœur, indépendament de ce que j'avois appris du Chevalier. Helas! nous dit-elle, vous me demandez des histoires amusantes. Où les prendrai-je? Je ne sçai pas rire. Je ne trouve rien de réjouissant dans ma mémoire. Cependant il faut vous satisfaire. J'ai eu pendant six mois une Tourterelle privée, que j'aimois avec la derniere passion. Ce pauvre animal n'étoit point insensible à la tendresse que j'avois pour lui. Il n'é-

toit

toit bien qu'avec moi. Il souffroit visiblement des mes moindres absences. Je croyois lui découvrir toutes les qualités qu'on attribue à son espece. Enfin j'étois bien trompée s'il n'étoit pour moi ce qu'une Tourterelle est pour une autre. Que vous dirai-je ? mon récit ne peut vous amuser que par la singularité. Un jour que j'étois à caresser ma chere Tourterelle, une bête affreuse, l'horreur de la nature, une bête dont je ne sçai pas le nom, mais que je suis surprise d'avoir vûe de si près sans mourir, vint me l'enlever entre les mains, sans être affrayée par mes cris & par mes pleurs. Je n'ai pas revû depuis ma pauvre Tourterelle ; mais je l'aimerai toûjours.

Cette amante affligée ne nous croyoit pas si bien informés du sujet de sa tristesse. C'est l'erreur de bien des femmes, à Paris, de s'imaginer que le Public ignore leurs intrigues, ce Public dont la malignité aime mieux se fier souvent à de fausses apparences, que de laisser quelque chose de réel à pénétrer. Nous comprimes à merveille que remplie de ses senti-

mens

mens, elle n'avoit rien eu de si présent à nous raconter que l'histoire de sa perte, & qu'elle l'avoit crûe bien déguisée sous une espece d'allégorie. La Tourterelle étoit son amant. Cette bête cruelle qu'on ne pouvoit voir sans mourir, étoit la mort même. Il n'y eut personne dans l'assemblée, qui ne fût touchée de sa peine, sur tout lors qu'on s'apperçut qu'en finissant son récit, elle avoit laissé tomber quelques larmes. La Dame aimée du Chevalier, s'étoit réservée pour le dernier conte. J'observai fort bien d'où venoit cette déference pour les autres. Malgré ses rigueurs pour le Chevalier, elle prenoit chez lui une sorte d'empire, que donne la certitude d'être aimée; & peut être sans y penser, elle étoit portée naturellement à faire comme les honneurs de sa maison. Elle se fit même un peu presser pour entrer en danse. Enfin nous tirâmes d'elle ce petit récit.

On s'engage quelquefois contre son intention. L'Eté dernier, aiant diné à la campagne dans une maison voisine de la mienne, je retournai chez moi vers le

ſoir, avec une femme de chambre dont je m'étois fait accompagner. Deux Cavaliers, qui s'étoient trouvés à dîner dans le même lieu, ſe crurent obligés par galanterie, d'eſcorter mon caroſſe. Ils étoient à cheval. Leur politeſſe fut ſi exceſſive qu'étant venus juſqu'à ma porte, ils mirent pied à terre pour m'aider à deſcendre. Il faiſoit fort chaud. Ma femme de chambre, qui étoit une perſonne fort replête, s'étoit eſſuiée le viſage pendant toute la route, avec un mouchoir blanc qu'elle laiſſa tomber dans le caroſſe. Comme elle deſcendit la premiere, le Cavalier qui vit le mouchoir en me donnant la main, le crut à moi & s'en ſaiſit fort avidement. Je compris ſi peu le but de cette galanterie provinciale, que je lui demandai ce qu'il vouloit faire d'une piéce ſi rare. Il la mit dans ſa poche, en me conjurant de lui accorder cette ſatisfaction. Oh! très-volontiers lui dis-je. On ſe quitta. D'autres penſées m'ôterent celle d'en parler à ma ſervante. Deux jours après on me remit une lettre ſans adreſſe, que j'ouvris étourdiment. Elle étoit du Cavalier qui parloit avec tranſport de la

faveur que je lui avois accordée ; il baisoit, disoit-il, mille fois le jour, ce précieux mouchoir. Je trouvai la chose si plaisante, qu'aiant recacheté la lettre, je la donnai à ma femme de chambre, en lui disant qu'elle ne pouvoit être que pour elle. Non seulement elle fut ravie d'apprendre ce qu'étoit devenu son mouchoir, mais prenant pour elle en effet la lettre & les tendresses, elle forma des projets de fortune sur une passion si héroïque. Je ne sais ce qu'elle fit pour l'entretenir. Il se passa huit jours, au bout desquels on m'annonça le Cavalier qui venoit me rendre visite. J'avois chez moi beaucoup de monde, & l'on étoit à jouer. Il entra, je le reçus honnêtement. Dans le cours de l'après midi, il trouva le moien de me parler sans temoins, & rien n'approche des extravagances dont il m'entretint. Sa vive passion, la reconnoissance qu'il avoit pour mes bontés, ses adorations pour le divin mouchoir, l'ardeur qu'il avoit à le baiser nuit & jour. Enfin ne pouvant me tenir de rire, je resolus de finir cette scêne. Vous me prenez pour une autre, lui dis-je, & vous m'avez moins d'obligation

que vous ne pensez. Mais j'éntrevois la cause de l'erreur. Là-dessus, aïant fait appeller ma femme de chambre, je lui demandai si le jour de nôtre promenade elle n'avoit pas perdu un mouchoir dont-il me sembloit qu'elle s'étoit beaucoup servie. Oui, répondit-elle avec quelque embaras. Eh-bien, lui dis-je, c'est Monsieur qui l'a trouvé.

Cette Histoire ne parut merveilleuse qu'au Chevalier. Convenez, me dit-il, qu'elle raconte avec une grace admirable. Elle en avoit effectivement dans le ton de la voix; mais, pour le sujet & le tour de l'expression, je trouvai que la Comtesse l'avoit emporté sur elle & sur les autres. Il n'est pas donné à tout le monde de mettre beaucoup de finesse & de legéreté dans une courte narration. A ceux qui n'ont pas ce talent de la nature, il faut un art infini pour l'acquerir. Rien n'est si séduisant dans la bouche d'une femme, & je suis surpris qu'étant dispensée des sciences profondes elles ne s'attachent pas plus à se donner cette espece de merite, qui convient d'autant mieux à leur sexe, qu'on

qu'on ne leur demande, du côté de l'esprit, que de l'élegance & des graces.

Graces à l'invention du Marquis, ce dernier acte de la fête nous rendit un peu d'enjoûement. Mais comme ce n'étoit point les agrémens ni l'esprit qui manquoient aux quatre Dames, il ne me parut pas moins qu'elles étoient déplacées. Je le dis au Marquis, en le reconduisant dans mon carosse. Il le sentoit beaucoup plus que moi, parce qu'il avoit des goûts de plaisir beaucoup plus vifs, & que dans tout autre lieu il auroit préferé Fanchon & Lisette à d'honnêtes femmes. J'ajoûtai que je chercherois sans doute à revoir celles que nous quittions, mais dans des occasions où elles seroient moins gênées par les circonstances, & moins gênantes pour ceux à qui elles feroient l'honneur de souper avec eux. Il souhaitoit si vivement de me retenir dans sa societé, que pour me faire essayer de toutes les scênes il me proposa une nouvelle Partie, en me laissant le choix du jour. Elle n'aura presque rien, me dit-il, qui ressemble aux deux

autres, & je suis trompé si elle ne vous plait davantage.

Elle fut plus reculée qu'il ne le souhaitoit, par des incidens qui firent bien-tôt prendre une nouvelle face à ma situation. Je reçus la réponse de mon Pere à ma derniere lettre. Il me marquoit que suivant mes vûes, il avoit rendu compte de ma déclaration à Mlle de St. V. & que l'aiant engagée à lire elle-même ma lettre, il n'avoit pas manqué de l'observer beaucoup pendant cette lecture: que malgré la rougeur dont son visage s'étoit couvert, il avoit crû découvrir que ses mouvemens les plus vifs ne venoient pas de sa confusion & de son embaras: que soit amour ou haine, elle étoit agitée par quelque passion violente, & qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'insister sur ses prétentions après avoir relû ma lettre; qu'il la croyoit capable d'employer toutes sortes de voies pour les faire valoir; qu'à l'égard de l'explication que je demandois sur les complaisances qu'elle s'accusoit d'avoir eûes pour moi, elle avoit répondu avec emportement que c'étoit joindre l'insulte à la per-

perfidie, & que la justice, qu'elle n'espe-roit ni du Ciel ni des hommes, elle sçau-roit se la faire elle même. Son pere, sans entrer dans ses fureurs, se plaignoit amé-rement que j'avois perdu d'honneur sa fil-le & toute sa maison. A cette peinture, le mien ajoutoit qu'après un désaveu aussi formel que celui de ma lettre, il n'avoit plus de conseil à me donner, & que je le devois prendre de mon propre cœur.

Il avoit raison de se fier à mes senti-mens, mon bonheur & ma fortune ne m'auroient pas fait balancer un moment sur mon devoir. La difficulté à mes pro-pres yeux ne regardoit pas mes engage-mens, puisque j'étois sûr de ne m'être ja-mais échapé à rien qui pût en porter le nom. Mais l'honneur & la Religion mê-me n'ont-ils pas des loix qui ne deman-dent pas toujours d'être exprimées? Ma-demoiselle de S. V . . . étoit perdue de réputation, si je ne la lui rendois en l'é-pousant. Etoit-il tems d'examiner si c'é-toit sa faute, ou celle de mon pere, ou la mienne ; & le mal étant réel, l'im-possibilité même qu'il pût jamais être ré-

paré par un autre que moi, ne me faisoit-elle pas un devoir de cette réparation? D'un autre côté, il étoit question du sacrifice de ma vie, car je ne pouvois envisager autrement un mariage, pour lequel je n'avois nulle inclination. A la verité mon cœur étoit encore libre. Depuis près de deux mois que j'étois à Paris, je m'étois plaint quelquefois à moi-même d'être encore sans maîtresse & sans ami. Mais j'avois désiré continuellement de pouvoir me procurer deux biens si doux; & par rapport à l'amour, j'avois senti plus d'une fois avec quelle ardeur je m'y serois livré, si de justes raisons ne m'avoient fait combattre mon penchant. Falloit-il donc renoncer à des occasions plus heureuses, que l'avenir pouvoit m'offrir à tout moment, pour me charger, à mon âge, d'une chaîne qui ne seroit jamais pour moi sans pesanteur? Enfin, comme l'attrait du plaisir n'étoit pas capable de me faire trahir mon devoir, je sentis aussi que dans une occasion de cette nature, il n'y avoit que l'étroite loi du devoir qui pût l'emporter sur l'espérance du plaisir. Ce partage me fit naître la pensée de consulter

ter d'honnêtes gens sur mon embaras. Je résolus en même-tems de les choisir habiles, puisque je manquois moins de probité que de lumieres. A qui pouvois-je m'adresser mieux qu'à M. M...? Je leur envoyai le cas, dans sa plus simple exposition ; résolu, au fond du cœur, de recevoir leur décision comme l'ordre du Ciel.

Pendant que je l'attendois avec beaucoup d'inquiétude, je cherchai, dans les societés que je connoissois, & dans les nouvelles liaisons que je formois tous les jours, à dissiper le trouble de ma situation. Un jour, que je ne rapellerai jamais sans un mélange de douleur & de joie, mes affaires m'ayant fait monter en carosse assez matin, je passai devant la porte d'une Eglise, où l'affluence du peuple me fit faire attention qu'il étoit Fête. Je descendis pour la Messe, en souriant d'une diligence qui ne m'étoit pas fort ordinaire, car à peine étoit-il neuf heures. Je pris une chaise, derriere celle d'une femme que je fus surpris de voir aussi matineuse que moi. Elle n'avoit qu'un laquais

quais derriere elle ; mais, ſans aucune ſuite, je ne l'aurois pas moins priſe à ſon air pour une femme de condition. Je ne parle que de ſa taille & de ſa poſture, qui étoient encore les ſeuls avantages par leſquels je pouvois la diſtinguer. Sous un habit ſimple & négligé, jamais je n'avois rien vû qui annonçât tant de nobleſſe & de graces. J'aurois ſuivi tout d'un coup le mouvement qui me fit ſouhaiter de voir ſon viſage, ſi le reſpect du lieu & la conſidération même que je crus devoir à une femme de cette aparence, n'euſſent ſervi de frein à ma curioſité. Cependant je n'y pus réſiſter juſqu'à la fin de la Meſſe. Etant paſſé de l'autre côté de l'Egliſe, je m'avancai un peu ſur la même ligne ; de ſorte qu'en tournant la tête, je crus decouvrir auſſi-tôt un viſage connu. Mon embaras fut à me rapeller où j'en avois pû voir un ſi charmant. La belle femme! fus-je tenté de m'écrier. Elle étoit ſans rouge, & dans l'ajuſtement le plus ſimple. Une blancheur éblouiſſante, un air ſurprenant de douceur & de modeſtie, un port admirable ; voilà ce que je cherchois

chois dans ma mémoire, & ce que la différence du rouge & de l'habillement ne m'avoient point encore permis d'y retrouver. D'ailleurs; cette belle personne avoit les yeux immobiles sur son livre. J'y gagnois la vûe de la plus belle main du monde, mais je ne découvrois que la moitié du visage. Enfin, pour me satisfaire entiérement, je fis deux pas de plus, qui me firent bien-tôt remettre, avec une extrême admiration, Madame de B . . . ., cette jeune femme d'un Conseiller au Parlement, avec laquelle j'avois soupé une fois chez l'Intendante. Je ne revenois pas de ma surprise. Elle m'avoit beaucoup moins frapé la premiere fois que je l'avois vûe, & je ne pus attribuer cette inégalité d'impression qu'à la parure, & sur-tout au rouge, dont l'excès m'avoit révolté en arrivant à Paris. La belle femme! dis-je encore. Il ne m'en étoit resté qu'une idée trop vive & trop touchante; cette rencontre imprévûe l'augmenta beaucoup. Que de charmes! Que d'admirables qualités réunies! Mais ne pouvant manquer de me souvenir aussi de son indigne attachement, je passai ensuite

re à diverses réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes. Je fus même choqué de cette apparence de pieté, qui ne me parut qu'une basse hypocrisie. A la fin, je me reprochai de m'être trop longtems occupé d'elle à l'Eglise, & je me retirai plus bas pour attendre la fin de la Messe. Cependant le reproche que je m'étois fait, ne m'empêchoit point de jetter encore quelques regards sur cette taille, qui attiroit comme malgré moi mes yeux. Je me demandois, en faveur d'une femme si aimable, s'il n'étoit pas possible que la malignité l'eût injustement noircie, comme tant d'autres dont j'avois déja l'exemple. Ne seroit-ce pas, disois-je, le comble de l'inhumanité & de la barbarie? Mais les accusations paroissoient; non-seulement trop claires & trop expliquées, mais trop bien prouvées par la nature des circonstances, & même par leurs effets. Pourquoi cette obstination à demeurer chez elle, à fuir le commerce des honnêtes gens, à refuser de voir ses amis? Des goûts de cette nature paroissent si impossibles dans une jeune femme, qui est faite pour plaire, & qu'on ne

ne suppose pas consommée à cet âge dans les hautes pratiques de la Religion, qu'il sembleroit ridicule & insensé de les prendre pour l'effet d'une bonne cause.

Je sortis plein de ces idées, qui diminuerent beaucoup l'impression que j'avois ressentie. Le soir je me trouvai à souper chez l'Intendante, & je ne pus lui déguiser non seulement la rencontre que j'avois faite à l'Eglise, mais la nouvelle admiration dont je n'avois pû me défendre. En convenant que Madame de B . . . avoit un mérite extraordinaire, elle retomba sur le caprice de son cœur. Je découvris aisément qu'elle étoit piquée de ne plus la voir: mais je ne pouvois regarder un motif si foible comme une raison de la décrier. D'ailleurs, un intérêt, dont je ne démêlois pas encore le principe, m'aiant fait demander quelques explications, je n'appris rien qui pût favoriser mes doutes. On ne m'avoit rien dit, m'assûra-t'on, qui ne fût connu de tout le monde. Le Clerc étoit bien fait & le mari accablé d'infirmités. On ne lui faisoit pas un crime, à son âge & dans sa situation,

de

de se procurer un peu d'amusement; mais son choix étoit odieux & méprisable.

Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels je ne pensai quelquefois à Madame de B . . . que pour la mépriser. La décision que j'attendois sur mon problême d'honneur & de réligion, fut telle que je l'avois espérée, & que je n'aurois pas balancé moi-même à la porter dans la cause d'autrui. Mon incertitude n'étant venue que d'un excès d'équité, qui m'avoit fait craindre de me flatter trop dans ma propre cause, je fus extrémement satisfait de voir mon jugement confirmé par les plus honnêtes gens de Paris. Mes sentimens pour Mlle de S. V. se reduisirent à la plaindre, avec peu d'inquiétude pour les effets de sa haine, que mon Pere sembloit m'avoir voulu faire apprehender. La joie de me trouver délivré de cet embaras me rendit plus facile pour les propositions du vieux Marquis. Il avoit fait plusieurs soupers dont il regrêttoit que je n'eusse pas été. Cependant comme il avoit entrepris de justifier son goût pour les Petites-maisons en m'y faisant trouver de la satisfaction pour le mien, il me dit

qu'il

qu'il n'étoit pas fâché d'un retardement qui me procureroit le plaisir d'une nouvelle scêne. Ses dernieres Parties avoient eu trop de ressemblance avec les premieres. Il me dit que depuis plus de huit jours, il s'efforçoit d'en former une, qui auroit tout l'agrément qu'il m'avoit promis, mais dont les acteurs avoient été difficiles à rassembler. Elle étoit liée pour un des jours suivans. Je lui engageai volontiers ma parole.

Dans un intervalle si court, il m'arriva trois incidens, que je qualifierois tous trois de faveurs du Ciel, si la derniere n'avoit été mêlée jusqu'aujourd'hui de tant d'amertumes, que je dois balancer à lui accorder ce nom. Elle a donné naissance à toutes les douceurs de ma vie; mais elle est devenue l'occasion de toutes mes disgraces. Après avoir ruiné pendant quinze ans mon repos & ma fortune, elle exposoit, il y a six mois, ma tête au dernier danger; & si la générosité d'un ami trop tendre & trop fidele m'a conservé la vie, presqu'aux dépens de la sienne, c'est pour retomber par d'au-

d'autres avantures dans une ſituation ſi déſeſperée, que l'unique conſolation de mes malheurs eſt la liberté de les écrire. Cependant, au milieu de mes triſtes ſentimens, qu'il reſte de ſouvenirs délicieux dans ma mémoire! & combien de plaiſirs devoient préceder mes peines!

Le Préſident de . . . , pour qui je n'avois pas pris moins d'attachement que de reſpect & d'eſtime, avoit paru s'appercevoir avec plaiſir que je voulois cultiver ſon amitié. J'avois ſouvent l'occaſion de le voir. Il marquoit de la ſatisfaction à m'entretenir; & fort ſouvent dans la diſſipation des aſſemblées & des grands ſoupers, nous trouvions le moyen de nous faire un amuſement plus doux d'une converſation ſenſée qui nous paroiſſoit toûjours trop courte. Je ne me défiois pas que ces entretiens particuliers étoient une ſorte d'étude qu'il faiſoit de mon caractère. Lorſqu'il crut m'avoir approfondi, vous êtes fait, me dit-il un jour, pour être vû de bon oeil dans toutes ſortes de ſocietés, & je m'apperçois que vous plaiſez beaucoup dans

les

les maisons où je vous rencontre; mais je ne sçais si vous y prenez le même goût. Tel du moins que je crois vous connoître, je suis sûr que vous en prendriez infiniment davantage dans plusieurs maisons où j'ai parlé de vous, & où j'ai même fait naître le desir de vous voir. Vous fierez-vous à moi, si je vous propose quelque jour de vous y introduire? Je l'assûrai que je ne balancerois jamais à suivre un si bon guide. Il m'offrit de me faire dîner dès le lendemain dans une maison qu'il fréquentoit beaucoup. J'acceptai cette offre. C'étoit le jour même que je m'engageai au Marquis pour sa nouvelle Partie de souper. Je partis en le quittant. Mon rendez-vous étoit chez le Président, qui me conseilla de renvoyer mon carosse, & de monter dans le sien.

Je ne vous préviens pas, me dit-il en chemin, sur les gens ausquels je vais vous présenter. Vous verrez vous-même jusqu'à quel point ils vous conviennent. C'est la societé où je passe ma vie; car je ne vous dirai pas que celles où nous nous

sommes vûs jusqu'à present, soient mort attrait. J'y parois quelquefois par bienséance; il faut voir tout le monde; on se doit au Public; mais j'ai peu d'inclination pour ces maison ouvertes, par mille raisons que vous sentez moins que moi, si vous n'en connoissez pas d'autres. Je lui avoüai que n'étant à Paris que depuis deux mois, je n'avois vû que celles où diverses rencontres m'avoient donné l'occasion de me faire présenter, & où je croyois avoir observé qu'il suffit d'avoir un nom & figure d'homme pour être bien reçû.

Cet entretien d'un moment m'instruisit peu sur la Compagnie où j'allois tomber. Nous entrâmes dans une fort belle maison. Le Président me fit monter sans beaucoup de céremonie. Il sembloit être chez lui. Nous trouvames, dans un appartement très propre, cinq ou six personnes ausquelles il me presenta sans affectation. C'est M. le Comte de . . . dit-il au Maître & à la Dame. Je vous ai parlé de son mérite, & à lui du désir que vous aviez de le connoître. On s'assit

après

après un compliment fort simple. Deux hommes qui survinrent, rendirent la compagnie plus nombreuse. Nous nous trouvâmes neuf ou dix à diner.

Dès les premiers momens, j'entrevis deux choses qui me frapperent beaucoup, parce qu'elles m'etoient nouvelles à Paris; une joie douce & modeste qui produisoit de la vivacité sans confusion; & ce tour fin & judicieux dans la conversation, qui est l'effet réuni de l'esprit, du jugement, de l'usage du monde & du bon goût. Je m'observai d'abord avec grand soin, pour ne pas paroître déplacé dans une compagnie si respectable. Mais je ne fus pas long tems à reconnoître qu'il n'étoit pas besoin de contrainte, avec des gens aussi naturels dans leurs idées que dans leurs manieres. Leurs moindres discours étoient assaisonés de grace & de vérité, mais sans recherche & sans affectation. Point d'empressement pour parler, ni de langueur à se taire. On s'écoutoit avec complaisance, on se répondoit avec honnêteté. A chaque discours, la politesse, la bonne humeur, l'esprit & le sçavoir

ſembloient ſortir enſemble de la même bouche. Rien ne m'avoit jamais paru ſi ſimple & ſi doux. C'étoit le cours d'un ruiſſeau charmant auquel je prenois plaiſir à me laiſſer entrainer. Je ne m'arrête point à des peintures de caractères, parce qu' à l'égard des vertus comme des vices je veux ôter toute matiere aux applications; mais je crus trouver tout le mérite humain raſſemblé & tous les plaiſirs réunis. Hommes & femmes dans les mêmes principes & dans les mêmes goûts. Bonne chere, avectant d'agrémens pour le cœur & pour l'eſprit.

Je tremblois, en ſortant, que cette maiſon ne me fût difficile à retrouver, comme un lieu inacceſſible où le mérite ſe tenoit renfermé dans ſon Temple. Le Préſident, à qui je marquai ma crainte, à peu près dans ces termes, comprit facilement ma penſée. Il m'aſſûra que je ſerois le maître d'y retourner ſouvent, & que j'y avois laiſſé de moi une fort bonne impreſſion. Je m'épuiſois ſur-tout en admiration pour un homme dont la phiſionomie & les manieres m'avoient charmé. Son âge étoit d'environ trente ans.

Le

Le sçavoir & le goût de toutes les bonnes choses paroissoient naturels en lui comme la respiration. Le Président m'apprit qu'il se nommoit M. de La . . . & qu'étant l'aîné d'une bonne Maison, il avoit quitté le service depuis la mort de son pere. Au désir que je marquois de le retrouver, mon guide répondit que j'en aurois le pouvoir tous les jours, soit dans le même lieu, soit dans plusieurs autres maisons dont notre dîner m'alloit ouvrir l'entrée. Quoi, lui dis-je, il y en a d'autres qui ressemblent à celle-ci ? Vôtre doute, repartit le Président, me prouve mieux que jamais que vous avez mal connu Paris, & que vous en avez jugé apparamment par les sociétés où j'ai commencé à vous voir. La maison d'où vous sortez, ajouta-t'il, est assûrément de l'espèce la plus rare, & vous en trouverez peu où toutes les qualités de l'esprit & du cœur soient plus brillantes. Mais en admettant ainsi quelque différence pour le degré, il s'en trouve un grand nombre où l'on vit dans les mêmes principes & suivant les mêmes régles.

J'écoutois avidement ce que je ne me persuadois encore que par la confiance extrême que j'avois au caractère du Président. Je ne le quittai qu'après avoir obtènu de son amitié qu'il m'établiroit parfaitement dans la société du vrai mérite. C'est le nom que je croiois devoir à celle d'où je sortois, par opposition à tant d'autres, où je n'avois vu regner que la corruption & les fausses maximes du monde, avec aussi peu de justesse d'esprit & de véritable raison, que de droiture de justice & de bonté. Ce n'est pas sur le premier essai que j'en fis dans cette occasion, que je veux fonder le parallelle. Mes remarques se développeront à mesure qu'on me verra puiser des lumieres dans l'expérience. Mais je venois d'en acquerir assez dès le premier jour, pour ne pas me rappeller sans indignation l'air de présomption & de suffisance que j'avois vu regner dans certaines sociétés, l'audace avec laquelle on s'y donne exclusivement le nom de bonne compagnie, & le misérable abus qu'on y fait du rang ou des richesses, pour accrediter la malignité, la sottise & l'ignorance.

Je

Je me retirai si mal disposé pour la plûpart des maisons où j'allois ordinairement jouer & souper, qu'aiant quelques lettres à faire pour la Province, je pris le parti de me renfermer dans mon appartement & d'y souper seul. Je passai une partie de la nuit dans les réflexions dont j'avois rapporté le sujet. A mon réveil je fus surpris d'apprendre que Monsieur de La . . . ce même homme dont j'avois parlé avec tant d'estime au Président, étoit depuis quelques minutes dans mon antichambre. Ayant sçû que j'étois encore au lit, mais assez près de l'heure où j'avois donné ordre qu'on m'éveillât, il avoit voulu l'entendre sonner à sa montre avant que de permettre à mes gens de m'annoncer sa visite. Alors l'impatience que j'eus de l'embrasser, me fit oublier l'état où j'étois. Je passai ma robe pour aller au-devant de lui. Il vint à moi les bras ouverts. Son compliment fut celui d'un homme, qui joint à l'usage du monde les plus aimables principes de la bonté & de la tendresse du cœur. Il avoit appris, me dit-il, par le récit du Président, les sentimens que j'avois conçus pour lui; & s'étant trouvé

la même diſpoſition à m'aimer, il n'avoit pu réſiſter plus long-tems au double mouvement de ſon inclination & de ſa reconnoiſſance. Je viens vous demander, ajouta-t'il, en m'embraſſant, vôtre eſtime & vôtre amitié, & vous offrir pour toute ma vie la même choſe.

Mon cœur n'avoit point encore reſſenti d'émotion ſi vive. Je le ſerrai entre mes bras ; je ne vous donne rien, lui dis-je, puiſque vôtre mérite vous avoit acquis ce que vous me demandez de ſi bonne grace ; mais je vous le confirme avec tous les ſermens de la verité & de l'honneur, & je n'excepte rien du vœu que je fais d'être tout à vous. Il parut auſſi ſatisfait que moi de ce traité. Nous commençâmes un entretien preſque auſſi familier que ſi nous nous étions aimés depuis longtems. Que la ſympathie ſoit regardée comme une chimére par les cœurs durs, qui ne ſont point aſſez heureux pour l'éprouver. M. de La . . . , dans ce premier moment d'ouverture, ſentit que j'allois trouver autant de plaiſir à l'entendre, que lui à me faire connoître ſa ſitua-

situation. Il m'apprit que se trouvant l'aîné de sa famille, avec un frère & des sœurs qui étoient à peine sortis de l'enfance, il n'avoit pû se dispenser de quitter le service pour leur tenir lieu de pere: qu'il les avoit fait venir à Paris, où ils étoient élevés comme sous ses yeux, dans la maison d'une de ses proches parentes, femme assez mal défendue elle-même par sa situation, puisqu'elle vivoit séparée de son mari, mais si raisonnable & si vertueuse, qu'il ne cessoit pas d'admirer son caractère: Il me la nomma. C'étoit la Marquise de N . . . , c'est-à-dire, celle que, sur la foi de l'Intendante, j'ai nommée ici plus d'une fois la Marquise aux trois Amans. Il m'échapa une exclamation fort vive à ce nom. Je ne fus pas le maître de ce petit transport, qui venoit de mon indignation autant que de ma surprise. M. de La . . . s'ètant arrêté, avec quelque marque d'embaras, je le suppliai de reprendre son discours, en lui promettant l'explication de mon étonnement. Il continua de me dire que n'ayant rien à m'apprendre de fort important, son seul dessein dans cette confidence étoit de

me faire connoître qu'il ne vouloit rien avoir de réservé pour moi ; qu'outre la maison où nous avions dîné la veille, dans laquelle il se flattoit de me rencontrer souvent si j'étois sensible au désir qu'on avoit de m'y revoir, celle de sa Parente, qui n'étoit ouverte qu'à un petit nombre d'honnêtes gens, méritoit que je prisse quelquefois la peine d'y entrer ; qu'il brûloit de me présenter à la Marquise : que je la trouverois affligée des mauvais procedés d'un mari, dont elle avoit été forcée de se séparer après l'avoir épousé par inclination ; mais que la douceur & les agrémens de son esprit ne souffroient rien de l'amertume de son coeur ; que pour acheter un peu de repos elle avoit pris le parti de se priver du tiers de son revenu en faveur d'un homme, qui étoit livré à tous les excés de la débauche ; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût tenté par la violence & l'insulte de se faire augmenter une pension à laquelle il n'avoit aucun droit : qu'heureusement deux amis de la Marquise & lui s'étoient trouvés chez elle, lorsqu'il y avoit osé paroître, & l'avoient effrayé par des craintes

qui

qui auroient fait moins d'impression sur un homme d'honneur ; que pour satisfaire une vengeance impuissante, il avoit eû recours à la ressource des lâches, à la calomnie, en publiant que sa femme n'avoit pas moins que trois Amans ; mais que sûre de son innocence, la Marquise méprisoit des bruits ridicules, qui ne faisoient honte qu'à ceux qui étoient capables de les recevoir sans preuve, & quelle se tenoit bien dédommagée par l'estime de quelques honnêtes gens qu'elle trouvoit dignes de la sienne.

J'avois laissé parler M. de La . . ., sans l'interrompre. Cependant ma juste indignation, autant que l'intérêt de l'amitié, me faisoit attendre la fin de son discours avec impatience. Je lui répondis naturellement que je croyois connoître la Marquise ; non au portrait qu'il me faisoit d'elle, parce que je ne l'avois point assez vûe pour l'approfondir, mais à l'injustice de ceux qui ne ménageoient point sa réputation. Tel est le malheur des femmes, me dit-il. Le mérite & la vertu les exposent infailliblement à l'envie ; &

si

si le hazard les jette dans quelque avanture d'éclat, il n'y a plus de bornes au déchaînement de la malignité & de l'imposture. Je ne vous demande pas où vous l'avez vûe, ajouta-t'il, mais je vous prie de venir dîner chez elle, pour apprendre mieux à la connoître. Il n'y avoit point de difficulté à faire sur les bienséances, avec un de ses plus proches Parens. Je me laissai conduire. Si le rétour de confiance que je devois à mon ami me fit entrer à mon tour dans le détail de mes affaires, je fus surpris de me trouver la langue liée sur un intérêt dont je sentis tout d'un coup la force. L'éclaircissement que je venois de recevoir me jetta dans une profonde réflexion, sur la facilité avec laquelle on se prête à la malignité des discours publics. Quoi ! disois-je ; de tant de personnes qu'on a pris plaisir à décrier dans mon esprit, je n'ai pas eu l'occasion d'en connoître une, à qui je n'aye vû manifestement qu'on fait de cruelles injustices. Madame de B... seroit-elle aussi l'objet d'une infâme calomnie ? Cette idée fut si vive, que me croyant autorisé par l'exemple de la Marquise à ne plus douter de son innocence, je

je me faisois un reproche amèr d'avoir osé la soupçonner. Quoi ? l'apparence de toutes les vertus ne seroit que le masque d'une honteuse foiblesse ! Cette figure charmante seroit associée avec le vice? Il me sembloit même, en consultant les loix simples de la Physique, que cet accord étoit impossible ; car les traits du visage doivent se ressentir des affections du cœur. On ne concevroit pas qu'une vive tristesse pût rendre habituellement la physionomie riante : de même, la beauté douce & modeste ne peut accompagner long-tems une passion dereglée. Je m'imaginois encore que c'étoit le seul goût de la verité & de la justice, qui me fournissoit ces comparaisons & ces raisonnemens. Mais j'observois aussi que mon cœur s'y intéressoit par des raisons plus secrettes, puisqu'avec une émotion si vive je ne m'ouvrois point aux yeux d'un ami pour qui je ne voulois plus rien avoir de reservé.

J'avois ignoré que la Marquise demeurât fort près de l'Intendante. C'étoit le voisinage, comme je l'appris bien-tôt, qui avoit formé entr'elle une liaison de bien-

séance

séance plutôt que d'amitié. Nous nous trouvâmes sept à dîner, cinq hommes, avec une Dame du même âge que la Marquise, c'est-à-dire de trente-deux ou trente-trois ans. J'appris bien-tôt à me fier au jugement de M. de La . . par la satisfaction que je trouvai dans ce petit cercle d'honnêtes gens. C'étoient les mêmes principes & les mêmes usages dont j'avois été si satisfait la veille. Dans l'espace de quelques heures je conçûs pour le caractère de la Marquise tous les sentimens que M. de La . . . m'avoit prédits ; & l'on verra que la continuation d'un si doux commerce n'a fait que les augmenter. Je lui parlai de l'Intendante, chez qui elle se rapella fort bien de m'avoir vû. Elle y alloit rarement, me dit elle, parce que mettant beaucoup de distinction entre ses amis & ses connoissances, elle ne trouvoit de douceur, dans la vie, qu'avec les premiers. Je pénétrai le sens d'une raison si modeste. Mais quoique résolu d'imiter sa discrétion dans une premiere visite, je ne pus vaincre la curiosité qui me portoit à la faire parler sur le caractère & la conduite de Madame de B. Il me sembla que

le témoignage d'une femme si raisonnable alloit détruire tous mes doutes. Sans me demander compte de mes motifs, je pris occasion du seul souper que j'avois fait avec elle, pour lui dire que je n'avois pas été plus heureux depuis le même jour à rencontrer Madame de B. Elle me répondit froidement que cette Dame sortoit peu. Une réponse si courte ne servant qu'à m'embarasser, j'ajoutai qu'on donnoit des explications fort étranges à sa retraite. Helas! reprit la Marquise, à quoi la malignité n'en donne-t-elle pas! Le monde ne se persuade pas qu'une femme puisse être sage avec de la jeunesse & de la beauté. Connoissant peu Madame de B. ajouta-t-elle, je ne puis juger de la verité de ce qu'on publie; mais je ne prendrois point aisément parti contre une femme si aimable; & sans m'arrêter au proverbe, je suis persuadée qu'il y a plus de langues malignes que de physionomies trompeuses.

Ce n'étoit pas de la Marquise que je devois attendre des décisions hazardées sur la réputation d'autrui. Cependant je trouvois

vois dans sa réponse un air d'incertitude qui marquoit à quel point l'opinion publique étoit déclarée contre Madame de B. Je n'en fus que plus révolté contre une si aveugle prévention; car dans tout ce que j'avois entendu, je n'avois pas trouvé la moindre apparence de preuve. Il ne faut que le bon sens naturel, disois-je, avec la moindre semence d'équité, pour se refuser à des accusations sans vraisemblance. Prétendra-t on les justifier par la notoriété publique? C'est une fausse regle sur tous les faits où la corruption de l'esprit & du cœur peut être interessée. L'envie de trouver Madame de B. vertueuse devenoit pour moi comme une passion. Mais quelle esperance de pouvoir parvenir à cet éclaircissement? La Marquise me proposa une Partie de jeu: je m'y engageai d'autant plus volontiers que les idées dont j'étois rempli me faisoient trouver de la douceur dans le silence.

Mais la nuit suivante rendit mes réflexions plus serieuses. A mesure que mes connoissances s'étoient étendues à Paris, j'avois formé des plans de vie heureuse sur cha-

chaque découverte. Dans l'exercice de mes goûts j'avois assez remarqué de jour en jour que j'étois plus fait pour le plaisir que pour la fortune ; mais dans un tems où la guerre paroissoit fort eloignée, je me trouvois excusable de ne pas écouter beaucoup l'ambition ; & j'étois assez content de mes richesses présentes avec l'assûrance de la succession de mon Pere, pour ne pas désirer plus d'opulence. La passion que j'avois pour le commerce des honnêtes gens me faisoit remercier le Ciel des ouvertures récentes dont j'étois redevable au Président. Il ne m'avoit pas fallu de longues expériences pour reconnoître le vrai mérite, dans la societé dont il m'avoit menagé l'estime. Je ne doutois pas, comme il me l'avoit fait entrevoir, que cette premiere liaison ne me conduisit à d'autres ; car l'honnêteté n'est pas sterile ; & qui en découvre une veine, peut s'assûrer, comme dans les mines du plus riche métal, qu'elle a ses communications avec quantité d'autres canaux. J'avois déja tiré de cette heureuse source le plus précieux de tous les biens, un ami aimable & vertueux, que je me propo-

fois de cultiver par les ſoins les plus tendres. Quelques petits ſoupers, bien ou mal aſſortis dont je n'excluois que la débauche groſſiere, me devoient jeter par intervalles dans des amuſemens un peu plus libres. La lecture, dont l'uſage m'étoit familier ; les devoirs de bienſéance ordinaire, qui conſiſtoient, pour un homme de mon âge, à paroître quelquefois chez les Grands, & à cultiver les amis de mon pere ; les ſpectacles, pour leſquels j'avois d'autant plus d'inclination, qu'avec le plaiſir d'un honnête amuſement, on y retrouve mille perſonnes qu'on ſe diſpenſe de voir chez eux, & dont on eſt bien aiſe de n'être pas oublié ; enfin l'étude même du métier que j'avois embraſſé, & l'obligation de joindre quelquefois le Régiment, m'offroient des exercices aſſez variés pour ne laiſſer aucun vuide dans mon eſprit & dans l'emploi de mon tems.

Que me manquoit-il pour être heureux ? Je n'aurois pû me répondre à moi-même, ſi je m'étois fait cette queſtion. Cependant j'étois agité par des inquietudes qui devoient avoir une cauſe

présente. Je me la déguisois, sans sçavoir pourquoi. La visite que j'avois rendue à la Marquise de N . . m'avoit absolument détrompé sur les fausses accusations dont on la noircissoit ; mais elle avoit fortifié aussi l'apparence qu'il y avoit à mes yeux, que Madame de B. pouvoit ne pas être plus coupable. Cette pensée revint me frapper avec une nouvelle force. Comme elle alloit jusqu'à troubler mon repos, je résolus, pour m'en délivrer, de satisfaire à toutes sortes de prix, une curiosité dont je ne pouvois craindre aucun reproche. Après avoir épuisé mon imagination sur les moyens, je n'en trouvai point qui ne fût beaucoup plus difficile, que celui auquel je m'arrêtai. J'avois fait venir de Sedan mon Maréchal des Logis, pour me faire quelques Dragons qui manquoient à ma Compagnie. Il étoit Parisien, homme d'experience, & capable de discretion. Je le chargeai de se lier dans le voisinage de Madame de B . . . , & de me découvrir absolument ce que c'étoit que cette Dame, quels étoient son caractère & ses amusemens, pourquoi elle fuyoit le monde à son âge,

& comment elle vivoit avec son mari. Je sçavois que les plus honnêtes gens ont des censeurs éclairés dans leurs voisins, & j'avois peine à croire que les galanteries d'une jolie femme pûssent être ignorées à sa porte.

Mon Maréchal des Logis poussa le zéle trop loin. Au bout de deux jours, pendant lesquels je n'avois pû me défendre de beaucoup d'impatience, il vint, d'un air satisfait, m'apprendre une nouvelle qui me jetta d'abord dans une vive colere. Il avoit lié connoissance avec le Clerc de Mr de B..., & l'ayant engagé à boire, il l'avoit déterminé à prendre parti dans ma Compagnie. Il me présenta son engagement. Par des vûes plus raisonnables, il avoit évité de lui parler de Madame de B..., assez sûr que j'avois désormais le pouvoir de tirer moi-même les éclaircissemens que je desirois. Que m'aprenez-vous ? lui dis-je. Vous avez donné le sujet d'un mortel chagrin à la plus aimable de toutes les femmes. Elle ne me le pardonnera jamais. Cette plainte m'échapa sans réflexion, avec des reproches beau-

beaucoup plus amèrs, comme s'il eût été fort important pour moi de ne pas causer de chagrin à une femme dont j'étois à peine connu. Cependant, lorsque je fus revenu de cette chaleur, je considerai l'avanture du Clerc d'un œil fort different. Je voulois être instruit. Je ne pouvois pas l'être par une meilleure voye. Si Madame de B . . . étoit l'esclave d'une vile passion, je trouvai de la douceur à penser que je l'en guérirois malgré ses propres desirs. Si c'étoit injustement que le Public l'accusoit, outre le plaisir de la trouver innocente, j'aurois l'occasion de me faire un mérite après d'elle, de la liberté que je lui offrirois pour le Clerc. Je n'examinai point de quelle source venoit ce raisonnement. Une ardente impatience me faisoit souhaiter de voir sur le champ mon Dragon. Mais ayant demandé la permission de retourner le soir chez son Maître, pour mettre quelque ordre à ses affaires, il ne devoit paroître devant moi que le lendemain.

La nuit suivante ne m'apporta point un sommeil tranquille. En m'éveillant le ma-

tin, je demandai dix fois ſi le Clerc avoit paru. Vers midi, lorſque mon Maréchal des Logis, étonné lui-même de ne le pas voir, ſe diſpoſoit à l'aller chercher; on m'annonça un laquais de la part de Madame de B..., avec une lettre. Nouveau ſujet d'émotion. Je conçus auſſi-tôt qu'après avoir diſſipé les vapeurs du vin, le Clerc avoit fait l'aveu de ſa folie au Conſeiller, & que Madame de B. reconnoiſſant mon nom dans celui du Capitaine, m'écrivoit pour obtenir ſa liberté. Quelque motif quelle pût avoir pour m'écrire, je n'ouvris point ſa lettre ſans me ſentir le cœur agité. J'avois deviné juſte. C'étoit une ſollicitation preſſante en faveur d'un pauvre jeune homme, diſoit-elle, qui n'étoit pas porté au libertinage, & que l'occaſion avoit ſans doute engagé dans un parti qui ne lui convenoit pas. Elle me rappelloit le ſouper de l'Intendante, comme ſi elle eût apprehendé que ſon nom ne fût ſorti de ma memoire; & ſe remettant à moi de la rançon du Clerc, elle me laiſſoit le maître de la ſomme. Je relus quatre fois cette lettre. J'en obſervai le ſtile, l'écriture,

&

& jusqu'aux moindres traits. Après avoir senti tant de penchant à croire Madame de B. innocente, je ne pus écarter mille doutes cruels, qui vinrent m'assaillir. Je croyois remarquer dans le tour du stile un air d'interêt, une sorte d'attendrissement, qui ne pouvoit venir que d'un cœur passionné. Un pauvre jeune homme! Quel ton, disois-je? Comme elle le plaint! Comme elle l'aime! Comme elle en est folle! Et la somme dont elle me laisse le maître. Feroit-elle plus pour son frère ou son mari? Le chagrin qui accompagnoit toutes ces idées, ne m'empêcha point de saisir l'occasion, non seulement de l'obliger, mais de la voir, de l'entendre, & de juger, par mes propres yeux de sa conduite & de ses sentimens. Pour toute réponse, je chargeai le laquais des politesses d'usage, & je lui dis que j'irois reçevoir moi-même les ordres de sa Maîtresse.

Ce n'étoit point une visite à remettre. Je voulois surprendre Madame de B..., sans lui laisser le tems de s'y préparer. M'étant fait habiller sur le champ, je me

rendis chez elle. A mon nom, qu'il fallut déclarer à la porte, je vis un mouvement extraordinaire dans la maison. J'en conclus que la faveur de la Dame rendant le Clerc un homme important, tout le monde s'intéressoit beaucoup à son sort. Il se présenta lui-même, d'un air humilié. Son compliment étoit inutile pour me le faire connoître. Je vis un homme de dix-huit ou vingt ans, d'une figure supportable, mais la physionomie niaise, & la taille allongée, avec de grands cheveux plats, comme on peut se figurer un Clerc. Je découvris si peu d'esprit dans ses yeux, que je crus perdre ma peine en lui répondant, avec un peu de méchanceté, qu'il ne devoit rien craindre de son engagement pour le service du Roi, si Madame de B. étoit résolue de le retenir au sien. C'est donc un homme de cette sorte, disois-je en montant, qui fait tourner la tête à la plus charmante femme du monde!

Comme je n'étois pas sitôt attendu, Madame n'avoit pas eu le tems de quitter son habillement domestique, ce négligé pro-

propre & gracieux dans lequel une femme modeste est charmante sans y penser. Elle me reçut avec un air de confusion qui rendoit sa figure plus touchante. Je m'attendois de demeurer seul avec elle ; mais après m'avoir reproché agréablement un excès de politesse, elle me fit passer dans une chambre voisine, où son mari étoit languissant entre deux draps. Voila M. le Comte de . . . lui dit-elle, qui nous prévient par des civilités qu'il devoit attendre de nous. Mais l'état où vous êtes nous sert d'excuse. Il comprendra bien aussi, ajouta-t'elle, que ce qui fait tant d'honneur à sa bonté augmente beaucoup nôtre reconnoissance. Je lui répondis avec vérité que j'aurois crû lui devoir moi-même des excuses, si j'avois eu la moindre part à l'avanture qui paroissoit la chagriner ; & lui expliquant ce qui s'étoit passé sans ma participation, je finis par lui présenter le billet d'engagement, dont je ne désirois point d'autre fruit que de lui avoir marqué mon respect & ma soûmission. Elle refusa de l'accepter sans être convenus d'une somme pour la liberté du Clerc. Oh ! Mada-

me, lui dis-je en le mettant en pieces, vous n'avez point assez bonne opinion de moi. Il entroit un peu de dépit dans ma réponse. La facilité que j'avois à lui rendre mon Dragon détruisoit toutes mes vûes; & je les avois effectivement comme abandonnées, par la force d'un ascendant qui me faisoit aller au devant de tous ses désirs: mais j'aurois souhaité qu'elle eût jugé mieux de mon caractère, qu'elle ne m'eût pas crû capable de joindre un motif d'interêt à ma politesse, qu'elle eût compris qu'avec l'envie de l'obliger, j'avois celle de mériter son estime, enfin qu'elle eût lû dans mon cœur un empressement qui ne ressembloit point au zéle ordinaire. Cependant que pouvoit-elle y lire, lorsque j'étois encore si éloigné d'y rien connoître moi-même?

Le ton dont je m'étois exprimé lui ayant fait juger qu'elle ne pouvoit plus me proposer de composition qui ne me parût choquante, il ne fut plus question, de sa part & de celle de son mari, que de reconnoissance & d'amitié. J'y répondis en homme sensible. La conversation devint

vint plus libre & plus familiere. Je demandai au mari, qui me paroissoit fort abattu, quelles étoient ses infirmités. Il me dit que s'étant peu menagé pour le travail, avec un tempérament fort foible, il étoit tombé depuis près d'un an dans une sorte d'éthisie, qui le consumoit de jour en jour; qu'il avoit perdu le sommeil & l'appetit; & que depuis trois ou quatre mois l'affoiblissement continuel de ses forces ne lui permettoit plus de quitter son lit. Je conçois, lui répondis-je assez malignement, que dans cet état vous n'avez pas de consolation plus douce que la compagnie d'une chere moitié, qui semble avoir déclaré la guerre au monde, pour ne pas perdre un moment de vûe. Il fut touché de ce discours, jusqu'à verser quelques larmes. Hélas! me dit-il, l'éloge d'une femme est mal placé dans la bouche d'un mari. Mais si Madame ne m'écoutoit pas, je vous la donnerois, avec le plus sincere témoignage de mon cœur, pour la premiere personne de son sexe. Elle méritoit plus de satisfaction dans les liens du mariage, & mon desespoir est de ne pouvoir la rendre plus heureuse.

reuſe. Il interrompit une réponſe modeſte, qu'elle avoit commencée. Je la preſſe continuellement, reprit-il, de voir le monde & de chercher les amuſemens qui conviennent à ſon âge. Sçavez-vous la vie qu'elle s'obſtine à mener dans cette maiſon ! Du matin au ſoir, elle eſt à lire ou à travailler ſous mes yeux. Elle ne me quitte que pour entrer dans ce cabinet, où elle a fait placer ſon lit, & d'où pouvant m'entendre nuit & jour, elle s'empreſſe au moindre bruit de venir m'offrir des ſervices qu'elle ſeroit fachée que je reçuſſe d'une autre main. Je ne regrêterai qu'elle dans la vie, ajouta-t-il; mais je perdrai la vie ſans regrêt, parce que ma mort la mettra malgré elle dans une ſituation plus digne de ſon mérite & de ſa vertu. Madame de B. fit une réponſe ſi naturelle & ſi touchante, qu'avec les défiances qui me reſtoient encore ſur la crédulité d'un homme privé de la moitié de ſes ſens, je ſentis qu'il m'étoit comme impoſſible de réſiſter à la perſuaſion qui ſortoit d'une ſi belle bouche. On fit venir le Clerc pour me remercier; & la maniere timide & ſoumiſe dont je lui vis re-

recevoir les avis de sa Dame affoiblit encore mes soupçons. Elle me dit que c'étoit un Enfant de famille qui étoit fort recommandé à son mari, & qui n'avoit que de bonnes inclinations. J'entendis cet éloge avec moins de peine que je n'avois lû les termes de sa lettre.

Loin de faire attention que ma visite devenoit trop longue, ou d'être ennuié de la présence d'un malade, je ne m'étois jamais moins apperçû de la longueur du tems. Monsieur de B. crut remarquer que je ne me déplaisois pas dans la compagnie de sa femme & dans la sienne. Ma phisionomie me rendit un bon office. Il me trouva de la douceur & de la modestie. Si je pouvois esperer, me dit-il, qu'en faveur de Madame de B. vous eûssiez quelquefois le courage de venir respirer un mauvais air dans la chambre d'un malade, je vous presserois beaucoup de me faire cette faveur. Je me hâtai de le promettre, avec plus de satisfaction qu'il n'en pouvoit avoir à l'obtenir. Mais je découvris de l'embarras dans les yeux de sa femme. Le mari qui s'en apperçût aussi, lui

lui demanda si elle ne seroit pas charmée que je vinsse passer avec eux le tems que je voudrois bien employer si mal. Moi? dit-elle ; je partagerai toujours le plaisir que vous prendrez à voir chez vous M. le Comte, & je ne suis embarassée que de l'ennui qu'il en recevra. Mais le monde est un censeur extrêmement dangereux. S'il vous connoît, lui répondit assez vivement M. de B . . . , il sera forcé de vous respecter ; & que vous importent ses jugemens, s'il ne vous connoît pas? D'ailleurs, ajouta-t-il, sa malignité seroit ici bien aveugle & bien ridicule. C'étoit ma cause que cet honnête malade plaidoit avec cette chaleur. Je le secondai, en promettant à Madame de B . . . que ma conduite justifieroit les bontés de son mari & les siennes.

Une joie délicieuse que je rapportai de cette visite me fit assez connoître que Madame m'étoit chere, puisque j'avois peine à distinguer dequoi j'étois plus satisfait, ou de pouvoir déja juger sur des aparences raisonnables qu'elle étoit innocente, ou de la certitude que j'avois de la revoir.

Mais,

Mais, dans mes principes, il me paroissoit si impossible que je pusse jamais prendre d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié pour une femme engagée dans le mariage, que je ne pensai pas même à me défendre contre la foiblesse de mon cœur. J'aurois acheté bien cher les deux avantages que je venois d'obtenir. Le premier me portoit dès le même jour à détromper l'Intendante & tous ceux qui étoient dans les mêmes préventions. Cependant je me souvins que la même entreprise m'avoit mal réussi pour le Financier, parent du Marquis de . . , & je ne voulus rien donner au hazard. Le monde n'est pas seulement injuste dans ses jugemens, il est aveugle & furieux à les soutenir; comme si la honte de l'erreur étoit bien à couvert sous l'obstination. C'est le comble de la malignité, mais elle est verifiée continuellement par l'expérience. Pour la permission qui m'étoit accordée de retourner chez M. de B.., j'étois bien résolu d'en user avec une discrétion qui ne pût exposer l'honneur de sa femme à de nouveaux outrages. Je laissai passer deux jours sans m'y présenter.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES
d'un
HONNÊTE HOMME.

LIVRE SECOND.

CEpendant je n'oubliai pas, vers le soir, que j'avois pris d'autres engagemens avec le vieux Marquis. Je me rendis à la petite maison du Chevalier, dont la route commençoit à me devenir familière. C'étoit la complaisance & la civilité qui m'y conduisoient presque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le Marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amusement de cette troisiéme fête. J'avois vû la premiere sans estime, & la seconde sans plaisir. Je croyois la scène épuisée. Des filles, & d'honnêtes femmes : Tous les caractères du beau sexe ne se rapportent-ils

ils pas à ces deux ordres ? Je ne me ferois jamais imaginé la possibilité d'un troisiéme.

La compagnie étoit déja rassemblée. Les hommes étoient à peu près les mêmes. Pour femmes, on avoit deux des plus célebres Actrices de l'Opera, avec deux fort jolies personnes, l'une maîtresse d'un Directeur de la Compagnie des Indes, qui étoit allé depuis deux jours à l'Orient pour la vente des marchandises ; l'autre d'un homme de robbe, qui avoit eu le matin une attaque de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuse bande qui sortoit du sallon pour entrer au Jardin. Je fus présenté aux quatre Demoiselles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inspiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh ! cela est tout-à-fait nouveau, interrompit Mlle X, l'une des deux Actrices ; & s'adressant à moi d'un air libre & folâtre, est-ce à nous, Monsieur, me dit-elle, que vous réserviez vôtre cœur ? Venez, venez ; mes chaînes, continua-t'elle, en roulant sur ce mot,

ſont d'une douceur charmante. Mademoiſelle XI, l'autre Actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant auſſi ſur le dernier mot ; non non, Monſieur, c'eſt une conqête dont je diſpute la gloire. Auſſi-tôt, Mlle XII, maîtreſſe du Directeur, s'avançant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus ſimples. Mlle XIII, maîtreſſe de l'Homme de robe, ne lui laiſſa que le tems de finir, & me fit auſſi le ſien. Je conçus à merveille que ſur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre friponnes avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage ; & leur répondant ſucceſſivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je dis à la premiere que c'étoit l'amour même qui m'avoit reſervé pour ſes chaî-ai-ai-ai-aînes, & que j'en preſſentois déja les douceurs ; à la ſeconde, qu'ayant aſſez de cœur pour rendre double ſervice à l'amour, je ne lui diſputerois pas ma conquête, trop heureux qu'elle y mit ſa gloi-oi-oi-oi-oire ; à la troiſiéme, que je n'étois pas d'un âge à mettre de la différence entre deux

&

& trois ; à la quatriéme, que si elle vouloit de moi, tout divisé que je serois entre quatre, je tenois un peu du serpent coupé en pieces, dont chaque partie ne laisse pas d'être vivante & sensible.

Ce debut, qui fut soutenu par quantité d'autres saillies, nous mit dans la plus joyeuse disposition qu'on puisse se représenter. Elle ne fit qu'augmenter, sans se refroidir un moment. Du côté de l'esprit, je trouvai dans les quatre Demoiselles beaucoup plus que je n'avois esperé. Ce n'étoit pas proprement de la pensée & de la raison, des réflexions & des discours, de la verité & du raisonnement. Enfin, ce qu'elles disoient n'étoit pas des choses. Mais qu'on me le définisse donc, car ce n'étoit pas des riens non plus, puisqu'il n'y a point d'effet sans cause, & que pendant une longue nuit, tout ce qu'elles dirent nous entretint dans la joye & la belle humeur ; ou si l'on veut que ce fût des riens, c'étoient les plus jolis riens du monde.

Du côté de la figure & des talens, chacune avoit son mérite. Mlle X. étoit une petite blonde, fort bien faite, qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit assez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ses mouvemens étoient tournés de même à la vivacité & à l'enjouement. Son langage y répondoit. Si le son en étoit charmant, il ne pouvoit pas sortir aussi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légérement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes ; mais il y en a peu d'aussi flexibles & d'aussi douces.

Ce n'est point absolument par sa figure que Mlle XI. auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient : Mais une grosse tête, avec le front fort petit, & le manton pointu, ne m'a jamais causé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'assurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaisse. En récompense, elle avoit un fond infini d'agrémens dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'esprit dans les moindres

dres discours. Je n'ai jamais vû tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination ! Aprés une partie de six ou sept heures, on auroit cru que toutes les plaisanteries qu'elle avoit prodiguées, lui étoient rentrées dans la tête, pour en sortir sous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable ; & le repertoir de chansons badines le plus complet que j'aye connu.

Pour la beauté, Mlle XII. l'emportoit de bien loin sur les trois autres. On voit peu de visages aussi réguliers. Le teint, les cheveux, le port & la taille assortis. De la vivacité, fort au-dessous des deux premieres ; mais assez pour s'animer avec le secours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réflechi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'en pris une meilleure idée de son jugement, mais elle lui faisoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guéres. On me dit qu'elle avoit inspiré une passion si vive à son amant,

qu'il avoit eû quatre accès de fiévre de la néceſſité de partir. Il l'avoit obligée à la fidélité par des ſermens exécrables. Elle nous confeſſa qu'ils avoient été prononcés de bonne foi, mais qu'elle s'en étoit repentie le lendemain, & qu'elle n'étoit pas ſûre de s'en ſouvenir le jour d'après. Mlle XII ne chantoit point. Son talent étoit la danſe, qu'elle exerçoit avec beaucoup de grace, & qu'elle regardoit comme une reſſource contre tous les revers de la vie, parce qu'ayant appris au Magazin, elle croyoit appartenir à l'Opera.

Au premier coup d'œil, Mlle XIII n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroiſſoit plus que belle. C'étoit la magie de ſes yeux, d'où il ſe répandoit mille charmes ſur toute ſa perſonne. Quoi qu'elle eut le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, aſſortiſſoit des choſes qui n'étoient pas faites pour ſe trouver enſemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petiteſſe ſurpre-

prenante ; le nez court & pointu ; le front étroit & les temples larges ; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un sourire, le rendoit enchanteur. Les lévres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blancheur admirable. Sur ce front si étroit, les cheveux étoient placés divinement, & les temples ne s'ouvroient si fort que pour y faire serpenter deux belles veines. Je n'ai rien vû de si picquant que ce petit nez retroussé en pointe, qui sembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines, qui étoient, comme déplacées au bout d'un bras si charnu, on les auroit crû volées à quelque Statue de l'Amour. Avec tous ces agrémens, Mlle. XIII avoit de l'esprit & de la gayeté ; mais autant de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes nôtre promenade comme de vrais fous, chantant, dansant courant l'un après l'autre, pillant des fleurs pour nous les entrejetter sur les coëffures &

& les perruques. Le vieux Marquis étoit le premier à faire des sauts & des gambades. En passant devant les Statues, je m'attendois à quelque réflexion conforme au sujet. Mais XII & XIII y jetterent à peine un coup d'œil & passerent sans dire un seul mot. XI dit d'un ton plaisant; la belle instruction pour des Vestales! Quelle modestie, reprit X, de croire qu'on puisse t'apprendre quelque chose. Le Marquis voulut hazarder quelque bouffonnerie libre : On lui répondit ; vous tairez-vous vieux libertin? En un mot, les Statues perdirent leur montre. Pour moi, qui me souvenois des sales discours que j'avois entendus dans le même lieu au premier souper, & de la morale austère du second, j'admirai cet honnête tempéramment dans nos quatre Nymphes.

On s'avança jusqu'à la piece de verdure, où la propreté & la fraicheur de l'herbe inviterent les Demoiselles à danser régulierement. On fit quelques pas de menuet qui se terminerent par un branle aux chansons. Ensuite, on s'assit par lassitude. Les Demoiselles choisirent pour

siége

ſiége le beau gazon qui étoit au pied du grouppe de ſtatues. Nous nous plaçàmes pèle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On propoſa des petits-jeux. Il y en eut de toutes les ſortes, & la plûpart fort ingénieux. Je me ſouviens que dans celui des comparaiſons, Mlle. X. que je n'aurois pas ſoupçonnée de juſteſſe d'eſprit, ſe tira d'affaire deux fois par des comparaiſons fort heureuſes. Sur la demande, à quoi comparez-vous ma penſée? Elle avoit dit, à un œuf. Le mariage étoit la penſée, il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de ſi ſemblable, dit-elle, avec ſa vivacité ordinaire, car ils ne ſont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande, ſon mot avoit été une baſſe de viole, & la penſée étoit un oreiller. La comparaiſon ne s'offroit à perſonne. Oh! Je les compare, dit-elle auſſitôt. Ils adouciſſent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux Proverbes, à l'Alphabet d'Amour, aux propos-Interrompus, au Petit-Bon-Homme vit-il, à la Bonne-Mere-Angotte, à Vendez-vous du ruban, au

Petit-Sifflet, enfin à tous les jeux proposés, car il n'y a perſonne qui n'ait le ſien à propoſer dans ces occaſions. Les gages furent tirés, & ce badinage ſe ſoutint avec un agrément infini juſqu'à l'heure du ſouper, Le Maître d'Hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit ſervi, tout le monde ſe plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domeſtique, qui avoit élevé le Chevalier. Les Demoiſelles trouverent plaiſant de lui faire rompre la gravité de ſa marche, pour le punir du contretems. Elles commencerent à lui jetter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un foüet de leur mouchoir ; & les Hommes ſe mettant de la partie, Monſieur le Maître prit la fuite à toutes jambes, & fut pourſuivi par l'orage juſqu'au bâtiment. La Troupe folâtre y arriva fort en déſordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appetit ne manquoit pas plus que la gaieté. On ſe mit à table de fort bon cœur, à la vûe d'un ſervice qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'obſervai qu'en ſe plaçant, les acteurs,

ſans

ſans être plus ſérieux, prirent pendant quelque tems un air plus meſuré. Les Demoiſelles ſe traiterent civilement de Madame. Cette qualité m'aiant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voiſin, qui m'apprit que c'étoit leur uſage lorſqu'elles veulent ſe marquer de la conſidération; ſoit parce que la plûpart ont déja l'avantage d'être meres, ſoit parce qu'elles peuvent le devenir. De même; elles ont l'habitude, en parlant des jeunes gens de la Cour ou de la Ville, de ne pas joindre à leur nom Monſieur, ni d'autres titres. C'eſt familierement Eraſte & Damon: ce qui paroit encore fondé ſur une ſorte de droit, parce qu'ils ont été leurs Amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent auſſi quelquefois de nommer Madame, en ſe contentant du la, qui eſt le ſtile ſimple, comme la Beliſe, la Dorimene; je ne pûs découvrir quelle eſt la ſource de cet uſage.

A meſure que l'appetit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badi-

badinage & les diſcours agréables. Je ne puis donner une juſte idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonſtances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un ſimple récit, c'eſt-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit ne ſçauroit être inſipide. Ce qui plaît ſi long-tems ne peut être groſſier & ridicule. Ce qui amuſe l'eſprit & les ſens juſqu'à faire oublier tout autre ſoin, mérite aſſûrement le nom de plaiſir. Je n'en connoiſſois point encore de cette nature, où ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs on pût tirer parti entre les deux ſexes, de tout ce qu'ils peuvent emploier mutuellement pour ſe plaire. La vertu n'eſt pas de ſi bonne compoſition dans une honnête femme; mais le vice groſſier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête ſi vive, au milieu de la bonne chere & du vin, il n'échappa point un mot ni un geſte dont la bienſéance pût être bleſſée. A la vérité, les équivoques, les alluſions badines, les contes naifs ou plaiſans, les avantures d'Amour & les intrigues de Théâ-

tre,

tre, le ridicule des airs & des manieres, furent des sujets fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalousie pour le mérite, de ressentiment même pour certaines préférences, sur lesquelles j'aurois crû plus de sensibilité aux Demoiselles de cet ordre. Il sembloit qu'à force de voir & d'entendre elles eussent reconnu les justes bornes où elles devoient se renfermer, & qu'elles fussent accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois crû capables de les diviser entr'elles, je remarquai que chacune se rendoit à peu près justice & la rendoit aux autres ; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis ; que sachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes se gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice des Amans ; & que les plus sottes aiant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence presente n'étoit pas pour les autres une raison de jalousie, parce qu'elles avoient toujours l'espérance de plaire à leur tour, & souvent à ceux mêmes qui

les

les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non seulement des façons & des usages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écarterent pas un moment ; & dans la satisfaction qu'elles me causoient, je repetai plus d'une fois à l'oreille du Marquis : Elles sont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui se glissât dans notre assemblée, car un plaisir étoit toujours prêt à suivre l'autre. Le chant succeda aux propos de table. Mes Demoiselles X & XI nous amuserent longtems par une abondance de jolies chansons. Après s'être fait entendre successivement, elles nous donnerent des Duo, avec autant de justesse & de précision qu'à l'Opera. Les couplets vinrent ensuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux Demoiselles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des Rondes & des Chorus qui nous conduisirent fort avant dans la nuit. Le Chevalier, qui vouloit faire sa cour à toutes nos Belles, avoit proposé de danser en sortant de table, pour

fai-

faire briller le talent de Mademoiselle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la premiere à souhaiter d'en passer le reste au jardin. Abandonner un plaisir tel que la danse, après avoir passé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des amusemens de reste. On fit quelques tours d'allées, qui aboutirent à retourner sur ce délicieux gazon, où nous avions passé deux heures avant le souper. Le Marquis avoit ses vûes en nous y conduisant. Il étoit pour les histoires nocturnes, c'est-à-dire pour les petits récits entre clair & sombre, tels qu'il nous en avoit procuré à notre seconde fête. Il en fit la proposition aux Demoiselles, qui ne marquerent point d'éloignement pour cette nouvelle scène. On s'assit, & Mademoiselle X. commença sans se faire presser.

Ma vie, nous dit-elle plaisamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de Théatre : mais j'ai eu dans mes chaînes un Héros dont je veux vous ranconter une singuliere avanture. Il avoit entendu parler de moi jusqu'au fond du Nord, car où n'ai-

je

je pas porté la gloire de mes fers? Ayant été dangéreusement blessé dans une Bataille, il prit le prétexte de quelques douleurs qu'il ressentoit après sa guérison, pour venir consulter les Chirurgiens de Paris. Son premier motif étoit de me voir. Il me le protesta du moins à son arrivée, quoique la suite ait fait connoître qu'il avoit besoin de secours pour sa blessure. Je ne fus point insensible à l'empressement qu'il marqua pour me plaire. Mais j'étois liée avec un autre amant qui n'étoit pas moins passionné pour moi, & que je ne voulois pas perdre. Il étoit question d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fut pas difficile de sçavoir à quels Chirurgiens mon Etranger s'étoit adressé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vûes sur moi, & je leur demandai si l'état de sa santé lui permettoit de penser à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne se l'imaginoit, rien ne pouvoit être si dangéreux pour sa vie. Cette réponse favorisoit mon dessein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre service, & d'obliger tout

à la fois deux honnêtes gens ; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté, en me donnant un certificat formel de leur décision, & de l'autre en persuadant la même chose à l'Etranger. Ils y consentirent. Je partis fort contente de ma visite. Dès le même jour, j'expliquai à mon amant l'occasion qui se présentoit pour moi d'obtenir des avantages considérables, & je lui montrai le certificat qui devoit le rassûrer. Aux doutes & au chagrin qu'il me temoigna, je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui offrois-je pas une preuve de tendresse & de fidélité ? N'aurois-je pas pû le tromper par des artifices, ou le quitter sans ménagement ? S'il ne fut pas persuadé de ma bonne foi, il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorsque je fus assûré de lui, je tournai mes batteries vers l'Etranger. Je lui dis que ne voulant point avoir sa mort à me reprocher, il étoit impossible que j'eusse pour lui toutes les complaisances qu'il désiroit ; mais que j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens, du goût pour ses bienfaits, & que s'il étoit disposé à remplir ses offres, je serois fort assidue à la

voir & fort attentive à lui plaire. L'ordonnance des Chirurgiens, qui se joignit à mes réprefentations, le fit entrer dans toutes mes vûes. Il se crut trop heureux qu'une fille de ma sorte voulût passer le jour près de lui dans l'oisiveté, pour une grosse somme néanmoins qu'il convint de me donner tous les mois. Je me trouvai la plus heureuse créature du monde; riche par les libéralités de deux Amans, & tranquille, parce que je n'avois presque rien à me reprocher. L'Amant du jour m'envoyoit prendre le matin dans son carosse, pour me traiter délicieusement jusqu'au soir; & l'autre étoit le soir à m'attendre chez moi, pour m'accabler de caresses jusqu'au lendemain. Cette agréable vie dura six semaines. Je ne m'en serois jamais lassée. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, & si la prudence y contribue beaucoup. Dans le tems que je croyois ma fortune établie, un maudit Laquais . . . Jusqu'ici le récit de Mademoiselle X. avoit été fort sérieux : mais voilà l'envie de rire qui la prend, avec ces grands éclats que ceux qui l'ont connue, peuvent se répresenter. Nous la re-

gardâmes avec ſurpriſe : toutes nos inſtances pour lui faire continuer ſon hiſtoire, ne pûrent arrêter ce tranſport. Comme elle ſe tenoit les côtes, en recommençant toujours, nous nous mîmes à rire auſſi pour la contrefaire. Cette voïe nous réuſſit. Ah ! le maudit Laquais, repritelle. Auſſi étoit-il Moſcovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent gueres la galanterie. En me reconduiſant le ſoir juſqu'à la porte de ma chambre, avec un zéle que je ne lui demandois pas, il apperçut ſans doute mon Amant, qui m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes ſe paſſent. On frappe à ma porte. C'étoit l'Etranger. Làdeſſus les ris de Mademoiſelle X. recommencerent, juſqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être ſérieux. Je ne trouve là rien de ſi riſible, lui dit gravement le Marquis. Rien n'y ſervit. Il fallut encore laiſſer paſſer cet accès. Ah ! s'écria-t'elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes ſouvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une ſi plaiſante ſcêne. Il étoit comme l'autre en robe & en bonnet de nuit, couvert de ſes emplâtres & de ſes cataplaſ-

plaſmés. Jugez quel fut mon embaras au milieu de deux hommes qui étoient ſi peu contens de ſe rencontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en empêcher. Effectivement les éclats recommencerent. Enfin, après avoir ri jusqu'aux larmes, elle nous promit d'achever ſérieuſement. Je pris néanmoins mon parti, reprit-elle, qui fut de lui demander ce qu'il ſouhaitoit de moi ſi tard. Il me reprocha ce qu'il lui plut de nommer aſſez groſſierement ma friponnerie. Ce ton me piqua, mais ſans me faire oublier qu'à la rigueur il y avoit peut-être quelque choſe de choquant pour lui dans ma conduite. Je tâchai de faire tourner l'avanture en plaiſanterie. Cette affaire, lui répondis-je gaiement, peut être jugée de deux manieres ; ou par l'exemple ou par le droit. De ces deux methodes, ſi nous prenons la premiere, voila un galant homme, continuai-je en lui montrant mon Amant, qui ſe contente de me voir environ douze heures ſur les vingt quatre, & qui s'en accommode fort bien, quoiqu'il ne ſoit pas moins exact que vous à payer. En France, l'exemple eſt une ré-

gle.

gle. Cependant, ajoutai-je, si vous ne vous tenez pas à nos usages, & que vous imaginant m'avoir seul depuis six semaines, vous ayez prétendu me payer chaque jour pour les vingt quatre heures, la difficulté n'est pas plus grande ; il ne s'agit que de vous rendre la moitié de la somme. Cette plaisanterie, pendant laquelle il eut le tems de faire ses réflexions, ou peut-être la fermeté de mon Amant qui ne paroissoit pas fort ému de l'avanture, lui fit prendre le parti de se retirer sans me répondre. J'attendis impatiemment le lendemain, dans le doute si je verrois arriver son carosse. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que se rendant justice, il reconnoissoit qu'à son âge & dans sa situation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui sacrifiât ses plaisirs ; qu'il me remercioit d'une complaisance qui s'étoit soutenue trop long-tems, & qu'il m'envoyoit les dernieres marques de sa reconnoissance. Je trouvai de la noblesse dans ce procedé. J'aurois été capable de lui renvoyer ses

cent louis si j'eusse été plus piquée. Mais je suis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit causé, & je lui fis le plaisir d'accepter son argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraisemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiselle XI. avoit eu le tems de préparer le sien. Ce fut apparemment ce qui le rendit si court.

J'ai eu des Amans, nous dit-elle; eh! qui n'en a pas? Mais, ce qui peut vous surprendre à la premiere vûe, j'en ai eu quarante, de bon compte; car j'ai toujours eu soin d'en tenir un état fort éxact. Si vous demandez comment cela arrive, on seroit embarassée soimême à vous le dire. L'un déplait. L'autre vous quitte. C'est un Petit-Maître qui n'est capable d'attachement que pour quinze jours, un Officier qui n'a que six semaines à passer à Paris, un Homme de Robe, ou d'Eglise, qui craint le scandale au bout de trois mois. On n'est pas maîtresse de la constance d'autrui. Mais je vous proteste, foi d'honnête fille, que je n'ai jamais eu

eu deux intrigues à la fois. Ainsi toutes mes infidélités sont sur le compte des hommes. Il y a quelques années qu'un fort honnête Financier prit un goût très vif pour ma figure. J'étois libre, je ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure, lorsque le hazard le fit tomber dans mon cabinet sur un écrit intitulé, liste de mes Amans. Ils y étoient tous, noms & titres, avec la datte de l'engagement & de la séparation. Je m'apperçus de l'effet que cette découverte produisoit sur lui. Un poison froid ne l'auroit pas glacé plus subitement. Mon foible n'est pas de me déconcerter. D'ailleurs c'étoit un homme raisonnable. Aussi le pris-je par la raison. Connoissez-vous, lui dis-je, quelque femme qui soit mariée depuis dix ans? Oui, me répondit-il. Je la suppose aimable, repris-je; croiez-vous que si elle devenoit veuve, vous eussiez du dégoût pour elle par la raison qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre? Non, me dit-il; celle que je connois est une femme sage, & son mari est un honnête homme. Eh bien, repliquai-je, il y a dix ans que je suis dans la galanterie; le

nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme si sage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon Financier fut si frappé de ce raisonnement qu'il entra aussitôt dans mes chaines.

On tomba d'accord avec Mlle XI. que pour les sens il y a peu de différence entre une femme qui a passé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu successivement quarante dans le même espace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le désordre du cœur dans cette multitude d'engagemens? Bon, répondit-elle; c'est ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi se forme le mérite d'une femme, si ce n'est de l'agrément de l'esprit & des manieres; & qu'est-ce qui le donne, si ce n'est l'expérience, qui ne s'acquiert après-tout, que par l'exercice & la varieté? Vôtre chaste veuve n'a qu'une façon de plaire, qui étoit le goût de Monsieur son mari. Nous en avons mille. Es-

saiez-

ſaiez-en trois mois, & payez bien ; vous verrez qu'une fille de l'Opera eſt un tréſor.

Quoique perſonne ne s'offrit pour cet eſſai, nous reconnûmes tous de bonne foi que l'éloge étoit juſte, & qu'il n'y avoit rien de ſi ſéduiſant qu'elle & toutes ſes compagnes. Moi-même, qui n'en jugeois pas ſur les mêmes principes que l'aſſemblée, je ceſſai de m'étonner qu'elles fiſſent des impreſſions ſi fortes ſur une infinité d'hommes qui ne cherchent que de la diſſipation & de l'amuſement. Pour les petits ſoupers du moins & les Parties libres de plaiſirs, je les mis fort au deſſus de tout ce que j'avois vû dans le même lieu.

Mademoiſelle XII. fut un peu moins promte à commencer ſon récit. Pour parler d'elle-même, elle auroit voulu s'être préparée plus long-tems ; & je vis fort bien qu'elle penſoit moins à nous amuſer, qu'à nous donner une haute idée du pouvoir de ſes charmes. Cependant elle nous fit cette hiſtoire. Vous ne ſçau-

riez croire, nous dit-elle, combien mon dernier engagement m'a causé d'embaras. J'etois sollicitée par deux hommes, entre lesquels j'ai été très long-tems à me déterminer ; le D. de . . . & Z . . . à qui j'ai enfin donné la préference. Ce n'est pas que je ne sçache mettre de la distinction entre un homme de qualité & un homme d'affaires. Il est bien doux, Messieurs, d'entendre demander qui l'on est, aux spectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de soi, c'est la Maîtresse de M. le D. de . . . ; il en est fou, il se ruine pour elle. Cela procure une certaine considération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Est-on chez soi ? On est respectée de son Hôtesse & des domestiques. Mais comme je quitte peu ma maison, & que j'ai l'humeur douce, je ne me soucie point de ce qu'on pense dehors, & je n'ai pas besoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. Dailleurs je considerois que les Seigneurs sont incommodes par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoisse un attachement. Ils amenent leurs amis à souper. Ils s'enyvrent. Ils perdent

le

le respect. Et vous êtes traitée dans ces occasions comme une fille. Enfin j'étois déja portée à préferer Z . . . qui est un homme fort riche, ennemi du faste, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raisons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D . . ., qui se désperoit de mon incertitude, me proposa cinquante loüis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'estime pour moi. Eh! fi, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante loüis ce soir, & vous me quitteriez. Ne serois-je pas demain la plus malheureuse fille du monde? Il voulut réparer cette grossiereté. Il m'offrit de m'assûrer une forte pension pour quatre ans, avec promesse de la faire durer toute ma vie, si nous étions contens l'un de l'autre. Peut-être parloit-il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je soutiens mon état avec honneur. Je suis fille à sentimens. Il arriva, deux jours après, un incident fort comique, qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D . . . sa femme ayant appris qu'il étoit con-

continuellement chez moi, s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé, elle s'efforce d'arrêter ses dépenses. N'importe quel motif. Je me laissai conduire à l'Etoile avec une de mes compagnes, par deux amis du D . . qui venoient souvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems, sans appercevoir deux Dames, qui avoient leur carosse dans l'allée d'en haut, & qui s'approcherent de nous à pied. Elles me considererent avec attention. Nos guides les aiant saluées avec un sourire, je commençai à prendre quelque défiance. Mes soupçons se confirmerent, lorsqu'aiant jetté les yeux vers l'allée d'en haut, je reconnus un carosse de D . . . & la livrée de D . . . . Mais on ne prétendoit pas me laisser dans le doute. En prétant l'oreille, j'entendis Me la D . . . qui disoit tout bas à l'autre Dame ; il faut convenir que cette créature est fort bien. Je ne l'aurois pas crue si belle. Voila de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t-elle assez haut pour être entendue, j'aurai soin

de

de la faire avertir que si elle le reçoit plus long-tems, elle sera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuse. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, Madame, ce n'est pas ma faute si je suis plus belle que vous; & pour une grande Dame, c'est fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez le bien vôtre Monsieur le D... On ne pense pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuse de faire mourir les D. de jalousie. Elle passa, d'un air dédaigneux, sans marquer d'attention pour ma réponse. Dans la satisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laissai pas de sentir un mortel dépit, qui alla jusqu'à me faire pleurer. Je m'obstinai à vouloir retourner sur le champ à la Ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénetrois à merveille la piece qu'ils m'avoient jouée; mais que ce seroit la derniere, & pour le D. & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, sans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z...,

avec qui j'ai vêcu depuis fort tranquilement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer trop. Cependant je ne le hais pas, & je ne trouve pas même sa jalousie importune. J'ai la complaisance de ne voir que lui. C'est la premiere fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de son absence pour souper avec ces Messieurs, dont la plûpart sont mes anciens amis ; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des sermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, sans être tentée de les rompre.

Le récit de Mlle XII m'avoit attaché. Je ne le pris du coté qu'elle s'imaginoit, c'est-à-dire, comme une peinture assez burlesque de l'effet de sa beauté, & de l'amour du D . . . Mais j'avois été frappé de son langage, de ses principes, & de tout ce qui n'avoit servi qu'à faire rire les autres. Je me rappellai ce que le Marquis m'avoit promis, sur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers soupers ; une troisiéme partie, qui n'auroit rien de semblable aux deux premieres. Je la trouvois en ef-

effet dans les agrémens singuliers des deux Demoiselles de l'Opera ; mais plus encore dans le caractère de Mademoiselle XII. qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois crû impossible, entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, sans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroissoit même attachée jusqu'au scrupule. Comme je n'ignorois pas que Paris est rempli de cet ordre de Demoïselles, dont j'apprenois pour la premiere fois les usages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles font les délices d'une infinité de gens, qui emploient le superflu de leurs richesses à les entretenir, je regardai ce goût comme une espece de luxe inconnue à nos ancêtres ; mais je compris aussi qu'à la réserve de la Religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec lesquels il ne pût s'accorder. Je sentois du moins qu'il tient un rang distingué entre les plaisirs ; & qu'en supposant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenue dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air

air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non seulement qui choquât la bienséance des mœurs, mais qui ne le rendît infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette pensée, on avoit engagé Mlle XIII à faire son récit. Je suis une plaisante fille, nous dit-elle, d'un ton charmant; je n'ai jamais pû joindre quatre phrases ensemble. Mon talent est pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute jusqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me souviens qu'il y a trente ans . . . La folle! interrompit le Chevalier; elle n'en a pas dix-huit. Ne voilà-t'il pas? reprit-elle. On oublie qu'il faut m'écouter jusqu'au bout. Mais vous serez cause que je vais m'observer davantage. C'est de ma mere que je parle. Il y a trente ans, & je m'en souviens, parce qu'elle ne cesse pas de me le répeter, que s'étant mariée dans une Province éloignée, elle écrivit à son frère qui étoit Valet de Chambre d'un jeune Seigneur à Paris, qu'elle avoit

eu un rêve fort extraordinaire. Oh! des rêves, j'en ai quelquefois aussi de fort bizarres. Mais je parle de celui de ma mere. Elle avoit donc rêvé, quoiqu'elle n'eùt point encore d'enfans, qu'elle se trouvoit mere d'une fille extrêmement jolie, qui faisoit la fortune de toute sa famille. Son frère, que je puis nommer hardiment mon oncle, car il est revêtu aujourd'hui d'une bonne charge, lui répondit qu'il ne falloit pas négliger les avis du Ciel; que s'il lui venoit une fille, il falloit l'élever avec beaucoup de soin, & l'envoyer toute jeune à Paris; qu'il acheveroit de le faire instruire, & que suivant ses talens, il la pousseroit dans le monde, pour accomplir la prédiction. Il se passa douze années entieres, sans qu'elle eût d'enfant. On avoit perdu confiance à l'oracle. Enfin, je vins au monde dans la treiziéme. La rare piece! & de combien d'efforts la nature n'a t'elle pas eû besoin pour ce chef-d'œuvre? Toutes les espérances renaissent. On me trouve jolie, c'est-à-dire chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'éleve fort bien, pour des gens de nôtre

tre état. Lorſque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma mere de verifier ſon ancien ſonge. Elle écrit à mon oncle, qui ſervoit encore le même maître. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque choſe, avec bien de petits agrémens dont il ſeroit ſurpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver à Paris le ſixiéme jour ; que c'étoit ſur lui déſormais qu'elle ſe repoſoit de mon éducation & de ma fortune ; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentiſſage, & ne pas manquer ſur tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la poſte, eſt portée à mon oncle, qui ſe trouve abſent par hazard, &, juſqu'à ſon retour, prend place ſur une table, dans une des antichambres de l'Hôtel. Le Maître avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans ; mais le goût du plaiſir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir. Il la trouve ſi intéreſſante, que l'ayant ſerrée fort ſoigneuſement, il attend ſon Valet de Chambre, avec un plan tout dreſſé pour l'éloig-

ner. Il lui ordonne de prendre sur le champ le meilleur cheval de son écurie, & de se rendre à Versailles sans perdre un moment. C'étoit pour une affaire si pressante, qu'elle ne pouvoit souffrir le moindre délai. Il lui donne une lettre de sa main pour un Seigneur de la Cour, qui devoit lui expliquer d'autres ordres. Mon oncle part, charmé de la confiance de son Maître. La lettre dont il étoit chargé contenoit une priere, à celui dont elle portoit l'adresse, de faire enfermer le Messager pour quatre jours, sous une clef des plus sûres. En effet, mon oncle est conduit, sous divers prétextes, dans une chambre à l'écart, où l'on attend qu'il soit entré, pour lui déclarer que par des raisons mystérieuses, qui ne doivent pas l'allarmer, il aura le tems de dormir pendant quatre jours. Il n'en restoit que deux jusqu'à l'arrivée du coche. Le Maître les employe à faire meubler proprement une petite chambre, dans une rue écartée. Il y met une servante, à qui il promet une jolie maîtresse. Ensuite prenant un habit convenable à son dessein, il vient tranquilement me recevoir au coche. Il de-

mande ſa niece. Je me jette à ſon col. Eh ! bon jour mon cher Oncle. Je l'embraſſe pour mon Pere, pour ma mere & pour moi. Il me fait entrer dans un fiacre, où il me rend mes embraſſemens à ſon aiſe. Nous arrivons au logement qui m'attendoit. Il me promet de m'y rendre heureuſe comme une petite Reine. Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuſe de voir une ſervante ſous mes ordres. Enfin, il m'aſſûre que Paris eſt un lieu dangereux, où il ne peut me laiſſer ſeule pendant la nuit, expoſée aux eſprits & aux voleurs. Ainſi je trouve, ſans y penſer, un amant fort tendre dans mon oncle. Vous me demanderez ſi j'y fus abſolument trompée, ou ſi j'étois déja capable d'être entraînée par le plaiſir. Non; je ſuis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vûe de mille jolis colifichets, & l'eſpérance d'une vie heureuſe, m'aveuglérent. Cependant mon oncle revint deux jours après. Je ne ſçais de quelles précautions ſon Maître eut beſoin pour lui apprendre ſon artifice. Il le fit conſentir à ſe taire,

&

& le prix de cette complaisance fut une bonne Direction qu'il obtint pour lui dans les Fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma mere à qui je marquai ma fortune & celle de mon oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon pere, & se hâta de recueillir tout ce qu'elle possedoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vêcu dans cet état, près de quatre ans & demi, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de mon amant. Il m'a laissé une pension viagere de douze cens livres, qui auroit suffi pour me conduire à quelque chose, si mon oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son Maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma mere, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'homme de Robbe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche. Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté, dont je n'abuse jamais. Miseri-

corde ! s'écria Mlle XIII en s'interrompant. Je crains d'avoir ici diſtilé l'ennui & le ſommeil. Et je ſens moi-même, à la fin de mon hiſtoire, une langueur qui me fait bailler.

Nous l'aſſurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amuſés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occaſion. La maniere dont elle étoit entrée dans la route du plaiſir, m'avoit ſervi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui ſont réduites au même ſort, & dont la multitude doit cauſer de l'étonnement. On demande quelle eſt la ſource d'une dépravation ſi commune, dans un ſexe, dont le partage naturel ſemble être la pudeur & la modeſtie. Il eſt certain qu'elle vient moins de leur incontinence, que de celle des hommes. Auſſi en ſont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuſes, & ſans doute les moins coupables, ſont celles qui ſe tenant au premier dégré de leur chûte, regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne ſont pas bien loin au deſſous d'elles.

Dans

Dans cette ſituation, la débauche groſſiere les révolte encore, où quelques reſtes de ſentimens échappés au naufrage de leur vertu, produiſent le goût de la bienſéance, ſans affectation & ſans auſterité; ſi elles joignent de l'eſprit & de la politeſſe aux agrémens naturels qui ont cauſé leur perte, elles forment ce troiſiéme ordre, cette claſſe ſinguliere, où l'on trouve preſqu'autant de décence que de liberté dans les plaiſirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumiere nous fut moins incommode que ſa fraîcheur. Les Demoiſelles, en ſe diſpoſant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les Roſſignols, qui ſe faiſoient entendre ſur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choſes ſur la naiſſance du ſoleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raiſon; quel perſiflage! s'écria Mlle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois entendu pluſieurs fois, ſans en avoir pû deviner le ſens. Je le demandai

au vieux Marquis. Ma foi, me dit-il, je l'emploie comme un autre, sans l'entendre mieux que vous. Mais je crois qu'à le bien prendre, c'est ce que nous faisons à présent & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à Mlle XI, qui vient de s'en servir. Elle nous protesta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occasions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent personnes à qui j'ai fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions se soient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de Grammaire à mon histoire, ne sera ni longue ni recherchée. Le persiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la suite, est l'art de railler agréablement un sot par des raisonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre sens. Mais nos Demoiselles ne se croyoient pas si obligées de sçavoir ce qu'elles disoient, que de le dire avec beaucoup de grace & d'enjouement. Elles nous firent terminer la Fête par une danse génerale, pour nous marquer

quer qu'elles ne se rendoient point au sommeil ; & se dérobant comme des éclairs, elles se jetterent dans les voitures qui devoient les reconduire.

. . . .

Comme je n'avois point entendu parler de Present; & que je supposois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au Marquis si je n'avois pas dû leur donner aussi quelques louis d'or. Justice ! s'écria-t'il. Eh ! de quel barbare climat sortez-vous ? Vous auriez joué à vous faire dévisager. Apprenez qu'à l'Opera on ne connoît point l'interêt sordide. On est volontiers d'une partie de souper. Si l'on se croit capable d'y donner du plaisir, on vient aussi pour en prendre. Enfin l'on se croit compagnie. Je ne dis point, ajoûta-t'il, que si vous avez trouvé les Demoiselles assez aimables pour vous faire souhaiter de les revoir, vous ne puissiez leur offrir quelque jour, une tabatiere de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grace d'accepter. Mais vous aurez soin que le present soit du meilleur goût, & qu'il soit offert avec quelqu'assai-

ſaiſonnement de fine galanterie. Je ne vous conſeille pas même d'y manquer, ſi vous voulez paroître quelquefois avec un peu de conſideration dans les couliſſes. Bonne inſtruction, lui dis-je. Je ne me laſſe pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit Peuple ſi aimable. Cette Partie, que j'ai trouvée charmante, ne ſera point apparemment la derniere. Je vous ferai ma cour, pour être chaque mois d'un ou deux de ces délicieux ſoupers, comme je vais une ou deux fois la ſemaine à l'Opera.

Après les douces fatigues d'une ſi belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuiſement de pluſieurs veilles. Mais je n'eus rien de ſi preſſant le troiſiéme jour, que de retourner chez M. & Mde de B. Les reproches du mari, pour une abſence qui lui avoit paru trop longue, me perſuaderent enfin qu'il trouvoit une ſatisfaction ſincere à me voir. Je ne pus être aſſûré de même, des véritables ſentimens de Mde de B. La politeſſe & la douceur étoient trop inſéparables de ſon caractère pour me laiſſer voir d'au-

d'autres apparences ; mais une ſevere modeſtie ſembloit faire la garde autour d'elle, & veiller ſur toutes ſes actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, ſi l'air aiſé qui accompagnoit ſes moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroiſſoit me ſouffrir, ne m'euſſent perſuadé que cette retenue lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma viſite. M. de B. me propoſa familierement de demeurer à ſouper près de ſon lit avec ſa femme. Elle prévint ma réponſe. Ne gênez pas M. le Comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ſes parties faites, & qu'il puiſſe trouver de l'amuſement à ſouper ſeul avec nous ? Je lui répondis, ſans affectation, qu'il y avoit ſans doute vingt ſoupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B . . , ſi elle avoit la bonté d'y conſentir. Je demeurai. Tous les plaiſirs du monde n'approchent point de cet agréable ſouper. Je mangeai peu, quoique nous fuſſions fort bien ſervis. Mais je trouvai dans les charmes de Madame de B . ., une nourriture

riture délicieuse pour tous mes sens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table assez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections ! Quels trésors de beauté, d'esprit & de graces ! Je sens bien que dans l'admiration que m'inspiroit une si belle perspective, il entroit déja de vives étincelles du feu qui s'allumoit secrettement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'observer, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la justice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de distinguer la nature de mes sentimens.

Je me retirai si plein d'elle, que les raisons qui m'avoient déterminé à mettre quelque distance entre mes visites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le soir. Je repris le même chemin vers la même heure. Elle parut surprise de me voir. Mais ce fut l'impression d'un moment. Son mari témoignant toute la joie qu'il étoit capable de sentir dans sa situation, nous recommençames

un

un entretien dont il ne parut pas moins satisfait que moi. J'allois me retirer, lorſque me regardant avec un ſourire; n'y a-t'il pas d'indiſcretion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le ſuis pas, lui répondis-je, autrement qu'hier. Que ne demeurez-vous donc avec nous, reprit-il; du moins ſi vous ne vous laſſez pas de faire mauvaiſe chere, en triſte compagnie. Je n'oſai répondre, ſans avoir jetté un coup d'œil ſur Madame de B.. Elle baiſſa la vûe; mais je ne remarquai rien ſur ſon viſage de contraire à mes deſirs. Non, dis-je auſſitôt à ſon mari, je ne m'en laſſe point, & je lui donne aſſûrément un meilleur nom; je demeurerai volontiers. Mon caractère, ajoutai-je, ſe reſſent peu de mon âge. Il ne me porte point à la diſſipation. J'aime au contraire la maturité de l'eſprit, quand elle eſt jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il ſeroit fort heureux pour moi, répondit-il, que vous me cruſſiez ſeulement capable de vous reconnoître ces deux qualités, & de les eſtimer tout ce qu'elles valent en effet. J'en jugerai par le plaiſir que vous pren-

drez

drez à nous voir ; & du plaisir, par la constance de vos visites.

Je rapelle ici les invitations & les instances de M. de B . . pour justifier en quelque sorte l'assiduité avec laquelle je continuai de le voir & de souper même chez lui presque tous les jours. Je suis bien éloigné de prétendre que les sentimens qu'il avoit pris pour moi, fussent mon seul motif. Mais ils servirent longtems à me déguiser l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funestes par une trompeuse illusion ? Je ne dois jamais nommer l'amour sans frémir, parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes ; mais il m'a fait connoître aussi le bonheur par des impressions si charmantes, que j'ai peine à lui donner des noms trop durs, & que je ne prononcerai jamais le sien sans respect.

Ces visites, ces soupers, ausquels je me livrois avec si peu de ménagement, étoient un mortel poison dont je m'enyvrois. Ce ne fut point à l'excès du plaisir que je m'en apperçûs ; je m'en étois

fait

ſait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ſes tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vûe de Madame de B . . , au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goûtois enſuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inſpiroit à table, de cette gayeté dont elle m'animoit, & de mille ſentimens délicieux qu'elle ſembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou d'un ſourire; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois goûté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeller ſans étonnement. Si je deſirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans ſa préſence. Il me ſembloit au contraire qu'elle devenoit comme le ſignal de mille ſombres idées qui s'élevoient dans mon eſprit, & d'autant de triſtes ſentimens qui ſe formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extréme de l'entendre, & preſque nul empreſſement à lui répondre. Si je la regardois, ce viſage que j'avois conſideré tant de fois avec un goût ſi vif d'admiration & de complaiſance, rendoit

mes

mes yeux immobiles, & les attachoit long-tems avec une langueur stupide, où je ne me surprenois pas moi-même sans confusion. Un coup d'œil, qu'elle jettoit sur moi, sembloit me faire sortir un moment de ma léthargie; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grace & de finesse à ses regards, ne tiroit de moi qu'un sourire lent, presqu'aussitôt fini que commencé; ou ne servoit qu'à me faire changer de posture pour la considerer d'une autre maniere, en retombant dans les mêmes méditations. Je souffrois, sans distinguer le siège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extréme étonnement de ne me trouver aucun sujet d'inquiétude. Il m'échappoit des soupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B.. qui s'apperçut du changement de mon humeur, me demandoit souvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque sujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faisoit pas les mêmes questions;

ſtions ; mais je croyois lire de l'embaras dans ſes yeux ; & quoiqu'elle me regardât peu, je remarquai qu'elle m'obſervoit quelquefois avec un air d'interêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuſes. Elles produiſoient dans tous mes ſens une révolution, qui alloit ſouvent juſqu'à m'effraier. Un mot qu'elle m'adreſſoit me pénetroit juſqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle, ce qu'elle avoit touché, prenoit pour moi une force magique, qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves ſi claires pour me faire connoître la vérité de ma ſituation. Je n'étois pas arrivé à l'extremité du mal, ſans avoir ouvert mille fois les yeux ſur l'état de mes ſentimens. Mais défendu, comme je croyois l'être, par des principes dont la néceſſité ne m'étoit pas moins préſente, je me repoſois ſur eux de la conduite de mon cœur, & je ne voyois aucun riſque à ſuivre le plus doux de tous les penchans avec des vûes innocentes. J'ignorois les illuſions du plaiſir. D'un degré à l'autre la diſtance eſt

imperceptible ; d'ailleurs la pente eſt ſi douce, qu'on y gliſſe preſque néceſſairement. Cependant tous ces dégrés, qui compoſent une longue chaîne, changent de nature à meſure qu'elle s'étend ; & l'on eſt effrayé de toucher au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir ſur moi-même, & de me rendre mépriſable par quelqu'indiſcretion aux yeux de Madame de B. & de ſon mari, qui me firent rappeller toutes les forces de ma raiſon ; mais ſentant que le déſordre de mon cœur étoit contagieux pour ma ſanté, manquant d'appetit, ne connoiſſant plus le ſommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amuſemens, je me fis honte à moi-même d'une foibleſſe dont les effets étoient ſi dangereux. Je reduiſis toute la queſtion à ce raiſonnement : Il n'y a point de penchant ſi doux, d'illuſion ſi flateuſe, de charme ſi puiſſant, qu'il puiſſe me faire violer les droits de l'hoſpitalité & du mariage. C'eſt un devoir ſacré qui ne ſouffre

ſre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reſte que le plaiſir ſecret du ſentiment : mais je n'y trouve plus qu'un cruel ſupplice ; & le progrès naturel d'une ſi violente alteration, ne peut-être à préſent que la perte de ma ſanté & de ma raiſon. Plaiſir funeſte ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins Mr. & Me. de B. ſur le beſoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui ſe ſentoit déja de la force de mes réſolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement ; mais ne pouvant rien oppoſer à des raiſons de ſanté, il ſe réduiſit à faire des vœux pour mon rétabliſſement. Madame de B. de qui je pris auſſi congé avec un compliment civil, me fit une reponſe fort courte. Je ne la regardai point, pour être plus ſûr de moi, & j'ignorai ce que ſon viſage & ſes yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit ſon mari, en me voyant prêt à partir. Je ne ſçai

pas, lui répondis-je triſtement ; & je ſortis ſans avoir jetté un regard ſur Madame de B.

L'effort que je faiſois ſur moi-même devoit être bien violent, puiſqu'en traverſant l'Antichambre, je ſentis des larmes amères qui ſortoient de mes yeux. Je m'éloignai néanmoins avec la même conſtance, & j'allai me renfermer chez moi le reſte du jour. J'y paſſai la ſoirée dans un abbattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repouſſer comme un poiſon, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre téms. Il me fut aiſé de concevoir que je ne devois rien eſperer de la ſolitude; je reſolus de me livrer à la diſſipation.

Depuis trois ſemaines que j'étois poſſedé de ces tiranniques ſentimens, j'avois évité les amuſemens d'éclat. On m'avoit propoſé vingt petits ſoupers que j'avois refuſés. Les Maiſons tumultueuſes m'avoient encore inſpiré plus d'éloignement.

Com-

Comme l'heure où je me rendois chez M. de B. étoit le point sur lequel tous mes desirs se réunissoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reste du tems des occupations douces & tranquilles. La societé du Président, & quelques autres Maisons dont il m'avoit ouvert l'entrée, celle de la Marquise où je voyois regulierement M. de La . . . , un petit nombre de visites que je ne pouvois refuser à la bienséance, m'avoient suffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réflechissant sur ma situation, je la trouvai trop insuportable pour en attendre le remede du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

J'allai diner le jour suivant à l'Hôtel de . . . Maison célebre par la brillante & nombreuse Compagnie qui s'y rassembloit. J'y passai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'esprit d'observation, je sçavois par d'autres experiences que ces grandes Assemblées, où personne n'est dans son naturel, n'offrent rien

qui puisse attacher l'esprit ni le cœur; mais c'étoit cette raison même qui m'y conduisoit. Je voulois voir beaucoup de visages differens, des robbes, des parures nouvelles, des montres & des tabatieres de nouvelle mode, entendre des propos vagues ausquels on n'est point obligé de faire des reponses plus justes, me prêter au bruit, au faste, en un mot me remplir l'imagination de pompeuses bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je desirois; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du supplice en quittant une Compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer sans me causer de peine ni plaisir.

C'étoit l'heure de la Comedie. Je me flattai d'y trouver une autre sorte de varieté qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le Spectacle, l'Assemblée, la figure des Actrices, la liberté de courir du Theâtre aux Loges, à l'Amphiteâtre, à l'Orchestre, aux Foyers, m'avo-

voient quelquefois fort amusé. En mettant le pied sur le Theâtre, je trouve à l'entrée d'une Coulisse le vieux Marquis, qui lorgnoit attentivement les Balcons & les Loges. Je fus obligé de le saluer deux fois, pour le tirer de sa méditation. Enfin m'ayant reconnu; avez-vous vu cet enfant, me dit-il avec transport. Il parloit de Mlle B. cette jolie Maîtresse d'un homme de Robe, que nous avions eue à souper. Elle étoit fort brillante dans un Balcon. Il faut, reprit le Marquis, que nous l'enlevions ce soir à son Amant. Il est guéri de sa goute; le triomphe en sera plus glorieux.

Je l'écoutai, sans lui répondre, Il me pressa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient, je lui dis assez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaisir, qui ne l'abandonnoit pas un moment; & je m'assis, pour en prendre, s'il m'étoit possible, à la représentation d'une fort belle Piéce.

Pendant que je faisois mes efforts pour

y fixer mon attention, le Marquis, qui ne se rebutoit de rien, alla tenter Mademoiselle XIII. par ses offres. Elle m'avoit apperçu sur le Théatre. Son caprice lui avoit inspiré quelques sentimens pour moi dans nôtre premiere Partie. Elle accepta la proposition du souper à deux conditions; l'une que j'en serois; pour le plaisir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir: l'autre, que son Amant, qui devoit la venir prendre à la fin du Spectacle, en feroit aussi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que pour ses vûes d'ailleurs, elle souhaitoit que j'eusse avec lui quelque liaison. Le Marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il passa sur la répugnance qu'il avoit à mettre l'Amant de la Partie, & se hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois; que Mademoiselle XIII. me vouloit du bien, & lui en avoit dit assez de moi pour se faire entendre; qu'elle le destinoit sans doute pour la confidence; qu'il rendoit volontiers ce service à ses amis; qu'au fond elle méritoit bien que je fusse

un

un peu sensible à ses avances ; que sans chercher à sçavoir d'où venoit mon air sombre & chagrin, il vouloit absolument que je profitasse de l'occasion ; qu'il alloit faire chercher le Chevalier de * * * pour lui demander sa petite Maison, en lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à Mademoiselle XIII. que j'acceptois avidement le plaisir de souper avec elle.

Il prit ma froideur & mon silence pour un consentement. Son zéle le fit partir aussitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion sur son projèt me le fit mettre au nombre des amusemens dont je pouvois esperer de la dissipation. La belle inclination de Mademoiselle XIII. me parut un badinage ; mais je me souvenois que son humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remede à tenter pour ma tristesse. Je pris le moment de la saluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite Piéce son Amant se fit voir dans le Balcon. Le Marquis, qui le connoissoit, & qui avoit déja donné tous ses ordres pour le souper, voulut se faire un mérite de l'inviter luimême.

Nous le joignîmes. La Partie fut liée sans affectation.

M. de XXX. étoit un Maître des Requêtes, dont la figure & les manieres me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'esprit moins agréable. En arrivant à la petite maison, nous apprîmes que le Chevalier n'avoit pas voulu souffrir que le souper se fît en nôtre nom, & qu'ayant consenti d'en être avec quelques-uns de ses amis il avoit déja ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un personnage ridicule dans une Partie si riante. Les regards & les attentions de Mademoiselle XIII. aiderent plus que le discours du Marquis, à me persuader que je n'étois pas mal dans son esprit. Il eut soin, pendant la promenade, de prendre souvent le Maître des Requêtes à l'écart, pour me laisser plus de liberté auprès d'elle. La petite Coquette en profita mieux que moi. Elle me fit assez comprendre que je ne lui trouverois pas d'aversion pour mes soins. Je reçus ces ouver-

vertures avec plus de politesse que d'empressement.

En nous mettant à table, le Marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la Belle, & l'Amant à sa gauche. Il se fit pendant tout le souper un petit commerce de ses pieds avec les miens ; c'est-à-dire que me pressant sans cesse le pied, elle me mit dans l'embaras pour répondre à des déclarations si vives. Au fond, je n'y prenois pas assez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde, qu'elle me salissoit sans pitié. Je me gardois bien aussi de lui rendre ses agaceries, parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me dispenser de les payer quelquefois d'un sourire ; & c'étoit trop encore, puisqu'on prit cette réponse dans un autre sens que le mien. La séance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence, pour ne laisser rien échapper de l'amertume de mes sentimens.

Avant que de nous quitter, Mademoi-
selle

selle XIII. se procura l'occasion de me dire à l'oreille qu'elle avoit sçu ma demeure du Marquis, & que j'aurois le lendemain de ses nouvelles. Cette promesse me toucha si peu, que retombant aussi-tôt sur le perpetuel sujet de mes peines, je passai le reste de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la visite du Marquis; & son premier compliment fut de se féliciter lui-même sur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il ensuite, si j'étois d'un autre âge: elle est charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris jusqu'alors toute cette avanture pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me distraire; & j'allois répondre dans le même sens au Marquis, à qui je me serois bien gardé de confier mon triste secret: mais on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de Mademoiselle XIII. Lisez vous-même, dis-je au Marquis, & voyez si je veux avoir quelque chose de caché pour vous. Il se mit à lire... On m'écrivoit que si j'avois une partie des sentimens dont on aimoit à se flatter, je saurois un peu

de

de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le soir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à sa porte, un quart d'heure après minuit. L'Incommode n'y seroit plus, & la femme de chambre seroit à m'attendre. L'ai-je prévû? me dit le Marquis, en m'embrassant avec transport. Elle est à vous, sans qu'il vous en coute un sol. Vous voilà sûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme résolution que j'avois d'oublier Madame de B . . , pouvois-je me procurer une diversion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remede, parce qu'il n'étoit pas question du cœur, qui étoit la source de mes peines ; mais ne pouvois-je pas esperer de tromper du moins mes sens & mon imagination ? Je ne sçais à quoi cette esperance m'auroit porté, si je n'avois fait réflexion en même tems, que Mademoiselle XIII. étoit la Maîtresse d'un autre, & que son Amant étoit même un fort galant homme. Je

n'eus

n'eus pas beſoin de me conſulter deux fois. Il eſt fâcheux, dis-je au Marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injuſtice ; mais on ne me reprochera jamais d'avoir uſurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon ſcrupule. Quelle fantaiſie ? reprit-il. A peine connoiſſez-vous l'Amant ; & vous croyez lui devoir de tels ſacrifices ? Si j'avois plus de liaiſon avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puiſque je regarderois la ſéduction de ſa Maîtreſſe comme un crime des plus odieux. Mais il me ſuffit qu'il ait des droits ſur ſa fidelité par la dépenſe qu'il fait pour ſon entretien. Je trouve une femme bien mépriſable de manquer à ſon Amant, lorſqu'elle ſe fait payer pour être ſage ; mais j'ai plus de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la ſéduire, & qui cherche des plaiſirs de cette nature aux dépens d'autrui.

Le Marquis étonné de ce diſcours, me debita une Doctrine curieuſe ſur le fond du droit & ſur l'uſage. Pour le droit, me dit-il, je ſuis perſuadé qu'une femme

qui

qui est une fois sortie des regles austères du devoir, appartient à tout le genre humain. C'est le frein de l'unité rompu dans la Religion. Il importe peu que vous soyiez Calviniste ou Lutherien, si vous n'êtes pas Romain. Mais quand vous rejetteriez ce principe, continua t'il, pouvez-vous ignorer quel est l'usage établi? Le Greluchonage est-il un nom étranger pour vous? Les maîtresses les plus reglées n'ont elles pas un favori, qu'elles reçoivent secrettement, dans l'absence de celui qui les paye? L'un est pour le cœur, l'autre pour la fortune. Condamnerez-vous deux passions aussi naturelles que la tendresse & le désir de vivre à son aise? Une femme née pauvre & sensible seroit bien à plaindre, si elle étoit forcée d'acheter les richesses au prix de son bonheur. N'est-ce pas assez qu'elle y mette ses charmes: Enfin la mode, ajouta-t'il, est si claire sur ce point, que tout homme sensé qui se charge de l'entretien d'une maîtresse, fait son compte là-dessus. Je ne répondrai pas sérieusement, lui disje, à vôtre pitoyable apologie. Mais, avec toute la reconnoissance imaginable

pour

pour les offres de Mlle XIII', vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponse. „Je suis „pénetré de vôtre merite, & je connois „tout le prix de la faveur que vous m'of- „frez. Mais je sens que si j'étois attaché „à vous, rien ne seroit si affligeant pour „moi que de vous trouver infidéle. Per- „mettez que je n'expose point le galant „homme qui vous aime à des chagrins „qui me feroient mourir de douleur si j'é- „tois à sa place. Cette lettre partit aussi- tôt, malgré les oppositions du Marquis, qui trembloit, me disoit-il, pour le ri- dicule que j'allois me donner dans le mon- de. Rassûrez-vous, lui répondis-je ; je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne se pardonneroit pas de manquer d'honnêteté, dans les plaisirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu couté; car la pensée que j'avois eue d'accepter le rendez-vous de Mademoiselle XIII. étoit venue de mon trouble, plus que de mon pen-

penchant ; & lorſque je revins ſeul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des ſoulagemens pour le plus preſſant de tous les maux. Je continuai pendant pluſieurs jours de les chercher dans la diſſipation. Il n'y eut point de fêtes & d'aſſemblées de plaiſir où je ne me fiſſe préſenter. Spectacles, muſique, parties de campagne & de chaſſe. Je paſſai des journées entieres à prendre pour remede l'exercice des viſites, que j'avois été quelquefois ſurpris de voir choiſir à d'autres, comme une agréable occupation ; c'eſt-à-dire, que faiſant mettre mes chevaux dès le matin, je parcourois toutes les maiſons de ma connoiſſance, avec le deſſein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triſte amuſement des gens oiſifs, & ſans paſſions ou ſans goûts. J'en rapportois un double mal, en joignant à ma triſteſſe une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le ſoir avec ma langueur ordinaire, le hazard me fit paſſer dans la rue de Madame de B . . . & devant ſa maiſon. L'envie de m'ap-

procher de ce Temple m'avoit pris plusieurs fois, & j'avois toujours eu la force d'y résister. Mais je me crus autorisé par l'occasion à me traiter avec un peu plus d'indulgence. La nuit étoit obscure. Je fis arrêter mon carosse à l'extrêmité de la rue ; & donnant ordre à mes gens de m'attendre, je revins seul jusqu'à la porte de cette maison terrible, que je regardois comme la cause de tous mes tourmens. Hà ! l'air m'y parut enchanté, & ma respiration d'une douceur admirable. Le poison de l'amour malheureux n'est pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement, dont je ne pouvois me défendre, je crus sentir que mon sang circuloit avec plus de legereté, & que mon cœur battoit moins de tristesse que de joie. Je demeurai prés d'une heure dans cet oubli de mes peines, attaché par le charme d'une si douce émotion, autant que par mille images flatteuses qui se renouvelloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois passé toute la nuit; si l'inquiétude de mes gens ne les eût portés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaisir, goûtée avec tant
le tranquilité & d'innocence, me parut
une si précieuse faveur de l'amour, que
e me demandai pourquoi je n'avois pas
cherché plutôt une consolation si simple,
& ce qui m'empêchoit encore de m'en
procurer d'autres, dont ma raison, ni la
vertu de Madame de B . . . , ne fussent
pas plus blessées. Si j'avois vû cette aimable femme à l'Eglise, ne pouvois-je
pas l'y voir encore, l'admirer sans en être apperçue, la recommander au Ciel
comme son plus parfait ouvrage, enfin,
m'accorder une satisfaction qui n'offenseroit personne, & qui seroit même ignorée d'elle ? Je dormis d'un sommeil plus
paisible, après m'être endormi sur ces
idées. Je ne manquai pas le lendemain
d'aller à l'Eglise. Je l'y vis arriver, avec
la modestie, la douceur & la beauté, qui
composoient son cortége. On auroit remarqué mon trouble si l'on m'avoit observé. Cependant je gagnai sur moi de
ne pas sortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la considerois librement.
Mes sentimens devoient être bien soumis à
ma raison, puisqu'en cessant de la regar-

der, je ne me ſentois point embarraſſé à tourner les yeux vers l'Autel, pour y adreſſer mes vœux en ſa faveur. Elle ſortit. Je la ſuivis par de longs regards, qui firent paſſer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après ſon départ, je ne pus réſiſter à l'envie d'aller m'aſſeoir ſur ſa chaiſe. J'y demeurai plus d'un quart d'heure, & je n'aurois pas été plus glorieux & plus content ſur le premier Trône de l'univers. Le ſoir, je retournai dans le même lieu où j'avois paſſé la veille une heure ſi charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles conſolations.

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état ſi violent, Monſieur de B... m'avoit fait demander pluſieurs fois des nouvelles de ma ſanté. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette ſituation ſembloit confirmer mes réponſes. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin que non ſeulement je ſortois tous les jours, mais qu'à la réſerve d'une profonde mélancolie, on ne me

con-

connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de M. de B . . . ., en lui envoyant quelquefois aussi mon Valet de Chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions ; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on sçait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un Valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à Madame de B . . . Je voulois sçavoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé; mais elle laissoit à M. de B . . . le soin de la réponse. Il ne lui échapoit pas même un mot. C'étoit toujours M. de B . . . qui s'intéressoit beaucoup à ma santé, & qui me faisoit faire les complimens de Madame & les siens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuses ne changeoient rien à ma situation, je me réduisis aux sociétés, dont le Président m'avoit procuré la connoissance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de plusieurs personnes de mérite, dont les sentimens étoient aussi réglés que l'esprit, & les discours aussi agréables que les manieres, flatoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens, dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'est d'après un si beau modéle qu'on régarde Paris comme la Ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maison, où la société me paroissoit établie sur les mêmes principes. Je ne faisois pas toutes ces découvertes par mes yeux ; car, avec la multitude de connoissances que j'avois déja, je ne cherchois pas à les augmenter; mais je réglois mon estime pour les nouvelles sociétés dont j'apprenois les noms, sur celle des honnêtes gens que je fréquentois;

tois; & je ne craignois pas d'être trompé sur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'estimois aux mêmes titres. Ainsi, malgré la corruption qui regne en public, je m'accoutumai à distinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maisons d'élite, qui sont le véritable ornement de cette grande Ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire sembloit interesser tout le monde à mon amusement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compassion; mais loin de m'ouvrir sur la cause de ma tristesse, la même raison qui m'avoit fait abandonner M. de B. & sa femme, me portoit à la cacher soigneusement. J'aurois apprehendé de me déshonorer par l'aveu d'une passion que je me croiois obligé de combattre; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ses sentimens, je craignois que les moindres explications ne pussent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de Madame de B. C'étoit la

ſeule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à Mr de La . . , pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réſervé. Dans le chagrin de me voir ſi triſte, il me preſſoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir pour lui autant de confiance que je devois lui croire de zéle à me ſervir. La Marquiſe ſa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faiſoit les mêmes inſtances; je ne me défendois que par des ſoupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur ſurpriſe.

Il s'étoit paſſé près de trois ſemaines, pendant leſquelles ma plus puiſſante conſolation avoit été de voir quelquefois Madame de B. à l'Egliſe, & de paſſer tous les ſoirs quelques momens à ſa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma ſanté ne me permît de le voir, puiſqu'elle me permettoit ſi ſouvent de ſortir, & qui avoit trop étudié mon caractère pour ſe défier du fond d'amitié que j'avois pour lui, réſolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la ſienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui conte-

tenoit des reproches & des invitations. Mais, ce qui me causa un extrême étonnement, je reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de Madame de B. Il me disoit en finissant, que pour donner plus de force à sa priere, il vouloit que sa femme y joignit la sienne.

Rien n'étoit si simple que cette priere de Madame de B. Elle me marquoit que si j'étois capable d'un peu de reconnoissance pour mes amis, je ne devois pas laisser plus long-tems son mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi ! m'écriai-je : ah si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Helas ! repris-je ; il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous interesse. Tout le reste est indifferent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'appercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces

idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B. Je me repaissois même, en chemin, du seul mot que j'avois trouvé flateur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers : on ne sera donc point offensé que je l'exécute. On me verra sans peine, On me souffrira sans regrêt & sans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse crû toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction, dont Mr de B. me parut pénetré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'étoit retirée à sa priere ; il l'avoit priée de ne pas se trouver à mon arrivée, pour lui laisser la liberté de m'exprimer sa joie. Je ne fus pas fâché de ne la point appercevoir dans ce premier moment. Le désordre de mon cœur auroit éclaté dans mon langage ou dans mes re-

regards. Après quelques discours pleins de tendresse, M. de B . . . me pressa d'un ton plus sérieux de lui expliquer la cause d'une si longue absence. Vous m'aimez, me dit-il, j'en suis sûr; vous êtes sensible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïssiez ma femme, continua-t'il, en fixant les yeux sur moi. Que faut-il donc que je pense de trois semaines d'absence & d'oubli? Comme je ne pus tirer mes excuses que de ma santé & de mes occupations; vous n'êtes pas sincere, reprit-il, & je vois malgré vous l'embaras où ma curiosité vous jette. Me pardonnerez-vous si je devine une partie de vos sentimens? Je ne pus répondre sans rougir à une question si pressante. Cependant je lui promis ce qu'il me demandoit. Vous êtes amoureux, me dit-il, & je l'ai découvert depuis longtems. Mon embaras ne faisant que redoubler, il ajouta, sans me laisser le tems de me reconnoître; Vous êtes amoureux de ma femme.

Quoique le ton de nôtre entretien ne m'annonçât rien de fâcheux, je demeurai

rai si incertain de ses intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponse, Ha ! lui dis-je avec un trouble extrême, me serois-je écarté du respect que je dois à Madame de B. ? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en souriant ; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit sensible. Et continuant avec la même franchise, il m'assûra que dès le troisiéme jour de nôtre connoissance, il avoit pénétré tous les secrets de mon cœur ; que loin d'en être allarmé il avoit pris plaisir à voir le progrès de ma passion, & que souvent il avoit eu pitié de mes peines ; que la supposition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment ; & qu'ayant jugé, par ma tristesse, du combat qui se faisoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage : que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalousie n'étant pas les passions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de sa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offensant pour lui dans mes sentimens : que l'opinion qu'il avoit

de

de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce dessein, s'il n'eût désiré ensuite de sçavoir comment je serois capable de supporter l'absence; mais qu'il avoit lui-même assez souffert de la mienne: que dans sa situation, un ami tel que moi lui étoit aussi cher que Madame de B.., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi. Enfin, me tendant la main avec le sentiment d'une vive tendresse; mon cher Comte, me dit-il, j'atteste le ciel que dans la confiance que j'ai à vôtre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point vôtre amour. Elle est charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refusez rien à vôtre cœur. Mais que je me sente un peu de cette tendresse; & songez qu'en mettant peut-être votre bonheur à voir librement Madame de B.., vos visites & vôtre entretien feront ma consolation.

Je m'imagine, ajouta-t'il, qu'elle ne peut ignorer vôtre passion, puisque vous vous êtes trahi à mes propres yeux; mais je

je n'ai rien remarqué qui puisse me faire croire qu'elle la connoisse autrement. Qu'en est-il ? reprit-il agréablement ; parlez sans contrainte. J'avois écouté jusqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix ; mais réveillé par cette question, je pris sa main que je serrai entre les miennes. Ah ! lui dis-je, qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond du cœur, & de la respecter comme le ciel même ? Rendez justice à mes sentimens, puisque vous les avez pénétrés. Je n'ai pas balancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regrêtois aussi ; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer ! Que je vous promets d'attachement ! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les Hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de Madame de B. ? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelque épreuve qu'on puisse jamais la supposer ; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de

croi-

croire que je puiſſe toucher ſon cœur. C'eſt ce que j'ignore, reprit-il en riant; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reſte, ajouta-t'il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-deſſus d'ouverture avec elle, vous me diſpenſerez auſſi de lui arracher ſon ſecret pour vous l'apprendre.

Tandis qu'il tournoit ainſi ſon avanture en badinage, je m'occupois d'une reflexion, que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas! lui disje, vous me rendez le plus heureux de tous les Hommes, avec auſſi peu de riſque pour vôtre interêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorſqu'étant auſſi ſouvent ici que je me le propoſe & que vous avez la bonté de le deſirer, j'aurai tout à la fois à ſoutenir les regards de Madame de B. & les vôtres. Que voulez-vous dire? me répondit-il. C'eſt à moi, peut-être, que ce perſonnage devroit être difficile; mais il ne le ſera point avec l'opinion que j'ai de ma femme

femme & de vous. Cette pensée m'avoit causé tant d'embarras, que dans la joie de me trouver comme à l'aise par sa réponse, je baisai sa main presqu'aussi tendrement que j'aurois fait celle de sa femme. Ah! lui dis-je dans le même transport, pourquoi retarder le bonheur que vous m'accordez? Que n'est-elle ici? C'est vous qui êtes le plus heureux de tous les Hommes; vous la voyez & vous l'entendez sans cesse. Il sonna aussitôt. Madame de B. qui étoit à lire dans le cabinet voisin, s'empressa de paroître, dans la crainte qu'il n'eût besoin de quelque secours.

Le Ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner les yeux en la voyant. Après l'avoir regardée avidement, comme si mon cœur eût apprehendé qu'on n'eût changé le moindre de ses traits, à peine trouvai-je de la voix, pour lui adresser un compliment timide. Elle me répondit d'un ton plus libre, mais avec une réserve qui marquoit aussi quelque embarras. Son mari, vers lequel je tournai la tête pour consulter son visage, nous observoit

avec

avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le silence où nous allions tomber, pour expliquer les raisons qui m'avoient éloigné si long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'assiduité dans mes visites. La conversation s'anima insensiblement jusqu'à l'heure du diner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table, sans en avoir été prié. Il est vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vû mettre deux couverts, j'avois pris la permission de M. de B. dans ses yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau sentiment qui me rendoit si familier. Je mangeai avec appetit. Madame de B., qui m'en avoit vû manquer tant de fois en soupant avec elle, paroissoit surprise de ce changement, & me félicita plusieurs fois sur le parfait rétablissement de ma santé. Je ne cherchai point à pénétrer si ses félicitations pouvoient recevoir un autre sens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie remplissoit un cœur affamé par une si longue absence. Je la regardois ; je jettois aussitôt les yeux sur son mari, pour lui faire connoî-

tre mon tranſport ; & quelquefois avec inquiétude, comme ſi j'avois appréhendé qu'il ne lui prît envie de retracter ſes promeſſes.

Il m'encourageoit au contraire par des ſignes d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir & ma gayeté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que Madame de B . . . avoit auſſi l'humeur gaye & le viſage tranquile ; ces apparences, qui me perſuadoient du moins qu'elle me voyoit ſans dégoût, contribuoient encore à ſoutenir l'air de joie que je faiſois éclater. Mais j'obſervai bien-tôt que le ſien diminuoit par degrés. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les ſoins mêmes que j'y apportois ſembloient produire un effet oppoſé. On n'avois pas fait difficulté juſqu'alors de me regarder en m'écoutant. On ceſſa tout à fait de tourner les yeux ſur moi, & l'on devint ſi ſourde & ſi muette qu'à peine m'honoroit-on d'une réponſe froide & ſérieuſe, qui ſembloit n'être accordée qu'à la bienſéance. Hélas! qu'avois-je donc fait qui

pût

pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai ſoigneuſement. Auroit-elle deviné, diſois-je, les termes où je ſuis avec ſon mari, & ſa vertu en ſeroit-elle allarmée ? Cette reflexion & la crainte de lui avoir déplû me jetterent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gayeté m'abandonna. Je devins triſte & rêveur, juſqu'à m'attirer les reproches de M. de B . . . Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de ſa femme parurent s'éclaircir à meſure que les miens s'appeſantiſſoient, & ſa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma triſteſſe. Ce fut pour moi un nouveau ſujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de viciſſitude. Cette femme, diſois-je, que j'ai crûe ſi ſupérieure aux foibleſſes communes, ſeroit-elle capable de ſe laiſſer dominer par ſon imagination ? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des legeretés & des caprices ? Que j'étois éloigné de me flatter ! Je ne me ſerois jamais perſuadé mon bonheur, quand je l'aurois vû à découvert. Quel moyen de me l'imaginer ſur de ſi foibles apparences ! D'ailleurs je

ſuis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du Ciel, & que non ſeulement l'intétêt de ma ſageſſe & de mon repos, mais que celui même de ma vie ne demandois pas que je pénétraſſe ſitôt ce qui ſe paſſoit en ma faveur dans le cœur & dans l'eſprit de Madame de B . . . Les malheurs qui m'attendoient la nuit ſuivante, auroient triomphé de ma conſtance, ſi j'avois eu, dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regrêtter.

Le reſte du jour & la ſoirée ſe paſſerent agréablement, dans un mélange de jeu & d'entretien. M. de B . . . aimoit le Picquet. Nous fimes ſa partie, en nous accommodant à ſa ſituation. La facilité que j'avois d'admirer tous les charmes de ſa femme à meſure que je conduiſois ſon jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus ſurpris qu'après avoir fini, M. de B . . . me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma ſanté, me dit-il *en*

fou-

ſouriant, lui ayant fait employer un de ſes gens pour obſerver mon regime, il avoit appris qu'on m'avoit vû fort empreſſé à la vente de ce qui reſtoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y.; que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéreſſer avec chaleur; & qu'il avoit ſçû par d'autres informations que cet honnête Avocat ſe retrouvoit en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai; parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçû des éclairciſſemens dont je ne me ſerois pas défié. Il m'en fit bien-tôt l'aveu lui-même. Je ſuis fâché, lui dis-je, que la reconnoiſſance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon ſecret. Il ne me l'auroit point arraché, ſi j'avois prévû qu'il en dût faire cet uſage. Mais voici le fait, puiſqu'il ſeroit inutile de le déguiſer.

Le hazard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ſes créanciers avoient fait ſaiſir le reſte de ſon bien, qui devoit être vendu ſuivant la forme établie. Tout le monde louoit ſon mérite & ſa probité, en

plaignant sa disgrace. On ajoutoit qu'étant chargé d'une grosse famille, il ne restoit plus d'espérance d'éducation pour ses enfans ; qu'à son âge, à peine seroit-il capable de les nourrir par son travail ; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre plusieurs personnes fort riches à qui on la faisoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une stérile compassion. Je n'expliquai pas mes idées ; mais j'eus soin, dès le même jour, de m'assûrer du caractère & de la situation de M. Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçû de mon oncle, j'ai trouvé quatre vingt mille francs dans ses coffres. Je les avois ici chez un Notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à secourir le mérite infortuné ? Je les aurois envoyés sur le champ à l'honnête famille, dont le sort m'attendrissoit. Mais les biens étant saisis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le secret me parut plus sûr. Je m'informai de la nature des biens, qui consistoient

dans

dans une Terre du revenu de quinze cens livres, & deux Maiſons à Paris. Trois perſonnes de confiance ſe chargerent de les acheter pour moi, mais ſéparément, & ſous des noms ſuppoſés. Je n'aſſiſtai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la ſatisfaction des Créanciers. Mes Agens acquirent pour ſoixante mille livres, ce qui valoit ſans doute un tiers de plus; & le prix des meubles n'exceda guéres cinq mille francs. Les ſommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience ſi vive de délivrer Monſieur Y. D. Y. de la triſteſſe où je le croyois plongé, que dès le ſoir je lui envoyai les Contrats de vente avec la quittance de tous ſes Créanciers. J'y joignis un billet fort ſimple: „Il étoit ſi doux pour moi, lui diſois-je, „d'avoir obligé un homme, que je le „conjurois de ne pas troubler la ſatisfac„tion de mon cœur par une curioſité im„portune. Au retour de mon Notaire, que j'avois chargé de cette commiſſion, je fus étonné de revoir les contrats & les quittances. Il m'apportoit auſſi la réponſe de l'Avocat, qui l'avoit preſſé inutilement pour ſçavoir mon nom. Dans le

transport de sa surprise & de sa reconnoissance, il lui étoit échapé des violences & des injures. Prenez mon bien, lui avoit-il dit, prenez ma vie & celle de mes enfans, mais faites-moi connoître leur Bienfaicteur & le mien. Le Notaire ayant executé constament mes ordres, il l'avoit conduit jusqu'à sa porte, il l'avoit forcé de reprendre les papiers, & lui tournant le dos, il lui avoit dit brusquement : Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuse le pouvoir de l'aimer en me sauvant la vie.

Je me crus trop récompensé, par ce tendre emportement d'un cœur honnête & sensible. Retournez, dis-je au Notaire ; & , sans la moindre explication, laissez les papiers sur la table. Mais cette voye ne me réussit pas mieux. Le Notaire revint, sans avoir eu la précaution d'observer qu'il étoit suivi. Pendant qu'il me rendoit compte de son voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robbe de Palais, âgé d'environ soixante ans, & d'une figure respectable. C'est lui-même, me dit le Notaire. Je n'avois be-

beſoin de perſonne pour le connoître. Cet honnête homme ſe ſeroit jetté à mes pieds, ſi je ne m'étois hâté de le retenir. Ah! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon Dieu & mon Sauveur. Si vous refuſez mes adorations, permettez du moins que je vous ſerre dans mes bras. Il faut que mon cœur ſe ſoulage un moment, car je ne puis réſiſter aux ſentimens qui l'étouffent. Il me tint long-tems embraſſé, en me ſerrant de toute ſa force. J'entendois ſes ſoupirs, qui ſembloient ſortir effectivement d'une poitrine oppreſſée; & le plaiſir que je reſſentois de ſon émotion m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

Je n'étois point à la fin de cette ſcêne. Il avoit amené ſes trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'antichambre; une fille de dix-ſept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grace qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer ſans être annoncé. Il quitta mes bras ſans prononcer un ſeul mot; & marchant vers

la porte, il fit signe à ses enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les présentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après Dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'est lui que vous devez nommer à présent vôtre pere. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoue que ce tendre spectacle me touchant jusqu'au fond du cœur, je me le sentis si serré à mon tour, que j'eus besoin de m'appuyer sur une chaise pour me soutenir. Je fis signe au Notaire de faire lever les enfans. Cessez, cessez; dis-je au pere, de me causer des agitations qui surpassent mes forces. Une reconnoissance si vive est trop au-dessus du bienfait. Vous m'en ôtez même le mérite, en me faisant si bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

Nous commençâmes un entretien plus tranquille. Il fallut satisfaire M. Y. D. Y., en lui apprenant l'occasion & les motifs qui m'avoient porté à le secourir. Sa fille

fille étoit fort aimable. Je lui demandai s'il ne penſoit point à la marier. Dans l'état de ſa fortune, dont je venois de ſauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé d'attendre des circanſtances plus heureuſes. Comme il me reſtoit quinze mille francs des quatre-vingt mille que j'avois deſtinés à le ſervir, je lui fis trouver bon, après de longues réſiſtances, que je les donnaſſe pour dot à ſa fille. Je voulus ſçavoir enſuite s'il avoit quelques vûes pour l'aîné de ſes fils, qui paroiſſoit ſe ſentir d'une bonne éducation. Le déſordre de ſes affaires l'avoit obligé de le retirer du College. Je lui offris de le prendre dans ma Compagnie, & de joindre quelque choſe à la paye du Roi pour ſon entretien. Il ſe rendra digne de ſon pere, ajoutai-je; & s'il répond à l'opinion que je prens de lui, je m'engage à lui faire tomber ma Cornette, pour le conduire par dégrés à d'autres emplois.

Ainſi j'eus le pur & délicieux plaiſir d'avoir rendu d'honnêtes gens fort heureux, ſans me croire digne de beaucoup d'éloges, puiſque je n'ai fait à leur bonheur

heur que le sacrifice d'un bien superflu. Et, fortune à part, si l'on ne veut comparer que le sentiment du cœur au sentiment, on ne me persuadera point que M. Y. D. Y. ait pû tirer plus de satisfaction du rétablissement de ses affaires, que moi d'y avoir contribué par mes services.

•

Mr. & Madame de B . . . me prodiguérent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir suivi le simple mouvement de mon cœur. Mais si je n'étois pas fâché que le mari se confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de sa femme des témoignages naturels de la plus haute estime. L'amour à cet effet sur les ames généreuses. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer Madame de B..., comme au hazard, de ce qui étoit propre à me relever dans son esprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joje, lorsque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'oc-

casion, me sembloient faire cette impression sur elle.

Etoit-ce à la fin d'un si beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer sa haine ? Je me retirois, avant minuit, dans une chaise à Porteurs, dont j'étois résolu de me servir désormais, pour éviter l'éclat dans le voisinage. Je n'avois qu'un laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui disoit à mes Porteurs; arrêtez, j'ai deux mots à dire ici. Les Porteurs s'arrêterent. Je demandai ce qu'on souhaitoit de moi. L'inconnu me pria honnêtement de lui accorder un moment d'entretien. Je sortis pour le satisfaire.

L'obscurité, me dit-il, vous empêche sans doute de me reconnoître. Je suis S. V . . . En effet je le remis aussi-tôt. C'étoit le frère de la Demoiselle du même nom que mon pere avoit eu dessein d'épouser. Ha, lui répondis'je, je suis charmé de vous voir à Paris. Il dépend de vous, reprit-il, de m'y faire trouver

la

la même ſatisfaction à vous voir. Vous comprenez les raiſons qui m'y aménent. Et continuant de s'expliquer, il me dit que l'éloignement de ſa garniſon, qui étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer longtems les démêlés que j'avois avec ſa ſœur; que par des craintes hors de ſaiſon ſa famille s'étoit diſpenſée de l'en informer; mais que ſes amis l'ayant ſervi plus fidélement, il avoit été ſort étonné d'apprendre ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence; en un mot, qu'il ne m'avoit pas reconnû au detail qu'on lui avoit fait de mes procedés, & qu'il venoit me demander des éclairciſſemens à moi-même.

Je ne vous les refuſe point, lui répondis-je; & votre embarras ſera bien-tôt fini ſi vous êtes diſpoſé à me croire ſur ma parole. Alors je lui racontai naturellement l'avanture de mon pere & la mienne. En finiſſant, je proteſtai avec les ſermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la verité. Je ne vous ſoupçonne pas d'impoſture, reprit-il, mais rendez-moi la même juſtice. Mon honneur eſt bleſſé dans celui de ma ſœur. Le public eſt

est un tyran. Vous sentez à quoi vôtre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'aversion que j'avois pour les quérelles sanglantes, je connoissois S. V. d'un caractère doux & sensé. J'employai toutes sortes de raisons pour lui persuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui apris même à quoi le scrupule m'avoit engagé ; & je lui protestai que dans une affaire dont j'étois peut-être dispensé de m'occuper si sérieusement à mon âge, je n'avois pas eu de Juge plus sevère que moi-même. Il ne fit qu'une réponse à toutes mes justifications, mais elle étoit sans replique. Indépendamment de ses propres idées, me dit-il, dans lesquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer son ami ou de se faire tuer pour sa sœur, il étoit poussé par une nécessité cruelle. Les Officiers de son Corps étoient informés de nôtre différend. Il s'étoit déja tenu des discours qui l'offençoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher, il étoit question d'entendre de ma bouche oui ou non, Vous devez sentir, lui dis-je, que le choix ne m'est

pas

pas libre ; mais, repris-je encore, de justes explications ne satisferoient-elles pas vôtre Corps ? Non, me répondit-il froidement ; & mettant l'épée à la main, il me conseilla de me défendre. Je lui dis du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regrêt. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V . . . en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double déssein de le blesser ou de le désarmer ; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte, qui m'obligeoit encore plus de mesurer mes coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fut moins ferme. Presqu'aussi-tôt, il me fit une profonde blessure au bas ventre. Je commençai à craindre que la perte de mon sang ne diminuât mes forces ; & rapellant toute mon adresse je lui perçai si malheureusement

ment le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangéreusement près du sein. Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussi-tôt lui-même.

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voisine, car nôtre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appellai ; C'est-à-dire, les Porteurs & mon Laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai besoin de vôtre secours ; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier Chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V . . . n'étoit pas mort, comme je pris soin de m'en assûrer au battement de son poux. Il fut transporté sans connoissance & livré aux secours de l'Art. Pour moi, dans la confiance que j'avois à mon Valet de Chambre, dont mon pere m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à son service, je rentrai dans ma chaise pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute ma présence d'esprit, & je ne la

perdis qu'un moment pendant la premiere opération.

Il ne m'étoit pas échapé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes Porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat si sanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & toutes mes réflexions ne pouvoient m'en faire sortir. Mais dois-je nommer froideur la noire tristesse où j'étois plongé ? Que de sombres idées étoient venues s'emparer de mon imagination ! Innocent ou coupable, à quelle horrible catastrophe me voyois-je arrivé, sans en avoir eu le moindre pressentiment ? Ma destinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup ? J'avois douté plusieurs fois si j'étois fait pour une vie heureuse. Ma passion pour Madame de B . . . m'avoit déja causé de mortels tourmens ; &, dans le changement même qui venoit de se faire en ma faveur, j'avois assez prévû qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaisirs. La seule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la for-

force de mes ſentimens ne m'empêchoit pas de gémir ? J'aimois une femme mariéé : Eh ! pourquoi cet injuſte amour, qui ne pouvoit être ſatisfait que par l'uſurpation du bien d'autrui ? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoiſſois, de jour en jour, ſi différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur ſocieté ? Quelle apparence de pouvoir trouver de la ſatisfaction dans les mêmes choſes, quand on ne ſe reſſemble point par les idées & par les goûts ? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond ſur les avantages de la fortune & de la jeuneſſe, pour me rendre la vie auſſi douce que mes inclinations naturelles me la faiſoient déſirer ; ou ſi je parvenois à me faire une ſituation qui répondit jamais à mes déſirs & à mes vûes, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette ſocieté d'hommes où je trouverois toujours moins de Partiſans que de Cenſeurs. Telles étoient déja mes idées ſur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perſpective ſe découvroit devant moi ? Au premier pas dans cette aſ-

affreuse carriere, je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de revenir couvert de mon propre sang. De quelles horreurs devois-je me croire menacé ? Etois-je donc choisi par le Ciel pour grossir le nombre funeste des célébres Malheureux, & pour étonner quelque jour l'univers par mes infortunes ou par mes crimes ?

Tandis que mille noirs pressentimens me faisoient pénetrer dans l'avenir, mon Valet de Chambre, pour qui j'avois une forte confiance que je devois à son attachement, vint me demander si j'étois bien certain que le bruit de mon avanture ne pût se répandre, & s'il n'y avoit pas des mesures à prendre pour ma sureté. Cet avis, que je trouvai fort de saison, me fit chercher dans ma mémoire de qui je pouvois esperer plus de lumieres. A qui m'adresser au milieu de la nuit ? La tendre amitié qui me lioit avec M. de La . . me le fit regarder comme le seul qui me pardonneroit d'avoir troublé son sommeil. J'envoyai chez lui sur le champ, avec ordre même de l'amener dans ma chaise à

Por-

Porteurs s'il avoit la complaisance de se laisser conduire. Il se fit aporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'assit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les Porteurs lui avoient dit que c'étoit en sortant de chez M. de B . . . que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vû pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empresse-

ment, pour se plaindre du mystére que je lui avois fait de mes peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que je vous reproche depuis si longtems. Madame de B . . est capable d'inspirer une grande passion ; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu doit avoir été pour vous une source de peines. Il est vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénetré mon secret. Je suivis le sentiment qu'il réveilloit dans mon cœur ; & perdant de vûe non seulement mes blessures, mais le sujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à justifier l'innocence de Madame de B . . contre les fausses impressions qui s'étoient répandues, & la vive passion que j'avois pour elle, & le mystére que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points si féconds ne purent manquer de produire un long discours. Enfin M. de La . ., surpris de tout ce qu'il avoit entendu, me représenta que ma situation ne me permettoit pas de parler si longtems. . . . .

. . . .

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'étonnement sur l'état de mon cœur, & sur le dégré de faveur où j'étois chez M. de B. il me demanda sérieusement si je pouvois douter que sa femme eut pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle. J'avoue que je fus révolté de cette question. Du goût, premierement. Ah ! lui dis-je, donnez un meilleur nom à la plus vive passion qu'on ait jamais sentie. Le goût pour une femme de mérite n'est point un ascendant invincible, un empire, une tyrannie qui asservit l'ame & les sens, & qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyre. J'ai du goût pour mille femmes aimables ; & Madame de B . . . m'a fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'est pas sans quelque sorte de goût pour moi ; je me le persuaderai volontiers, & ses bontés m'en répondent : mais vous êtes aussi loin de la verité en lui supposant pour moi tout ce que je sens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de La . . . , étoit un homme aimable, qui graces à l'excellence de son caractère & au commerce des honnêtes gens, ne se ressentoit pas de l'odieuse corruption qui altere les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuses expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à se former une idée peu avantageuse du sexe entier, & même à regarder la belle tendresse comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne se fit pas presser pour reconnoître qu'elle devoit être distinguée du simple goût ; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la premiere fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, suivant la disposition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à Madame de B. . . , qu'il croyoit capable de m'inspirer la plus forte passion, il ne se relâcha point sur l'inclination qu'il lui supposoit pour moi. Il en jugeoit, me dit-il, sur la peinture même que je lui avois tracée de sa conduite & de ses manieres. Elle n'attendoit, à son avis, que l'ouverture de mes sentimens, pour y répondre avec

la liberté que son mari sembloit autoriser. Elle souffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant point de bornes à ses idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme si aimable, sur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reste du monde, par la constance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénetrer mieux que moi, ajouta-t'il malicieusement, si c'est la tendresse ou l'intérêt qui l'attache si fort à son mari; mais je vous répons qu'il dépendra de vous, après vôtre rétablissement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce discours sans l'interrompre. A quelqu'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'est pas que dans le monde, & dans les societés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'eusse reconnu à peu près les mêmes sentimens sur les femmes. Erreurs propres à la plûpart des grandes Villes, & fondées sur l'exemple de quelques illustres coupables, qui déshonorent leur sexe. Mais j'étois affligé

de trouver cette prévention dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je, pour aller au-devant de quelque nouveau conseil, que j'ai de Madame de B... l'opinion que je vous ai déclarée ; & que non seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bien-tôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je ; je n'ai pas besoin de vôtre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes : De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagemens si elle aime son mari, ou les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'aplaudir à mes sentimens. Il ne se retrancha que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois Madame de B..., & qu'elles devroient être tou-

toutes pour le bonheur de leur ſexe & du nôtre. Où eſt l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté ? Mais s'appercevant qu'un ſi long entretien m'alteroit, il me pria de lui apprendre comment mes bleſſures ſe trouvoient liées avec ma paſſion. Je fis réflexion moi-même que mes ſentimens m'avoient emporté trop loin, & je le ſurpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun raport à ma tragique avanture. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de Mlle de S. V . . . Il comprit le ſujet du combat, lorſque je lui parlai d'elle & de ſon frère. Les circonſtances, que je lui expliquai ſoigneuſement, & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi que toutes ſortes de précautions étoient inutiles. Je le preſſai de ſe retirer. Il refuſa de quitter mon lit juſqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes bleſſures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en ſouriant, que la tendreſſe peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que vôtre exemple vous inſpire un peu d'indulgen-

gence. Il comprit ma penſée, & ſon amitié le fit entrer dans mes idées par une réponſe flatteuſe.

Il paſſa le reſte de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le ſommeil me fermoit aſſez légerement les yeux, on frapa bruſquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La . . . ſe hâta de paſſer dans la premiere, pour avertir qu'on fît moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réſerve de celui qui ouvrit la porte, un Officier de la Juſtice, accompagné de quelques Gardes, entra ſans réſiſtance. Il traverſa la premiere antichambre lorſque M. de La . . . paſſoit dans la ſeconde; de ſorte que le voyant paroître en robbe & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fut moi-même. J'ai ordre, Monſieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, ſans doute, à la violence. M. de La . . . conçut auſſi-tôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adreſſe que de zéle, il entreprit d'ai-

d'aider à l'erreur des Gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même mon Valet de Chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se paroit négligemment, il témoigna quelque surprise à l'Officier, de se voir arrêté pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'Officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrettement au Valet de Chambre que dans quelque sens que je pusse prendre cette avanture, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert; & descendant à la tête de ses Gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un

fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choisi, pour le suivre, un Laquais fort sage, qui me servoit depuis longtems.

A peine fut-il sorti, que mon Valet de Chambre se hâta de m'éveiller. Mon sommeil n'étoit pas si profond que je n'eusse entendu quelque mouvement dans l'anti-chambre. Je demandai ce qu'étoit devenue M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me causa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eut aucun danger pour mon ami dans le service qu'il m'avoit rendu, je regretai l'embarras où sa généreuse amitié l'engageoit; &, sûr comme je l'étois de mon innocence, je déliberai si je devois le laisser à ma place dans une prison, lorsqu'en m'y rendant moi-même, il me sembloit que le pis aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée, si mon Valet de Chambre ne m'eût représenté que mes blessures demandoient un autre régime que celui d'une prison. En levant le premier

mier appareil, il trouva celle du bas-ventre assez dangereuse pour me recommander les plus scrupuleuses précautions. Je pouvois consentir aux soins extérieurs qu'il me préscrivoit ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens sur lesquels je n'avois pas le même empire.

Le conseil de me cacher, que M. de La .... m'avoit fait donner avec tant d'instances, sembloit entraîner la nécessité de quitter Paris ; car je n'y connoissois point d'azile impénétrable, & si je pouvois être enlevé dans toutes sortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maison ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & sur la délation de qui on avoit découvert sitôt mon nom & ma demeure, mais j'en prenois une fort bonne idée de la police, à qui les désordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renoncer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaisir de voir Madame de B ... & peut-être à l'espérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit presqu'-

in-

insensible au conseil de M. de La ... Mes gens néanmoins me pressoient de me faire transporter chez quelque ami, en attendant que je prisse d'autres résolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le Comte de . . mon Colonel.

Tandis que mon Valet de Chambre étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de service de la part des deux personnes du monde de qui je devois le moins les attendre. Mon ennemi, ce même S. V. qui n'étoit venu à Paris que pour m'égorger, m'écrivit qu'à la sollicitation de sa sœur, il s'étoit retiré chez les Peres . . . , où sous prétexte de vouloir faire une retraite spirituelle, il avoit été reçu avec beaucoup d'affection : que ses blessures étoient dangereuses, & qu'il jugeoit que les miennes ne pouvoient pas l'être moins ; qu'il venoit d'apprendre que la Justice avoit paru chez lui, & qu'il en étoit, d'autant plus étonné qu'en parlant de nôtre combat chez le Chirurgien où je l'avois fait transporter, il l'avoit fait passer pour une attaque imprévûe

de

de quelques voleurs, ou de quelques Ennemis qu'il ne connoissoit pas : que si la Justice avoit approfondi la vérité dans un espace si court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laisseroit pas tranquille chez moi ; que je pouvois me faire conduire sécretement dans le lieu qu'il avoit choisi pour azile, où nous serions en sûreté l'un & l'autre jusqu'au rétablissement de nos forces ; qu'alors nous choisirions mieux nôtre champ pour la décision absolue de nôtre querelle, & que sans me porter plus de haine, il s'en remettoit d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au Porteur de sa lettre, qui me serviroit de guide, si je n'étois pas sûr de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère des S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frapé dans les préliminaires de nôtre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sûreté lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de

ſi loin pour un duel. Mon rolle étoit de me défendre, lorſqu'il lui prendroit envie de m'attaquer ; & l'honneur ne m'impoſoit pas d'autre loi : ſans compter que dans mes principes il y avoit un abus odieux de la Religion à nourrir des idées de ſang & de meurtre dans le ſein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite ſpirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choiſi cet azile à la ſollicitation de ſa ſœur ; elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à nôtre combat par d'autres ſollicitations. C'étoit une raiſon de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être expoſé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuſes à S. V . . . pour me diſpenſer d'accepter ſes offres ; mais je lui répondis en deux mots que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la Juſtice ; & qu'à l'égard de ſes vûes pour l'avenir, je lui promettois la même fermeté, avec les mêmes attentions de généroſité & d'honneur, s'il penſoit à me mettre encore dans la néceſſité de me défendre.

Son Meſſager étoit à peine ſorti, que je reçus

reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer sans la lire. Cependant ma curiosité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de Mademoiselle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrémement surpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle attestoit le Ciel qu'étant venue à Paris avec son frère, elle avoit ignoré ses sanglans desseins, jusqu'au funeste moment, disoit-elle, où le voyant rentrer percé de coups, elle avoit sçu de lui-même qu'il m'avoit laissé dans le même état. Elle ajoutoit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma génerosité, & qu'en la quittant pour se mettre à couvert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon sort : qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la Justice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever; que me croiant menacé du même péril elle me conseilloit de prendre des mesures pour ma sûreté; que si je manquois d'azile, il lui étoit venu à l'esprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de son frè-

re, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir fait d'inutiles, & où personne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher son ennemi : que je pouvois m'y faire conduire secretement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non seulement à son honneur, mais encore à tous les secours dont elle étoit capable pour hâter ma guérison.

Je balançai si je devois une réponse à cette lettre. J'étois même incertain quel nom je devois donner à ce mêlange de haine & d'affection. La sœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarasser autant par leurs services que par leurs outrages? Et si je me rappellois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuses politesses, qui pouvoient couvrir quelque vûe funeste. Je ne croyois pas S. V... capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de sa sœur, la seule considération de son sexe me fit passer sur la répugnance que je sentois à lui écrire.

 Je

Je crus le devoir rempli par deux lignes de remerciment, ausquels je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congedié son messager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes sortes de messages & de visites ; & n'attendant que le conseil de mon Colonel pour fixer mes résolutions, je crus devoir faire dire à mes meilleurs amis, s'il s'en présentoit à ma porte, que je m'étois retiré pour quelques jours à la campagne.

Cette précaution m'épargna une scêne facheuse. Mademoiselle de S. V . . , qui n'avoit sans doute envoyé chez moi que pour y faire observer les circonstances, se crut autorisée par ma situation & par ma réponse à me rendre une visite. Je ne pus pénetrer ses intentions. Mais son carosse s'étant fait entendre à ma porte, mes gens qui reconnurent sa livrée, se hâterent de descendre pour lui faire la réponse que j'avois ordonnée. Elle ne put se persuader que j'eusse changé de demeure dans un espace si court. Ses objections & ses instances furent extrémement vives.

Enfin ne pouvant obtenir d'autre explication, elle prit le parti de se retirer, en versant quelques larmes qui furent apperçues de mes gens. Leur récit me causa une surprise extréme. Mais je n'entrepris point d'approfondir un incident qui devoit me toucher peu, & qui me paroissoit fort obscur. J'etois agité par des mouvemens beaucoup plus vifs. Dans l'incertitude de mon sort, je déliberois si l'amitié de M. de B . . . ne m'obligeoit pas de lui communiquer ma disgrace, ou plûtôt si je ne devois pas apprendre à sa femme que son absence m'alloit étre plus insupportable que mes blessures. Les discours de M. de La . . m'avoient fait naître des esperances dont je n'aurois jamais trouvé la source dans moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrettement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que Madame de B . . n'étoit pas sans inclination pour moi : cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma memoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une

si douce imagination me faisoit déja trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'interêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé! Cependant je considerois que dans une Ville telle que Paris, un simple combat, entre deux Officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup, d'une bouche à l'autre; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à Madame de B . . .; puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon avanture par la renommée, ou les en instruire moi-même: lorsque je vis arriver le laquais que M. de La . . . avoit pris avec lui jusqu'au Fort-l'Evêque. . . .

Il m'apportoit les éclaircissemens que ce fidele ami s'étoit déja procurés. Quoiqu'il n'eût pas cessé de passer pour moi, & qu'il y eût beaucoup d'apparence que l'erreur se soutiendroit jusqu'à l'interroga-

toire, il me faisoit presser avec de nouvelles instances de me retirer promptement dans quelque lieu sûr. Il avoit appris des Officiers, qui l'avoient arrété, que mon ennemi ayant retrouvé la connoissance chez le Chirurgien où je l'avois fait transporter, & ne pouvant refuser quelque explication sur la cause de ses blessures, avoit crû nous mettre tous deux à couvert, en protestant qu'il avoit été attaqué par des inconnus, & qu'il regrettoit de n'avoir point appellé le Guet à sa défense. Quelque opinion qu'il eût pû donner de sa bonne foi, ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux Archers du Guet, qui avoient employé le reste de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été si difficile de trouver les siennes, après avoir pris des informations dans la maison même du Chirurgien. Sur le raport qu'ils avoient faits dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux; & mon affaire, qui étoit si favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuse que celle de S. V . . ., puisqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'assassin. Tandis que j'ad-

j'admirois la bizarrerie des évenemens, M. le Comte de . . . mon Colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la premiere nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le Lieutenant Criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'avanture, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la Justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que nôtre Garnison. Partez pour Sedan, si vôtre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le credit de ses amis & des miens ne me sauveroit pas des lenteurs ordinaires de la Justice. Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparoitre à mes yeux tou-

tes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être allarmé non plus pour M. de La . . ; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant les Juges, pour leur faire comprendre que leurs Officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma santé. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes blessures, & mon Chirurgien protesta que sans repos & sans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le Comte leva cette difficulté en m'offrant la litiere d'un Evêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander sur le champ. Elle fut accordée. Nous primes le parti de la faire conduire à l'extrémité du Fauxbourg, où je pouvois me rendre dans ma chaise à porteurs, & m'éloigner aussitôt sans laisser aucune trace de ma route. Le Comte s'imagina que j'allois partir au même instant, & se proposoit de ne me pas perdre de vue jusqu'à la litiere. Mais il fut surpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler, des soins à pren-

prendre ; enfin je le priai de s'employer le reste du jour à ménager promptement la liberté de M. de La . . , que je regrettois beaucoup de laisser en prison, & de se reposer sur moi de ma propre sûreté.

On m'entend si l'on connoit l'amour. Je pensois bien moins à mes blessures ou à la sûreté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir Mde de B . . avant mon départ. Je voulois non seulement satisfaire mes yeux par une si chere vue, & munir mon cœur contre les tourmens de l'absence ; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma situation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'observer quelle impression ma disgrace alloit faire sur elle. J'envoyai au Fauxbourg deux de mes gens, qui devoient me suivre à cheval ; & ne prenant avec moi que mon valet de chambre, je sortis dans ma chaise avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorsque Madame de B . . alloit se mettre à table. Mon visage étoit assez pâle

pour

pour lui faire naître des soupçons ; & mon valet de chambre, qui m'avoit aidé à monter l'escalier, continuant de me soutenir pour traverser l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle se contenta de me regarder en silence, avec un œil de distraction & d'inquiétude. Je la saluai modestement ; & lui ayant demandé la permission de m'asseoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil sans marquer par de légeres grimaces que je ressentois quelque douleur.

M. de B.., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon visage, & qui le fut encore plus de ma posture, n'attendit pas que j'eusse repris haleine pour me presser d'ouvrir la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaisir à nous allarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promtement? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonstances de ma malheureuse avanture, en évitant neanmoins de lui en apprendre la cause. Je ne parlois qu'à lui ; & malgré le dessein que j'avois eu d'é-

d'étudier les mouvemens de Madame de B . . ., je me sentois de l'embaras à lever les yeux sur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoit ses allarmes avec toute la tendresse d'une vive amitié, je laissai échaper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de sa femme. Elle les avoit comme abandonnés sur moi. Je n'ai jamais vû d'image si touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroissant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit sans affectation quelque chose d'obligeant sur mon récit, & sur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en apprehende que la durée.

Nôtre entretien fut fort triste. N'étant point en état de dîner avec elle, je la pressai de se mettre à table. Elle s'y mit: mais elle mangea si peu, que se croyant obligé d'apporter quelque excuse, elle parla d'une migraine qui lui ôtoit l'appetit. Son mari, inconsolable de mon malheur & de la nécessité où j'étois de m'éloigner, me proposa les ressources qui lui tomberent dans l'i-

l'imagination ; mais elles m'expoſoient toujours à me voir arrêter par la Juſtice, & c'étoit préciſément de quoi il falloit me garantir. L'offre de ſa maiſon, où il ſe figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus preſſante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de ſa femme ; & ſon ſilence ſembloit marquer du moins qu'elle ne penſoit point à s'y oppoſer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maiſon de Paris, j'examinois intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me perſuadai que dans cette occaſion l'amour & l'amitié devoient connoître les-mêmes ſcrupules. J'étois ſoutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire ſur les promeſſes de mon Colonel. Enfin tout l'après-midi s'étant paſſé dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma chaiſe.

Il ne me reſtoit qu'à faire renouveller l'appareil de mes bleſſures. Mon Valet de chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vûe de les en-

entretenir plus fraiches pendant la nuit. Je demandai à Madame de B . . la permiſſion de paſſer dans ſon cabinet, quoique ſon mari me preſsât beaucoup d'en uſer plus familierement, & de ne pas m'éloigner de ſon lit. Mes playes ſe trouverent fort vermeilles. Mais la ſatisfaction même que je venois de goûter, & qui ſervoit peut-être à les rendre ſi belles, avoit mis auſſi mon ſang dans une agitation qui recommença auſſi-tôt à le faire couler. Il ſortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement ſoutenues depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnerent entierement. Le Chirurgien me voyant ſans connoiſſance, appella du ſecours. Madame de B . . qui étoit dans la chambre de ſon mari, & qui n'avoit perſonne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empreſſement. Elle ne prononça point un mot, ſuivant le récit que je tirai enſuite de mon valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeller mes eſprits, elle fut ſi ſatisfaite aux premiers ſignes de vie dont elle s'apperçut, qu'elle laiſſa mes mains pour les preſſer tendrement. Je revenois effectivement à moi.

J'ou-

J'ouvris les yeux. Mes regards tomberent sur elle. Languissant comme j'étois sur un fauteuil, je fus si ému de la voir, si transporté de me sentir les mains dans les siennes, que je retrouvai des forces pour les serrer, pour pancher la tête jusqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes levres avec un sentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah! Madame, lui dis-je d'une voix éteinte, en réunissant tous les miens pour la retenir, laissez-moi joüir un instant de mon unique bien. Il me fut impossible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie. S'étant éloignée de quelques pas, je la considerai d'un œil douloureux, comme une Divinité cruelle qui rejettoit mes adorations, comme l'unique source d'un bonheur dont je venois de faire un court essai & qui m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit des expressions. Cependant, après s'être tournée vers mon valet de chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle se rapprocha de moi: Vous seriez bien injuste, me dit-elle en rougissant, si vous

ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponse. Mais les sentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur, je fus prêt à retomber dans l'évanouissement dont je venois de sortir.

L'habileté du Chirurgien & la force de ses élixirs me remirent en état de me traîner jusqu'au lit de M. de B . . . Sur le récit que sa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvella ses instances pour m'ôter la pensée de partir & pour m'arrêter chez lui. Ma foiblesse sembloit m'y obliger nécessairement : Cependant mon Valet de Chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma sûreté qu'à mes blessures, me représentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une litiere d'Evêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conseilla de prendre quelques heures de repos, après lesquelles je me trouvai effectivement assez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne désavouerai pas que les bontés de Madame de B . . n'eussent contribué à me

soutenir, autant que l'art & les remedes. Je partis sans la voir. Elle avoit souhaité d'attendre mon réveil, pour juger de ma situation, & ne me laisser manquer d'aucune commodité; mais, en passant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de son mari qu'ils ne se gênassent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en sortant de cette maison chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le désespoir dans le coeur, & pour y répandre l'horreur de mes sentimens, j'aurois crû cette menace impossible. Je n'étois pas plus sûr de mon existence que de ma tendresse & de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je sentois qu'un engagement pris au fond du coeur valoit des sermens prononcés au pied de l'Autel. A quelque sort que le Ciel me destinât, quelque révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à Madame de B . . . , & je ne pouvois être qu'à elle. De son côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas insensible.

Je

Je la connoissois ; une tendre amitié étoit tout ce qu'elle se croyoit permis ; mais elle ne m'auroit pas tant offert, si son cœur n'eût senti beaucoup davantage. Aussi mes désirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois souhaité pour le bonheur de ma vie, j'osois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénetrer trop curieusement dans l'avenir, je me croyois si heureux du présent, que loin de regarder M. de B . . . comme un rival incommode, je m'applaudissois de laisser mon trésor sous une garde si sûre, & de pouvoir me fier presque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainsi toutes mes réflexions s'attachant au sujet de ma joie, je ne voyois dans la nécessité de mon éloignement qu'une courte disgrace, dont j'étois consolé par les plus douces espérances. La litiere se trouva aussi commode qu'on me l'avoit représentée. Je me mis en chemin avant la pointe du jour, avec mon Valet de Chambre dans ma voiture, & deux Laquais à cheval. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le jour ne m'ap-

porta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arrêter, comme s'il eût apprehendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour faire rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon Valet de Chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devint fort nuisible; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux Laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derriere eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquerent à la sortie d'un bois. Ils arrêterent le cavalier, malgré les efforts

qu'il

qu'il fit pour s'échaper par la fuite ; & l'ayant reconnu pour ce même domeſtique qui m'avoit apporté la lettre de Mlle de S. V . . . , ils le forcerent de les ſuivre juſqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ſes intentions. Soit que la crainte l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvàt rien d'offanſant pour moi dans ſa commiſſion, il me dit naturellement que Mlle de S. V . . . l'avoit chargé à toutes ſortes de prix de découvrir ma retraite ; qu'étant retourné dans mà rue après lui avoir porté ma réponſe, il avoit vû ſortir de chez moi deux de mes gens à cheval ; qu'il les avoit ſuivis juſqu'au Fauxbourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vûe d'une litiere lui ayant fait aſſez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la réſolution de me ſuivre juſqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai ſa fidélité & ſon zéle. Vôtre curioſité ſera ſatisfaite, lui dis-je, ſi vous continuez de me ſuivre. En effet je me déterminai ſur le champ à lui en laiſſer la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon

voyage jusqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à considérer alors s'il me conviendroit de le laisser retourner sur ses pas, ou de le faire arrêter aussi long-tems que je le jugerois à propos.

La diligence me paroissant peu nécessaire, je consentis à me reposer pendant le reste du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une simple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereusement mes blessures. Mon Chirurgien me déclara qu'il ne répondoit de rien, si je ne m'abandonnois absolument à sa conduite. Il me força de passer deux jours & deux nuits à Rhetel. Cependant je me trouvai si bien le troisiéme jour, que m'étant remis en marche, je comptai de pouvoir achever la route sans péril. Mais, le jour même de mon arrivée, j'essuiai une chaleur extrême, qui me jetta dans un abbattement que je n'avois jamais éprouvé. Je perdis la connoissance en sortant de ma litiere. Elle ne me revint que pour me faire sentir d'affreuses douleurs. Mon Valet de Chambre, effrayé de ma situation,

leva l'appareil en tremblant ; il trouva ma principale blessure dans un état qui lui fit craindre beaucoup pour ma vie. La fiévre m'avoit saisi avec violence. Je passai une nuit si douloureuse, que je ne dus ma conservation jusqu'au lendemain qu'à la force de mon tempéramment.

Le danger diminua le jour suivant ; mais quoique la fiévre fût rallentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus sentir bien-tôt qu'il me restoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus soutenu que par un reste de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répeter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur si excessive je ne pouvois éviter la gangrêne sans miracle, & je jugeois par les observations redoublées de mon Chirurgien qu'il s'attendoit sans cesse à la decouvrir.

Ce fut dans cette situation, que le sixiéme jour, on m'annonça deux Ecclesiastiques qui demandoient à m'entretenir sans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artificé de mes gens, pour

me proposer les derniers secours de la Religion. Je n'en fus point offensé. J'avois la tête libre ; cette facilité pour remplir le plus juste de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je ; on a raison de m'y faire penser. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette visite, mais ils se persuaderent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux Prêtres s'assirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonstances, le plus âgé me demanda, si, dans l'état où j'étois, je souffrirois sans peine qu'il me représentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis sa cause entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t'il, & j'attens pour m'expliquer que vous paroissiez y consentir.

Il se trompoit. Je l'entendois si peu que prenant ses termes dans le sens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage Ecclésiastique,* qui exprimoit par des

des figures ſpirituelles le danger de ma ſituation & les beſoins de mon ame. Je lui repondis qu'il pouvoit exercer ſon miniſtère, & que je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me propoſoit. Quelle joie pour une malheureuſe ! repri-til, en ſuivant auſſi ſes idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ſes peines & la fatigue d'un voyage précipité l'ayent fort affoiblie. Je prens ſur moi, ajouta-t-il, toutes les diſpenſes néceſſaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de Curé me donne le droit des Evêques. Il ſe levoit avec empreſſement, pour exécuter ſans doute quelque plan déja formé ; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me reſtoit de ſang ſe retira vers mon cœur. Mon combat, mes bleſſures, la préſence de la mort, n'avoient pas cauſé de ſi étrange révolution dans mes eſprits. J'étendis le bras pour retenir le Curé, & trouvant à peine la force de parler dans un ſi grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expreſſions que par mes ſignes.

Lorſqu'il ſe fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour

méditer mes termes ; car je n'avois pas besoin de préparation pour le fond de ma réponse. L'état où je suis, lui dis-je, méritoit plus de compassion. Vôtre zéle pour la personne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne suis pas curieux de vos motifs, & je veux supposer de la droiture dans vos intentions ; mais apprenez que vous abusez en vain de vôtre ministère pour m'inspirer de fausses terreurs. Ce que vous me proposez à l'heure de la mort, je l'aurois fait dans toute la force de ma santé si j'avois pû le regarder comme un devoir ; l'espérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de si près, doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous-donc, ajoutai-je, si vous n'êtes point amené ici par d'autres vûes. Un discours si ferme, pour lequel j'avois eu besoin de recueillir toutes mes forces, lui fit perdre l'envie de me repliquer : il se contenta de m'offrir les secours ordinaires de la Religion, que je reçus avec la soumission qu'on doit aux volontés du Ciel.

L'abbatement où je retombai après son dé-

départ, ne m'empêcha point d'interroger mes domeſtiques ſur l'arrivée de Mlle. de S. V . . , en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus de ſoin à me délivrer de cette perſécution. Ils me confeſſérent que dans l'inquiétude continuelle qu'ils avoient eûe pour ma vie, ils avoient perdu de vûe le Courrier qu'elle avoit envoyé ſur mes traces ; & qu'ayant enſuite appris qu'elle étoit à Sedan, ils n'avoient pu pénetrer ſon deſſein. D'ailleurs la crainte de me cauſer trop d'agitation leur faiſoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos, & juſqu'à pluſieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils ſe ſeroient empreſſés de me les rendre s'ils avoient ſçû ce qu'elles contenoient. Le zéle de mes amis avoit déja terminé mes affaires. Mon avanture étoit éclaircie, & mon combat juſtifié par la néceſſité d'une juſte défenſe. Mon Pere, qui s'étoit hâté de ſe rendre à Paris ſur une lettre que mon valet de chambre lui avoit écrite ſans ma participation, s'étoit joint à mon Colonel pour arrêter les recherches de la juſtice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir ſervi avec tant

de

de diligence & de succès, il étoit résolu de faire le voyage de Sedan, dans les allarmes qui lui restoient encore pour mes blessures; & que non seulement mon Colonel, mais un jeune homme qui paroissoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la sienne depuis le moment de son arrivée, se proposoient de l'accompagner. Il parloit de M. de La..., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendresse paternelle & à l'affection de mes amis, lorsque vers le soir j'eus la douce consolation d'entendre la voix de mon Pere, & de me sentir pressé par ses bras. Il arrivoit avec M. le Comte De . . . & M. de La . , . Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes discours que j'étois capable de leur exprimer les sentimens de mon cœur. Il ne me restoit qu'un souffle de vie. A peine avois-je distingué mon Pere au son de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ses embrassemens. La gangrêne s'étoit déclarée. Je commençois à per-

perdre l'uſage de mes ſens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi ; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles ne tirérent de ma poitrine que des ſons entrecoupés. Cependant je conſervois un reſte de connoiſſance. Je m'apperçus même qu'on prioit mon Pere de paſſer dans l'antichambre. M. de La . . qui s'âſſit près de moi pendant ſon abſence, ſe figura que ſi quelque choſe pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foibleſſe mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le ſouvenir de Madame de B . . . Il connoiſſoit l'innocence de ma paſſion ; il ſçavoit qu'un amour vertueux ne ſort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puiſſent l'en chaſſer. Il me dit : j'ai vû M. & Madame de B . . , dans le ſeul deſſein de vous apporter quelque conſolation, & je ſuis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je ſerrai la ſienne avec toute

la

la chaleur qui me restoit, & je sentis que l'amour seroit le dernier mouvement de mon cœur.

Cependant mon Pere se rapprocha de mon lit, dans un silence que je pris d'abord pour un redoublement de tendresse & de douleur. Mais c'étoit le noir présage des malheurs dont il alloit comme ouvrir la source. Il me pria de recueillir toute mon attention pour l'ecouter. Après m'avoir représenté que je touchois à ma derniere heure, il ajouta qu'il ne pouvoit me croire incertain de ma situation depuis qu'il sçavoit que je m'étois occupé sérieusement d'une autre vie : qu'il manquoit néanmoins à mes préparations, non un devoir, puisque la Religion & l'honneur dont je connoissois si bien la voix, ne me faisoient rien entendre, mais une surabondance de vertu, une action digne de la noblesse & de la bonté de mon caractère ; que cette malheureuse S: V... étoit condamnée pour toute sa vie à l'opprobre, si la pitié ne me faisoit pas consentir à lui laisser mon nom ; qu'elle venoit de l'en supplier avec tant de larmes

qu'il

qu'il en étoit lui-même attendri ; qu'il m'importoit peu de mourir dans le Célibat ou dans le mariage, c'est-à-dire, d'emporter au tombeau une qualité qui ne changeoit rien à mon sort ; enfin qu'il me conseilloit d'avoir cette complaisance pour une fille infortunée, & de rendre ma mort précieuse devant Dieu & les hommes, en faisant le bonheur d'autrui à mon dernier soupir.

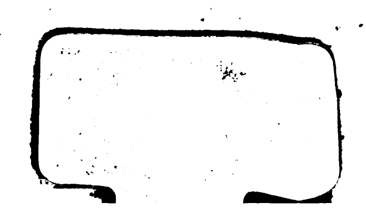
Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de respiration me paroissoit le dernier effort de la Nature. Un sentiment de bonté naturelle, aussi pressant que l'exhortation de mon Pere, prit enfin l'ascendant sur toutes mes résolutions. Je serrai la main de M. de La . . . pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant ; & d'un signe de tête je déclarai à mon pere que je me rendois à ses ordres. Mlle de S. V . . . & le Curé, dont elle n'avoit pas manqué de se faire accompagner, furent au même instant dans ma chambre. Ils s'approcherent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne pensai point à les ouvrir ; mais j'a-

j'abandonnai ma main au Curé qui me la demanda, comme la seule partie de moi-même que je voulois prêter à son ministère. Il prononça aussi-tôt la Bénédiction nuptiale.

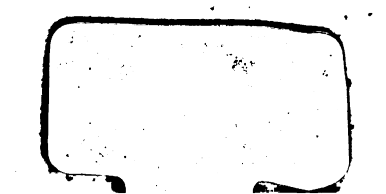
Fin du second livre.



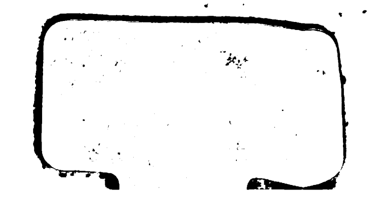

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

